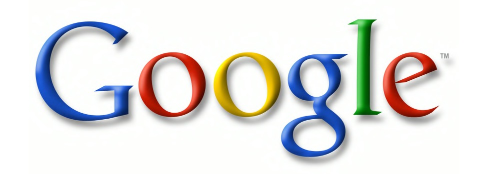
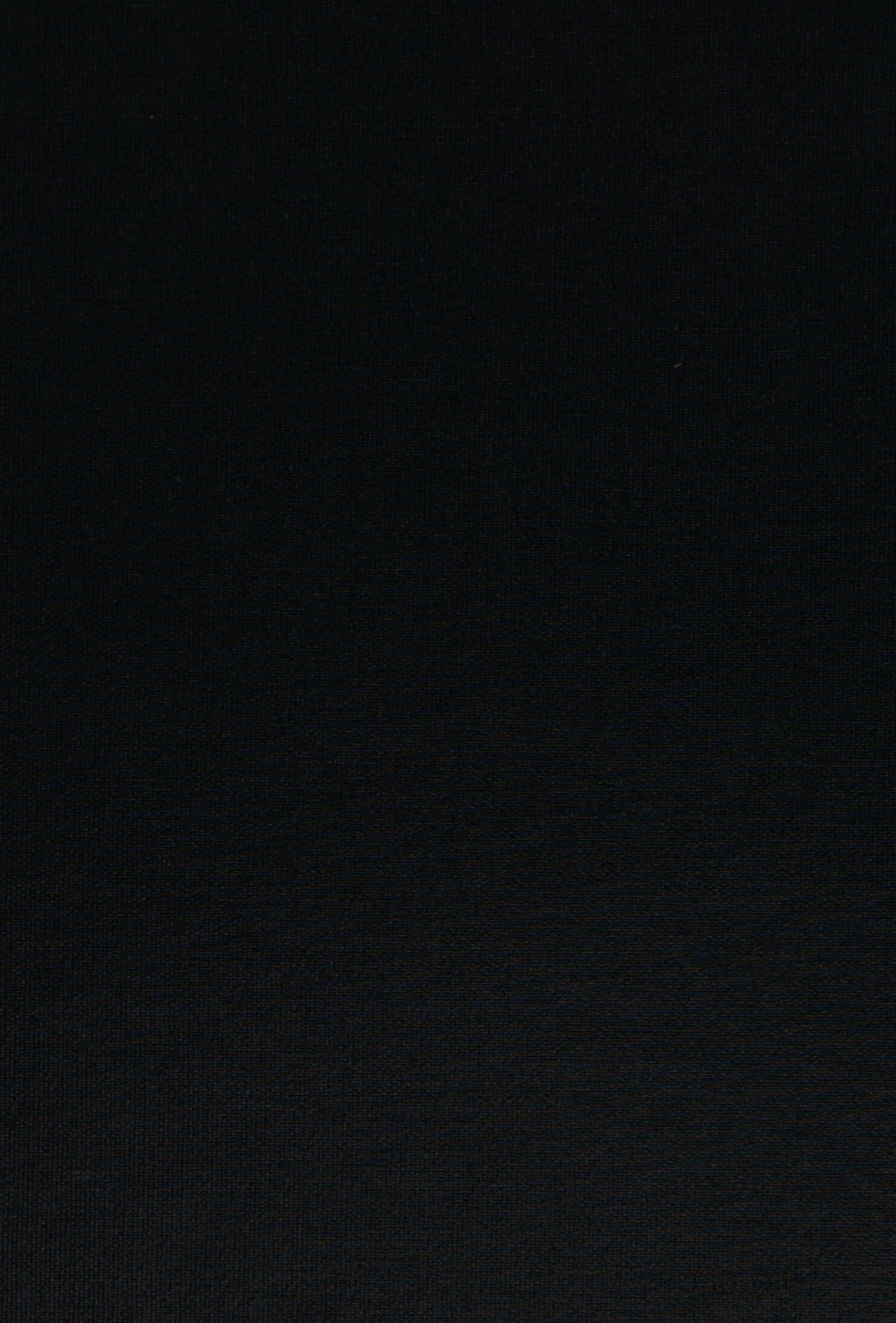
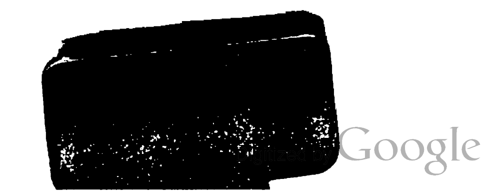





Google

HISTORIQUE
DU
12me CHASSEURS
A CHEVAL

Depuis le 29 avril 1792 jusqu'au traité de Lunéville (9 février 1801)

MÉMOIRES INÉDITS

Du Chef d'escadrons GALY MONTAGLAS

Du 12me Chasseurs

REVUS ET CORRIGÉS

PAR

JEAN SIGNOREL

Docteur en droit,

Lauréat de la Faculté de droit de Paris,

de la Faculté de droit de Toulouse et de l'Académie de législation.



PARIS

LIBRAIRIE MILITAIRE R. CHAPELOT ET Cie

IMPRIMEURS-ÉDITEURS

30, Rue et Passage Dauphine, 30

1908

HISTORIQUE

DU

12me CHASSEURS

A CHEVAL

Depuis le 29 avril 1792 jusqu'au traité de Lunéville (9 février 1801)



HISTORIQUE

DU

12me CHASSEURS

A CHEVAL

Depuis le 29 avril 1792 jusqu'au traité de Lunéville (9 février 1801)

MÉMOIRES INÉDITS

Du Chef d'escadrons GALY MONTAGLAS

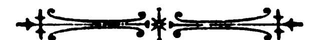
Du 12me Chasseurs

REVUS ET CORRIGÉS

PAR

JEAN SIGNOREL

Docteur en droit,
Lauréat de la Faculté de droit de Paris,
de la Faculté de droit de Toulouse et de l'Académie de législation.



PARIS

LIBRAIRIE MILITAIRE R. CHAPELOT ET Cie

IMPRIMEURS-ÉDITEURS

30, Rue et Passage Dauphine, 30

—

1908

PRÉFACE

MONTAGLAS (JEAN-PIERRE-GALY), fils de Montaglas Galy et de Magdelaine Chrestia, est né, le 25 mai 1763, à Cazenave-Serres-et-Allens, canton de Tarascon (Ariège).

Il s'enrôla, le 7 mars 1786, au régiment de chasseurs des Ardennes, devenu de Champagne, puis 12me régiment de chasseurs à cheval. Il fut nommé brigadier le 1er mars 1792 et brigadier fourrier le 26 avril suivant. Trois jours après, il entra en campagne, attaché à la première compagnie commandée par le capitaine Valerian Boiffet.

L'anné suivante, le 25 mai, il fut promu maréchal des logis et lorsque, le 1er juillet de la même année, le 12me régiment vit son effectif augmenté de deux escadrons, il fut promu maréchal des logis chef.

Le 19 février 1794, c'est-à-dire au moment où l'effort gigantesque de la Convention allait sauver la France et où commençait cette fameuse *Campagne de 1794* qui, suivant Fox, est sans exemple dans les annales du monde, il fut nommé, au choix, sous-lieutenant dans son propre régiment, au camp de l'Aune.

A la bataille de Fleurus, le 25 juin 1794, il était officier d'ordonnance du général Bernadotte, l'un de ceux qui, avec Kléber, Marceau et Ney, illustrèrent l'une des plus glorieuses de nos Armées, celle de Sambre-et-Meuse.

Le 10 juin 1795, Montaglas fut cité à l'ordre du jour de son régiment :

« Montaglas. Sous-Lieutenant. Devant Dune, à la tête de « son peloton, a enlevé les avant-postes ennemis, poursuivi « les grandes gardes, leur a sabré beaucoup de monde et a « ramené huit prisonniers et plusieurs chevaux. »

Il fut promu
Lieutenant, le 5 février 1804,
Capitaine, le 1er novembre 1806,
Chef d'escadrons, le 10 juin 1809
et mis à la retraite, pour infirmités, par décret en date du 28 février 1812. Sa pension annuelle fut fixée à 1451 francs.

Montaglas a fait les campagnes suivantes :

1792, 1793, 1794, 1795, 1796 et 1797. Armées du Nord et de Sambre-et-Meuse ;

1798, 1799 et 1800. Armées d'Helvétie et du Rhin ;

1800 et 1801. Armées de réserve, d'Italie et des Grisons ;

1804. Côtes ;

Vendémiaire an XIV, 1805, 1806 et 1807. Grande Armée, (division de cavalerie légère du 3me Corps) ;

1809. Armée d'Allemagne.

Au cours de ces nombreuses campagnes, il ne reçut que deux blessures : un coup de sabre à l'avant-bras droit, le 17 mars 1793, à Namur, et un coup de biscaïen, à la hanche, le 23 décembre 1806, au passage du Bug.

Quelques jours après que la paix eut été signée à Tilsitt entre la France, la Russie et la Prusse, il fut nommé chevalier de l'Ordre de la Légion d'honneur (1er octobre 1807).

Après sa promotion au grade de chef d'escadrons, il entra dans la Franc-Maçonnerie, dans la loge des *Amis réunis à l'O.·. du 12me régiment de chasseurs à cheval* ; il posséda le grade de Maître.

Dès qu'il eut quitté l'armée, Galy Montaglas ne songea point

à se retirer dans son pays natal : il s'établit à Commercy (1).

Trois ans après, en mai 1815, il se rendit dans l'arrondissement de Saint-Girons ; à la date du 5, il fut délégué par le Comité d'arrondissement pour faire rassembler, le dimanche suivant, le 7, à Massat, tous les hommes faisant partie des compagnies d'élite des communes de Massat, Boussenac et Aleu, portés sur les contrôles. Le 26 du même mois, il reçut la mission de former sur le champ des compagnies de grenadiers et de chasseurs.

En novembre 1815, il alla s'établir à Saint-Gaudens où il resta jusqu'à sa mort. Il fut en relations très suivies avec ses amis de Castillon-en-Couserans, notamment avec son grand ami Artaut, qui lui témoigna toujours la plus vive affection (2).

Galy Montaglas eût-il des difficultés au point de vue politique ? fut-il considéré comme un ennemi du gouvernement, un oppo-

(1) Le 26 mai 1812, son compatriote Pierre Artaut, alors major du 26[me] régiment de chasseurs à cheval, le félicite d'avoir pris sa retraite et de s'être fixé dans la Meuse. Il lui raconte ce qui se passe dans leur pays commun, dans l'Ariège. Le fait suivant est à retenir : « ...Notre département vient d'avoir une petite alerte : 1.500 révoltés de la vallée d'Andorre se sont réunis à Forjadel ou Tirbes, ont passé les Pyrénées et ont fait une incursion jusqu'à Tarascon ; ils se sont retirés immédiatement avec les grains et le bétail qu'ils ont pu emmener. Ils ont eu l'effronterie d'imposer une contribution en argent à la ville de Foix ; elle a répondu avec des baïonnettes et les révoltés espagnols n'ont pas été d'avis d'attendre la contribution demandée ; ils sont partis en toute diligence. Il est possible que ton frère aura fait quelques pertes en bétail. »

(2) Il dût être dans sa retraite ce qu'il avait été au régiment, un bon et joyeux vivant, parfois compromettant, car, le 15 juin 1816, Artaut lui écrivait : « ...J'ai voulu te dire dans ma dernière lettre, comme je n'ai rien de caché pour toi, le bruit qu'on avait répandu ici concernant ton dernier voyage. Il ne faut pas pour cela, cher ami, que tu me prives du plaisir de te voir à la maison : je ne crains pas les malveillants ; ma réputation est, comme la tienne, à l'abri de tout soupçon. Depuis ton arrivée dans le pays, tu m'as fait le plaisir de nous visiter de temps en temps ; je te prie de nous continuer la même faveur. Tu sais que tu as toujours une chambre à la maison ; plus souvent tu viendras l'occuper, plus tu nous feras plaisir. Ne te formalise pas si je ne te rends pas les visites. Je t'en ai dit la raison : quand tu feras le ménage chez toi, tu verras si je tiendrai parole... »

sant, un homme dangereux ? C'est impossible à établir ; dans tous les cas, le certificat suivant lui fut délivré :

« Nous, Maire de la Ville de Saint-Gaudens, certifions que M. Montaglas, chef d'escadrons retraité, domicilié à Saint-Gaudens depuis le 17 novembre 1815, a tenu jusqu'à ce jour une conduite exempte de reproches et qu'il ne nous est point parvenu de plainte qui puisse le faire regarder comme un citoyen d'une opinion dangereuse.

Nous attestons, en outre, que nous n'avons jamais connu, depuis qu'il habite cette ville, qu'il ait manifesté d'opinion contraire au gouvernement actuel.

En foi de quoi nous lui avons délivré le présent, fait à Saint-Gaudens, le 28 juin 1816. *(Signature illisible.)* »

L'ancien chef d'escadrons du 12me chassseurs fut intimement lié, à Saint-Gaudens, avec le général Pegot : il finit peut-être par vivre avec lui ou chez lui (1).

Le général mourut dans les premiers jours de 1819 et lui-même s'éteignit, à Saint-Gaudens, de bien longues années après, le 16 décembre 1847, à l'âge de 84 ans. Il laissa pour unique héritier sa filleule (2) qu'il institua sa légataire générale

(1) Le 8 mai 1818, un de ses amis de Saint-Girons lui écrit : « ...Venons à votre bonheur, mon cher commandant. Ah ! qu'il est grand ! Si j'osais l'ambitionner, je le ferais ; en effet, serait-il possible de trouver une société aussi honnête et aussi conforme à vos principes que celle de M. le général Pegot et sa famille... »

(2) Suzette-Aspasie Artaut, la fille de son ami Pierre Artaut, né à Seix (Ariège), le 23 octobre 1770, entré à l'âge de 17 ans dans le régiment devenu plus tard le 12me chasseurs. Artaut fut un brillant officier qui obtint le titre de chevalier (31 janvier 1810) et un majorat en Westphalie ; il quitta l'armée en novembre 1812 alors qu'il était lieutenant colonel et gouverneur militaire de Saumur. De retour dans l'Ariège, il fut nommé juge de paix à Castillon où il mourut le 25 décembre 1837. Un de ses fils a épousé la sœur d'Arnaud de l'Ariège.

Aspasie Artaut se maria avec Joseph-Sébastien-Joachim Cazalas, avocat, ancien juge de paix du canton de Castillon. Elle eut trois filles qui ne se sont jamais mariées, et deux fils : Léo et Camille.

Ce dernier, en 1870, dès qu'il eut terminé ses études de droit, fut nommé

et universelle par testament olographe en date du 1er avril 1828, déposé, le 20 décembre 1847, chez Me Germain, notaire à Saint-Gaudens (1).

à l'élection capitaine des mobilisés de la compagnie de Castillon. En 1872, il fut nommé juge de paix à Boulogne-sur-Gesse et, quelque temps après, dans son pays natal, à Castillon même.

C'est M. Camille Cazalas qui a bien voulu nous confier les *Mémoires* de Montaglas. Au nom de tous ceux — et ils sont nombreux aujourd'hui — qui s'intéressent aux études historiques et en notre nom personnel pour la confiance qu'il a bien voulu nous témoigner, nous lui adressons les plus vifs remerciements.

(1) « L'an 1828 et le premier jour du mois d'avril,

Moi, Jean-Pierre-Galy Montaglas, chevalier des Ordres royaux de Saint Louis et de la Légion d'honneur, chef d'escadrons en retraite, demeurant à St-Gaudens, étant en santé de corps et d'esprit, voulant prévenir les procès qui pourraient arriver, après mon décès, à raison du bien que la Providence a voulu m'accorder,

J'ai fait, écrit et signé en entier de ma propre main, mon présent testament et ordonnance de dernière volonté de la manière et ainsi qu'il suit :

1° Mes honneurs funèbres et bout d'an seront faits solennellement par mon héritière bas nommée ;

2° Je veux que, le jour de mon décès, il soit distribué 60 marques de pain blanc aux plus indigents de la ville ;

3° Je veux qu'il me soit dit 20 messes basses pour le repos de mon âme ;

4° Je veux que ma légataire universelle donne et paie, dans deux ans après mon décès, à M. Jean Galy Montaglas, mon frère, la somme de mille francs

Et à M. Jean Auriac, mon neveu, la somme de 600 francs et ce payable dans le même délai que ci-dessus fixé pour mon frère.

Je laisse et lègue en plus au dit Auriac tout mon vestiaire et linge de corps.

Et pour le restant de tous mes autres biens, meubles et immeubles, cabaux, or, argent, titres et documents existant à l'époque de mon décès où et en quoi qu'ils puissent consister (excepté ma montre d'or à répétition avec sa chaîne, cachet et clefs du même métal que je laisse et lègue à M. Charles Maximien Artaut, frère cadet de mon héritière bas nommée), j'institue pour ma légataire générale et universelle Mademoiselle Suzette-Aspasie Artaut, ma filleule...

Je nomme, pour mon exécuteur testamentaire, Artaut Jean-Pierre, père de mon héritière générale et universelle. Je le prie d'accepter le sabre que je portais les jours de bataille en reconnaissance de notre longue amitié qui durera jusqu'au tombeau. Je lui laisse aussi mon épée. Je lui lègue aussi la jouissance de toute l'hérédité que j'ai donnée à sa fille, Suzette Aspasie ».

Ce testament fut modifié par deux codicilles, l'un en date du 15 février 1840 et l'autre du 20 janvier 1845 : par le premier, Montaglas fit deux legs particuliers et nomma son exécuteur testamentaire M. Joseph-Sebastien-Joachim Cazalas, en remplacement de M. Artaut, décédé ; — par le second, il légua 1100 fr. à sa domestique plus certains effets mobiliers.

Mlle Artaut hérita de quelques meubles sans valeur, car le brave commandant mourut pauvre (1).

Galy Montaglas a donné à ses *Mémoires* le titre suivant :

Recueil des Voyages et Campagnes que le 12me régiment de chasseurs à cheval a faits depuis le 29 avril 1792 (V. S.) jusqu'à l'époque de la paix générale tant dans l'intérieur de la France que dans les païs étrangers (2).

Il se place donc après le vote émis par l'Assemblée législative qui, quelques jours auparavant, le 20, sur la proposition de Louis XVI, à l'unanimité moins 7 voix, avait « decreté la guerre contre le roi de Bohème et de Hongrie ».

Avec ses *Mémoires*, nous suivrons l'armée française sur presque tous les champs de bataille de la Révolution et nous la trouverons mêlée aux événements les plus graves et les plus décisifs : bataille de Valmy, combat de Boussu, Jemmapes, entrée à Bruxelles, combats de Tirlemont et de Liège. Campagne de 1793 : prise de Tirlemont, bataille de Neervinden. Campagne de 1794 : reddition de Landrecies, siège et prise de Charleroy.

(1) Dans les papiers de la famille Cazalas existe encore l'état des meubles et provisions de bouche dont il était possesseur au moment de son décès. Le tout fut estimé 200 fr. Dans ce chiffre est compris celui des objets les plus précieux : montre en or avec chaîne et cachet : 60 fr.; décoration : 6 fr.; provision de graisse, salé et bois : 25 fr.; un bois de lit commun : 5 fr.; une vieille redingote : 5 fr., etc...

Cette énumération est de nature à faire réfléchir un grand nombre de nos contemporains. Quels hommes que nos ancêtres, les héros de la Révolution et de la Grande Armée! Leur modestie, leur désintéressement, leur amour de la simplicité furent aussi dignes de remarque que leurs vertus militaires. Ils étaient tout à la patrie et sa gloire était leur unique et constante préoccupation.

(2) Cf. *Historique du 12e chasseurs*, de 1788 à 1891 par le commandant Raoul Dupuy, Paris, 1891. Editions artistiques militaires de E. Person, 259, boulevard Voltaire.

Cet ouvrage, particulièrement intéressant au point de vue anecdotique, laisse à désirer en ce qui concerne les campagnes du régiment pendant la Révolution.

bataille de Fleurus, Mons, prise de Maestricht. Campagne de 1795 : Kreusnach. Campagne de 1796 : Neuvied, Bendorf, Bamberg. Campagne de 1797 : Neuvied, Montabaur, Hadamar. Campagne de 1798, Helvétie. Campagne de 1799, Stokach.

1800 : Wintherthur, Stokach, Moeskirch, Memmingen, passage du Saint-Gothard. Marengo. Convention d'Alexandrie. Les Autrichiens se retirent derrière le Mincio abandonnant à la France le Piémont et la Lombardie. Armistice.

Le 12me chasseurs, cruellement éprouvé par le passage du Saint-Gothard et la bataille de Marengo retourne en France, à Gray, le 3 juillet, sur l'ordre du Premier Consul. Peu après, le 25 août, il se rend en Suisse où il livre de nombreux combats et passe le Splugen dans des conditions extraordinairement difficiles et dangereuses. Campagne de 1801. Départ pour l'Italie. Traversée de la montagne la Jumelle. Passage du Mincio, de l'Adige, de la Brenta, occupation de la Vénétie. Armistice de Trévise. Retour en France par Turin, le Mont-Cenis, Chambéry.

Le récit de Galy Montaglas ne va pas jusqu'à la paix générale ; il se termine en réalité à la paix de Lunéville, au moment où, sur les bases du traité de Campo Formio, l'Autriche reconnaissait de nouveau à la France la possession de la Belgique et de la rive gauche du Rhin et abandonnait le Piémont à son vainqueur.

Galy Montaglas a été l'un des acteurs de ces grands événements de notre histoire et c'est en cette qualité qu'il les retrace au jour le jour, dans une sorte de journal de marches et opérations du corps, avec un intérêt indiscutable, une abondance de détails et une précision dignes de remarque.

Avant d'entreprendre la publication de ces *Mémoires* nous les avons soumis à la Section historique de l'État-Major général de l'Armée, qui a procédé à leur examen avec le plus grand soin. Le 17 février 1905, le chef d'État-Major général de l'Armée,


A LA GL∴ DU GR
Au nom du Sérénissime Grand Maitre, et
A tous les Maçons reguliers
SALUT, FO
Nous Vénérable, Officiers et Membres de la R∴ ☐ St Jean, sous le
Certifions que le T. C∴ F∴
Département de
possède le Grade de
Nous le rec
et Constance, et a mérité par ses Vertus, notre estime et notre attachement.
présenteront munis de Certificats authentiques
Délivré en notre O∴ dans notre Séance du
et avons fait signer le dit F∴
jour du
Scellé et Timbré par nous

∴ ARCH∴ DE L'UNIV

ous les Auspices du G∴ O∴ de France

répandus sur la surface de la Terre

RCE, UNION.

titre distinctif des Amis réunis à l'O∴ du 12e régiment

e Guly Montaglas, chef d'Escadron au dit régiment

le 25 Mai 1763

e qu'il a travaillé parmi nous avec zèle ferveur

mmandons a la Bienveillance de tous nos FF∴ promettant réciprocité à ceux qui se

l'an de la V∴ L∴ 5811

mois de

Gaucier m∴

Vén∴

R∴ F∴

Brion or∴

d'Eloy m∴

Diorg m∴

des Sceau et Timbre

m∴ Sc∴

PAR MANDEMENT

M. le général Pendezec, nous a fait connaître le résultat de cet examen dans les termes suivants :

« Comparé avec l'historique général officiel du 12e régiment de chasseurs, avec les documents des Archives et notamment avec le *Journal des Marches et Opérations du 12e chasseurs*, établi en l'an IX par le Conseil d'Administration du Corps, le manuscrit du chef d'escadrons Montaglas a paru offrir un réel intérêt pour l'histoire régimentaire : le soin et l'exactitude avec lesquels l'auteur a relevé les divers emplacements de son régiment, les détails circonstanciés, l'exactitude de l'ensemble des faits en sont la preuve.

« Il est donc à souhaiter que ce manuscrit ne reste pas inédit.

« Toutefois, il y aurait inconvénient à le publier tel quel et intégralement : des coupures s'imposent, des erreurs sont à rectifier, des lacunes à combler : un travail d'annotation et de critique serait nécessaire avant toute publication, mais ne pourrait s'effectuer avec toutes les garanties d'exactitude et de précision qu'à l'aide des documents des Archives de mon Département.

« Par ces motifs, et en raison de l'intérêt tout particulier que le *Recueil* du chef d'escadrons Montaglas présente au point de vue de l'histoire d'un de nos corps de troupe, j'ai l'honneur de vous proposer d'en faire prendre copie et de le faire publier, annoté et mis au point, dans la *Revue d'histoire* rédigée à la Section Historique de l'État-Major de l'Armée..... »

Pour des raisons particulières, sur le désir exprimé par la famille Cazalas, nous n'avons pas pu, à notre grand regret, accepter l'offre de M. le chef d'État-Major général. C'est à la lumière de ses précieux conseils, au point de vue par lui indiqué, que les *Mémoires* de Galy Montaglas ont été revus et mis en état d'être publiés. Malheureusement, les quelques lacunes qu'ils contiennent encore n'ont pas pu être comblées : un règlement inflexible n'autorise pas M. le ministre de la guerre à laisser sortir de ses Archives les documents qu seuls auraient permis d'atteindre ce but.

Ces *Mémoires*, dont le plan général n'a reçu aucune modifica-

tion, sont écrits dans une langue des plus primitives, parfois inintelligible. Sur cent phrases, 98 ne sont pas françaises. Ainsi, Galy Montaglas écrit — nous prenons ces exemples au hasard :

— *Voila ce qu'il nous arrivait avec nos généraux...*

— *Cependant notre hôte, soit de bon gré ou bien par force, ils ont continué à nous donner la table...*

— *C'est un village que personne il n'y mange du pain...*

— *C'était un très bon cantonnement, d'ailleurs ce que ils étaient protestants...*

— *L'ennemi voulait nous couper la retraite. Cela a été en vain qu'ils y ont tenté...*

A plusieurs reprises, par suite de l'inobservation des règles les plus élémentaires de l'analyse et de la grammaire, la traduction de l'idée de l'auteur a provoqué les plus grandes hésitations.

Les fautes d'orthographe sont multiples. Les quelques exemples qui suivent donneront une idée de l'état du manuscrit :

scaramoucharde	au lieu	d'escarmouche,
spion	—	d'espion,
place d'alarmes	—	de place d'armes,
gai	—	de gué,
la scorter	—	de l'escorter,
encheminés	—	d'acheminés,
sourgrout	—	de choucroute,
patriote voué	—	de patriote avoué,
moeselets	—	de mausolées.

Les fautes d'orthographe sont encore plus grossières pour les noms de localités. A maintes reprises, elles ont créé des difficultés et des obscurités telles que nous avons cru être obligé d'abandonner l'œuvre entreprise et nous l'aurions très certainement fait si des voix autorisées ne nous avaient point fait escompter l'indulgence du lecteur qui voudra bien nous savoir gré de l'effort tenté et excuser quelques erreurs géographiques qu'il nous a été matériellement impossible d'éviter. Conscient

de l'imperfection relative de notre travail, nous n'avons eu qu'un seul but : rendre ces erreurs aussi peu nombreuses que possible.

Ainsi, étant dans la Savoie, notre vaillant ariégeois confond Montmélian avec Montmeillant (Ardennes) ; il écrit :

laine	au lieu	de l'Aisne,
Malatour	—	de Mars-La-Tour,
Lesme	—	d'Ems,
Schwyz	—	de Suisse,
Tezem	—	de Tessin,
Soulur	—	de Soleure,
Belenzauna	—	de Bellinzona,
Nereut	—	de Herbeu,
Irolo	—	d'Airolo,
Estein	—	de Stein,
Estokard	—	de Stokach,
Kussenach	—	de Ulznach,
Montzeny	—	de Mont-Cenis,
Angain	—	d'Enghien,
Mastrei	—	de Maestricht,
Rouen	—	de Rohan,
Metz	—	de Mels (sur la route de Zurich

a Sargans. (Coire).

Galy Montaglas fut un brave et valeureux officier qui mania l'épée bien mieux que la plume. Entré au régiment comme simple soldat, sans aucune instruction, il se fit remarquer par ses brillantes qualités, son intrépidité, son sang-froid, son extraordinaire courage. Sa réelle valeur appella sur lui l'attention de ses chefs qui en firent un officier supérieur. Le jour où il conçut le projet de retracer sa carrière militaire, il le fit comme il sut, c'est-à-dire comme un homme qui a tout au plus appris à lire et à écrire, sans aborder les règles les plus essentielles de la langue française.

Malgré cela, le récit de Montaglas est particulièrement inté-

ressant : il donne une idée parfaite de l'état d'esprit des soldats de la Révolution et de l'Empire qui surent toujours mêler à la bravoure la gaieté française, cette gaieté séculaire qui survit aux dangers et à la défaite. Il écrit avec une naïveté parfois surprenante : il se montre à nous avec une franchise indiscutable, étale à nos yeux ses faiblesses avec un cynisme et une crudité de langage qui ont rendu des coupures indispensables. Autant il aime les femmes, les jolies femmes, mariées ou non, autant il témoigne une haine aveugle pour les prêtres en général. Il relate parfois ce qui lui a été raconté par des amis doués d'une imagination plus ou moins vive : c'est ainsi que la mort de Desaix est donnée d'après des récits légendaires que l'histoire n'a pas enregistrés. Il écrivait tout ce qu'il pensait et il pensait tout haut. Jamais il ne donne l'impression qu'il cherche à cacher quelque chose soit lorsqu'il s'agit d'apprécier ses chefs ou certains événements politiques, soit lorsqu'il narre sa vie intime.

Ceux qui liront les *Mémoires* de Galy Montaglas verront revivre un homme d'un autre âge dont les idées, les habitudes, les mœurs, les tendances, les procédés ont un attrait particulier et présentent un intérêt réel, d'autant plus grand qu'un siècle s'est écoulé et que la vie militaire a subi une transformation radicale. Ils verront sous son véritable aspect un *type*, le soldat de la Révolution et de l'Empire, non point celui qui connaît à merveille la tactique, l'art si difficile de la stratégie, le problème complexe de l'emploi des diverses armes en vue d'un but déterminé, l'entretien et l'hygiène des troupes, les devoirs des belligérants, mais bien celui qui, servi seulement par sa bravoure, sait se battre et vaincre.

Galy Montaglas paraîtra peut-être bizarre, dépravé, orgueilleux, sans scrupules, égoïste, — c'est possible, — mais il ne faudra pas perdre de vue qu'il n'a jamais ménagé son temps, ses forces, sa vie même sur tous les champs de bataille, qu'il a fait partie des armées qui ont sauvé la Révolution et couvert la France d'une gloire impérissable, de la cohorte de ces vail-

lants soldats et de ces chefs sans lesquels nos plus grands généraux seraient restés impuissants, de ces braves au caractère stoïque qui surent toujours se battre avec passion et souffrir en silence parce qu'ils eurent des enthousiasmes ardents, une grande idée, celle qui fait les armées invincibles.

A ce titre, il mérite de l'indulgence, — plus encore, notre estime et de notre admiration.

Jean SIGNOREL.

RECUEIL

DES

VOYAGES ET CAMPAGNES

DU 12e RÉGIMENT DE CHASSEURS A CHEVAL

DEPUIS LE 29 AVRIL 1792 JUSQU'A LA PAIX GÉNÉRALE

PREMIÈRE CAMPAGNE

Le régiment partit de Pont-à-Mousson, en Lorraine, le 29 avril 1792 (v. s.) et vint coucher à Metz. C'était sa première marche depuis l'ouverture de la guerre.

Le 30, il coucha à Fontoy, petit village situé sur la route de Longwy et à six lieues de Metz ; il bivouaqua pour la première fois.

Le 1er mai, le régiment fut cantonné aux environs du camp de Tiercelet, dans le village de Villers-la-Montagne ; il y resta une dizaine de jours. Il se trouva assez bien dans cette localité. Il était déjà aux vivres de campagne.

Un jour qu'il était en reconnaissance, le capitaine Tapin s'enfuit de ce cantonnement, à la tête d'un piquet du régiment d'environ quarante chasseurs. Il n'emmena personne avec lui.

De là, le régiment s'est rendu à Longwy où il est resté deux jours. J'étais logé chez une veuve qui avait une charmante jeune fille. J'ai été assez bien accueilli chez ces deux personnes. J'étais alors fourrier seulement. Le temps a été un peu trop court pour être bien.

De Longwy, le 12e est parti pour aller cantonner à Jametz ; il est passé par Tournay (pays d'Empire), où il a bivouaqué pendant vingt-quatre heures. Vers minuit, il eut une fausse alerte occasionnée par le maréchal-des-logis Egasse, qui, étant en patrouille, vit une haie d'épines devant lui, crut que c'était l'ennemi, fit faire feu dessus et mit en alarme tout le bivouac.

Le lendemain, le régiment s'arrêta aux environs de Montmédy ; un escadron était logé à *Villers-la-Croix*. C'est de ce cantonnement que sont partis MM. de Laprade, Molinier, Perboug, tous trois sous-lieutenants, et Passart, maréchal-des-logis.

Le régiment s'est ensuite rendu à sa destination, à Jametz, assez joli

petit village, à trois lieues de Montmédy et à six de Sainte-Menehould.

Après être resté quinze jours dans cette ville, il est allé dans les environs de Sedan ; l'état-major était à Balan. La première compagnie, dont je faisais partie, commandée par M. Valerian Boiffet, capitaine, fut cantonnée au village de Givonne, à une lieue de Sedan.

J'étais logé avec le maréchal-des-logis Déjean (qui était alors mon camarade) chez M. Lamotte, maire de la commune. Nous nous y trouvions très bien ; nous vidions, de temps en temps, une bonne fiole de bourgogne à la générosité de notre hôte qui avait déjà fait un congé dans l'infanterie et s'était retiré grenadier ; c'était le meilleur homme du monde. Je ne dis point cela parce qu'il me regalait de bourgogne, mais bien parce qu'il avait bon cœur, charmant caractère, qu'il aimait parfaitement son épouse et sa famille.

Nous séjournâmes dans ces cantonnements environ un mois, jusqu'à l'arrivée à Sedan de l'armée infernale, commandée par le général Lafayette.

Le régiment partit alors dans la direction de Longwy ; il bivouaqua, le soir, dans un bois, en avant de La Malmaison. Il n'y resta que jusqu'à onze heures de la nuit, heure à laquelle il reçut l'ordre de partir immédiatement pour Longwy. Le temps était abominable ; il pleuvait à verse. Nous marchâmes ainsi toute la nuit ; il faisait obscur à un point tel, qu'il était de toute impossibilité de voir le bout de son doigt en se le mettant même devant les yeux. Bien que le régiment n'eut que deux lieues à faire pour se rendre à l'endroit indiqué, il marcha toute la nuit sans savoir où il allait ni où il était. Cependant, le fait du hasard voulut que, le matin, lorsque le jour vint, il se trouva sur les glacis de Longwy. Nous étions tous trempés comme des canards.

Le 12e resta devant la porte de cette ville pendant une heure pour attendre des ordre ; il les reçut enfin. Aux termes de ces ordres, il devait aller cantonner à Saint-Romain ; mais, comme il y eut à Longwy une fausse alerte et qu'on battit la générale croyant que l'ennemi allait entrer en ville, il reçut de nouvelles instructions pour se rendre à Tellancourt, à plus de douze lieues de l'ennemi. Il resta en cet endroit pendant neuf jours, avec le temps le plus affreux qu'il soit possible de voir. La pluie ne cessa pas une heure seulement. On peut s'imaginer combien nous avons souffert, sans tentes, ni barraques. Tout était logé à la belle étoile.

Je crois devoir rapporter ici un fait assez singulier qui m'arriva dans ce bivouac. Las de coucher dans la boue, l'eau me tombant continuellement sur le corps, dépourvu de tous moyens pour éviter cet ennui, j'eus l'idée que je serais très heureux s'il m'était possible d'avoir le bonheur de trouver trois ou quatre bottes de paille pour

pouvoir me mettre un peu à l'abri. Près de nous se trouvait le village de Fresnois. Je me figurai que je devais m'adresser au curé de cette localité, persuadé que tous les hommes de cette clique étaient sensés être charitables, et persuadé aussi qu'en lui dépeignant ma situation, il prendrait en considération ma malheureuse position et qu'il répondrait à ma demande de m'obliger de quelques bottes de paille pour pouvoir me dresser un abri. J'eus beau lui faire des sollicitations, lui dépeindre mon état ainsi que celui de tout le régiment, ce fut en vain ; tout cela ne l'attendrit point. Je lui demandai seulement quatre bottes dont je lui offris six francs. Cette offre et un peu d'humanité auraient dû attendrir son cœur ; mais le gueux, qui aurait voulu nous voir tous périr, me refusa tout court en m'observant qu'il n'en avait pas une seule, tandis qu'il en avait peut-être plus d'un millier dans sa grange. Au reste, je ne fus pas très surpris connaissant le caractère et la conduite de cette canaille de prêtraille, et, si j'ose le dire, de ces tyrans et de ces tigres. Lorsqu'elle vit que je ne pouvais rien obtenir de son maître et que toutes mes prières devenaient inutiles, sa gouvernante, plus sensible et plus charitable que lui, vint m'attendre sur la porte de la basse-cour, et, en cachette de son coquin de curé, m'en fit passer quatre par dessus le mur. Je lui fus très reconnaissant de cet acte d'humanité. Je m'en revins au bivouac content, comme on peut se l'imaginer. Je construisis de suite une petite barraque et je m'y couchai. Comme il y avait cinq à six jours que je n'avais point fermé l'œil, aussitôt que je fus couché, bien enveloppé dans mon manteau, je me dis : « Hélas ! que je suis heureux d'avoir trouvé une bonne âme, qui, en me donnant cette paille m'a rendu la vie. » Tout en disant ces mots, je m'endormis d'un si profond sommeil que je crois que si l'on avait tiré le canon à côté de moi, je n'aurais rien entendu. Une heure après, survint un coup de vent qui emporta ma petite maisonnette. J'étais tellement ancré dans le sommeil que je restai dans cette situation pendant six heures. Il se forma plusieurs torrents d'eau dans notre bivouac ; lorsque je me réveillai, j'en sentis un assez considérable qui me passait sur le ventre. Je laisse à penser quelle était notre position. Et cependant nous étions éloignés de l'armée prussienne de plus de douze lieues.

Le douzième jour, le régiment est parti pour Carignan où il est resté quelques jours.

De là il s'est dirigé sur Mathon ; il n'y est resté qu'une seule nuit.

Cette même nuit, il a eu une fausse alerte provoquée par un chasseur (Lori) qui était en vedette. Tous les cavaliers sont montés à cheval à une heure après minuit. Murat, qui était alors facteur du régiment, avait les fourgons sous sa surveillance ; il les abandonna

en criant : « Sauvons-nous, nous sommes tous perdus ! » Cela n'était rien : un coup de pistolet tiré sur un buisson par Lori avait fait mettre tout en mouvement.

De Mathon, le régiment a marché sur Mouzon où il a bivouaqué trois jours, puis est revenu à Carignan où il a passé six jours.

J'ai eu une affaire très sérieuse avec mon maréchal-des-logis en chef, Larochebelen, et cela parce qu'il était jaloux de me voir logé chez une jolie demoiselle à laquelle il voulait faire sa cour.

Nous reçûmes l'ordre d'aller à Herbeu. Là, je proposai le cartel à mon maréchal-des-logis en chef, à la suite de notre affaire de Carignan. Comme il était mon supérieur, au lieu de l'accepter, il alla porter plainte au capitaine de la compagnie qui m'ordonna de garder les arrêts jusqu'à nouvel ordre. Je voulus lui remettre les marques distinctives de mon grade parce que c'était lui-même qui me les avait données ; il ne voulut point les accepter. Je gardai les arrêts pendant trois jours et il ne fut plus question de quoi que ce soit.

Au bout de trois jours, le régiment reçut de nouveaux ordres pour revenir à Carignan ; il y séjourna huit jours environ. Après cela, il alla à Passavant où il resta trois jours au bivouac avec deux autres régiments de cavalerie. Nous fûmes fort mal ; la pluie tomba continuellement.

Le régiment se dirigea sur Vienne-le-Château ; il bivouaqua pendant deux jours. Il marcha ensuite sur Grandpré, en passant par Varennes, lieu où Louis XVI fut arrêté par Drouet, lors de son évasion.

Le 14 septembre, il reçut l'ordre de se mettre en marche pour assister à la bataille qui eut lieu à la Croix-aux-Bois.

Le 15, nous fûmes attaqués par les Prussiens, en arrière de l'Aisne, (1) à trois heures après-midi. Lorsque toute l'armée se fut retirée, le 7e régiment de grosse cavalerie resta seul en seconde ligne. Aussitôt qu'il vit que le 12e chasseurs était attaqué, au lieu de se porter à son secours, il prit la fuite et se retira dans le plus grand désordre, abandonnant tout, même ses étendards. Le 12e fut obligé de protéger sa retraite pour le soustraire aux mains de l'ennemi qui, vraisemblablement, l'aurait fait prisonnier. Les fuyards se rendirent au camp établi près de Sainte-Menehould ; ils donnèrent l'alarme en disant que tout était perdu. Le régiment battit en retraite jusqu'à Dommartin-sur-Aube où il arriva à deux heures après minuit ; il y resta jusqu'au 17, date à laquelle il alla bivouaquer à Valmy, non loin de Sainte-Menehould. Il y resta jusqu'au 20.

(1) Dumouriez avait quitté le camp de Grandpré et avait rangé son armée en bataille, derrière l'Aisne, sur les hauteurs d'Autry.

Le 20, le régiment se mit en marche ; il alla attaquer l'ennemi dans ses positions. Ce jour, qui fut mémorable pour la France, les deux armées se canonnèrent depuis cinq heures du matin jusqu'à huit heures du soir, sans qu'il fut possible de gagner un pouce de terrain de part ni d'autre. Toute l'armée passa la nuit sur le champ de bataille. Cette bataille porte le nom de « Bataille de la lune ». De même que les Prussiens, l'armée française perdit beaucoup de monde dans cette journée.

Le 21, l'armée française attaqua de nouveau l'ennemi, mais le roi de Prusse s'empressa d'envoyer des parlementaires pour proposer une capitulation. (1) Il se transporta ensuite lui-même au quartier général de Dumouriez, à Dommartin-la-Planchette. Une suspension d'armes fut conclue ; sans cela le roi de Prusse aurait été obligé de mettre bas les armes et toute son armée serait devenue notre prisonnière. Le général Dumouriez lui donna du temps et des vivres tandis que les Français jeûnaient.

Le 21 au soir, nous fûmes cantonnés à Mourbeau-Fontaine. Nous mangeâmes du biscuit pour la première fois.

Le 22, bivouac à Dommartin-la-Planchette.

C'est à ce moment que Dumouriez a commencé à trahir la France : l'armée prussienne était à sa disposition ; il aurait pu la faire prisonnière en entier, avec le roi à sa tête, mais point du tout. Au contraire, il lui fit passer des vivres, alors que l'armée française en était privée. Pendant cinq jours, elle manqua de pain.

L'armée est restée ainsi bivouaquée pendant huit jours dans Dommartin et les environs.

Le 30, les Prussiens ont battu en retraite ; ils sont passés par Suippes, Grandpré, puis à l'étranger, tirant du côté de Valenciennes. Le régiment a toujours suivi leurs traces en traversant la Champagne pouilleuse.

Le premier jour, je fus envoyé aux distributions, tout à la fois pour les hommes et pour les chevaux ; à Suippes, je reçus avec beaucoup de peine tout le nécessaire pour le régiment, tant en foin, viande, avoine, qu'en fourrages. J'avais fait charger toutes ces provisions sur douze voitures. Comme le régiment était en marche et continuellement sur les talons des Prussiens, il me fut impossible de le rejoindre dans le courant de cette journée, ni même le lendemain, quoique j'aie

(1) Après la bataille de Valmy, Dumouriez parla d'arrêter les Prussiens par d'habiles négociations. Les hostilités furent suspendues par un accord tacite. Le général Manstein vint au camp français et Thouvenot, le chef d'état-major de Dumouriez, alla rendre visite au duc de Brunswick. Ces négociations n'aboutirent pas. Lavisse et Rambaud, *Histoire générale du IVe siècle à nos jours*. Paris 1896, t. VIII, p. 233.

marché toute la nuit. J'avais avec moi quatre chasseurs de corvée. Je m'engageai sur une route ignorant l'endroit où elle conduisait ; dans ce maudit pays, il faut faire jusqu'à six lieues avant de pouvoir trouver un village. Vers deux heures après minuit, tandis que je ne savais nullement où j'étais, ni sur quel point je me dirigeais, j'entendis à cent pas devant moi une sentinelle qui cria en allemand : « Qui vive ! » C'était un prussien placé en faction à cent cinquante pas en avant du camp ennemi. Lorsque j'entendis ce langage, je fis faire demi tour aux voitures et je me lançai au hasard dans la plaine pour sortir de la route, craignant d'être attrapé par quelques patrouilles ennemies. A quatre heures du matin, le hasard me conduisit dans un mauvais village. Les chasseurs qui m'accompagnaient et moi-même étions dévorés par la faim. J'arrêtai le convoi et je frappai à la porte d'une maison ; dès qu'on eut ouvert, je demandai à manger : on nous donna quelques œufs que nous dévorâmes avec un pain de munition.

En attendant, le jour vint. Je n'avais point de nouvelles du régiment, ni même de l'armée, parce que je me trouvais du côté opposé. Je laisse à penser au lecteur combien je devais me trouver embarrassé ! Bref, je montai à cheval avec trois de mes chasseurs que je dirigeai sur plusieurs points dans le but de découvrir le 12e ; je leur donnai l'ordre de revenir au village à une heure fixe, leur mission remplie ou non.

J'appris que la colonne avait marché sur Cernay, en Champagne. Je pensai que je ferais bien de me diriger sur ce point et que là j'aurais des nouvelles du régiment. Je mis ce projet à exécution dans ce village, mais je n'arrivai que le lendemain. Par le fait du plus grand hasard, je rencontrai le régiment avec un bataillon de chasseurs qui crevaient tous de faim. Je fus le bienvenu avec mes vivres. Je fis une distribution générale de toutes mes provisions ; il y en avait pour quatre jours et il n'y en eut que pour un seulement. J'aurais vendu ma simple ration de pain douze francs si j'avais voulu la trafiquer. Il est facile de juger par là si les hommes étaient bien. Ils étaient logés jusqu'à trente et quarante par maison.

Nous partîmes et nous marchâmes sur Chêne-le-Pouilleux où le 12e resta quelques jours ; il n'était pas mieux qu'à Cernay. De là, nous nous mîmes en marche, toujours à la poursuite des Prussiens, mais sans les battre, quoiqu'ils fussent en retraite. C'était l'accord que Dumouriez avait conclu. L'armée française se dirigea sur Valenciennes ; le régiment, qui fut cantonné à Cargies, y resta trois jours pour donner à l'armée prussienne le temps de se retirer.

Le 24, le régiment fut cantonné à *Andilly* ; il y demeura jusqu'au 2 novembre inclusivement.

Le 3 novembre, il fut logé à Montigny, petit village à deux lieues d'*Andilly*. Pour la première fois, les Autrichiens commencèrent à attaquer nos avant-postes ; ils firent prisonniers quelques hussards et 4 officiers.

Le 4, l'avant-garde marcha sur le Bois de Boussu et attaqua les avant-postes de l'ennemi. Nous chargeâmes plusieurs fois et avec succès; l'ennemi fut repoussé et obligé de battre en retraite. Le feu dura jusqu'à la nuit. Le régiment resta sur le champ de bataille jusqu'à onze heures du soir, heure à laquelle il reçut l'ordre d'aller loger au village de Saint-Julien. Dans ce village, il eut de grandes difficultés à trouver de quoi vivre. J'ai logé dans une maison où il y avait une jeune veuve qui avait tout caché; elle préféra nous voir souffrir la faim plutôt que de nous donner un morceau de pain, même pour de l'argent.

Le 5, le 12me monta à cheval à cinq heures du matin et se porta sur la ligne. A huit heures, il attaqua les avant-postes de l'ennemi qui s'était retranché à Jemmapes. Le feu dura toute la journée, mais sans progrès de part ni d'autre. Le soir, nous allâmes coucher au même village; nous y trouvâmes les mêmes ressources que la veille, et encore moins parce que toute l'avant-garde l'avait traversé.

Le 6, le régiment se rendit avant le jour sur le champ de bataille. Les avant-postes commencèrent aussitôt le feu qui devint très violent; la canonade était aussi vive que le feu de la mousqueterie. Bien que l'ennemi fut retranché, le courage énergique des Français l'obligea à se retirer dans ses retranchements, sur la hauteur de Jemmapes où l'armée française monta à l'assaut à une heure après-midi, le général Dumouriez à sa tête. Elle fut triomphante et l'ennemi complètement battu. Les Français firent un grand nombre de prisonniers ; il y eut beaucoup de tués de part et d'autre. L'ennemi prit la fuite et un grand nombre de ses hommes furent noyés; une partie se dirigea sur Courtray, l'autre sur Bruxelles. Cette armée était commandée par le général Beaulieu. Dumouriez prit son quartier général à Mons. Le soir de cette grande victoire, le 12e chasseurs coucha dans le village de Quaregnon à moitie brûlé, dans le courant de la journée, par le feu des Autrichiens. Il resta en cet endroit pendant trois jours; il n'était pas très bien. Tous les habitants avaient pris la fuite dès les débuts de la bataille.

Le 10, le régiment logea aux environs d'Enghien. Lorsque je fus chargé d'aller faire le logement dans le village destiné à ma compagnie, l'ennemi y était encore, de telle sorte que je fus obligé de le chasser pour pouvoir m'y établir.

Le régiment resta dans ces cantonnements jusqu'au 12 inclus.

J'habitai dans une ferme où j'étais fort bien; il y avait trois jolies demoiselles, très aimables; je ne me plaignais que d'une seule chose, que le temps fut trop court.

Le 13, l'avant-garde, commandée par le général Stengel, se mit en marche sur Bruxelles.

Le 12e faisait partie de l'avant-garde. Il fit huit lieues presque toujours au galop avec l'artillerie volante. Il arriva à trois heures de l'après-midi devant Bruxelles qu'il attaqua aussitôt. A huit heures du soir, les habitants en députation vinrent rendre les clefs de la ville au général Dumouriez. Nous entrâmes dans le faubourg de Flandres à onze heures de la nuit; nous étions morts de faim. J'étais logé dans une auberge dont l'enseigne portait : *Les deux Pucelles*. Nous restâmes là deux jours, puis nous séjournâmes pendant quelques jours dans un village, à deux lieues en avant de la ville. C'était un village grand, mais pauvre; nous y étions fort mal. Les habitants étaient méchants à un point tel qu'ils ne voulaient rien donner, pas même pour de l'argent.

Le régiment partit ensuite et se mit en marche dans la direction de Louvain, et, peu après, dans celle de Tirlemont où il eut une escarmouche depuis midi jusqu'à cinq heures du soir. Le régiment ne perdit aucun homme dans le courant de cette journée. Le soir, il alla loger dans un petit village, derrière cette ville; il y arriva à minuit. Chacun se logea comme il put. Il y avait aussi un régiment de grosse cavalerie. J'allai dans une maison où, un moment après mon arrivée, une femme vint à mourir. Tout le restant *(sic)* ne fit que pleurer. Il me fut impossible de manger et de me reposer; j'ai passé une bien triste nuit.

Le lendemain, nous repartîmes et logeâmes en avant de Saint-Trond, dans un petit village où nous restâmes jusqu'au 26 inclusivement.

Le 27, l'armée française attaqua l'ennemi entre Saint-Trond et Liège. Le régiment fit plusieurs charges dans le courant de cette journée, et cela individuellement, c'est-à-dire par escadron, par compagnie et par détachement. L'ennemi fut forcé de battre en retraite; il se retira sur Liège, repassa la Meuse et prit position à la Chartreuse. L'armée française resta bivouaquée sur le champ de bataille. Nous bivouaquâmes près d'un château abandonné, le long de ses avenues. Pour la première fois, nous couchions dans la neige. Il en tomba toute la nuit. Nous n'avions rien à manger! Il est facile de deviner la grimace que nous devions faire, la neige sur les yeux et le ventre vide; je puis dire avec vérité que la nuit a été bien cruelle.

Le 28, le régiment et l'armée se mirent en marche sur Liège. Le

12e qui, dans ce moment, servait d'escorte au général en chef Dumouriez, entra le premier avec lui dans cette ville. Il fut décidé que nous y logerions jusqu'à nouvel ordre.

L'ennemi s'étant déjà retiré sur Aix-la-Chapelle, le régiment resta logé à Liège pendant quinze jours, dans le faubourg d'Outre-Meuse.

Avec mon maréchal des logis en chef, j'étais logé au couvent des Récollets. Nous y entrâmes le soir, très tard ; le père gardien nous régala d'une mauvaise soupe maigre et d'un plat de pois dont on aurait pu se servir pour tirer sur les Autrichiens en guise de mitraille, tant ils étaient durs, mais, certes, la faim mord partout. Nous avons ensuite vécu avec nos vivres de campagne et nous n'avons plus vu le gardien. Si le régiment n'était pas parti aussi vite, j'aurais logé chez une bien aimable jeune fille qui m'avait fait demander ; j'aurais été fort bien de toutes les manières, mais il n'était plus temps.

Le régiment partit ensuite pour Vaux-sur-Chevremont où il séjourna quatre jours.

J'étais assez bien logé dans ce village ; j'y ai trouvé de fort honnêtes gens qui m'ont parfaitement reçu.

De là, la compagnie s'est rendue à............ (1), près d'Herff où elle est restée pendant cinq jours.

Avec mon maréchal des logis en chef, j'étais logé chez deux demoiselles, l'une âgée de dix-sept ans et l'autre de cinquante-cinq ; celle-ci était la tante de la jeune. Nous étions très bien chez elles ; l'endroit était fort agréable ; nous n'avons pas pu en goûter les douceurs à cause du mauvais temps.

A ce moment-là, on fit passer la Roer à l'ennemi, qui alla prendre position derrière cette rivière. L'état-major fut à Laurenzberg et la première compagnie, celle dont je faisais partie, à Rolduk où il y avait une belle abbaye que les soldats trouvèrent déjà dévastée au moment de leur arrivée.

Nous restâmes dans ce petit bourg quatre jours.

Nous fûmes ensuite dans un autre village, à côté de l'état-major, à Lorken. Pour la première fois de ma vie, j'ai logé chez des protestants ; j'y ai été bien reçu, autant qu'on peut l'être dans un petit village et chez des paysans. Comme nous ne pouvions point nous comprendre, que l'un parlait allemand et l'autre français, j'étais obligé de demander par signes ce dont j'avais besoin : mais tous les gens de la maison allaient au-devant de tout ce qui était susceptible de nous faire plaisir. J'ai senti l'agrément que l'on a d'être logé chez des protestants ; ils ont généralement tous le cœur bon.

(1) Ici une lacune dans le texte qu'il a été impossible de combler.

La compagnie resta cantonnée dans ce village pendant dix jours.

L'état-major, avec le premier escadron, alla ensuite à Siesdorf. Le commandant était logé dans la commanderie des Maltais, qui se trouve dans ce village. J'étais logé, avec mon maréchal des logis en chef, chez un riche paysan du village où nous n'étions pas absolument mal. Dans cette maison, il y avait une vieille femme, sorcière, je crois, et méchante comme un diable. Elle grognait continuellement; elle battait tout le monde.

NOTA. — Il faut que je dise ici que je suis arrivé dans ce village chargé de poux que les Prussiens nous avaient laissés en battant en retraite ; j'en avais, sans trop exagérer, au moins trois mille sur mon corps. Je n'avais jamais pu trouver le moyen de les détruire. En arrivant dans ce cantonnement, je fus obligé de brûler toutes mes hardes pour pouvoir m'en débarrasser; je n'eus pas le temps d'employer les moyens nécessaires pour me nettoyer. Malheureusement, je n'étais pas le seul à me trouver dans cet état, car, je crois que depuis le général ça venait jusqu'au dernier soldat.

RETRAITE DU 1er MARS 1793.

Le 1er mars, toute la ligne fut attaquée par l'ennemi ; un grand nombre des leurs furent pris dans leurs cantonnements. Les avant-postes du régiment furent attaqués tandis que le restant travaillait à la réparation de la sellerie. Toute l'armée française fut obligée de battre en retraite.

Dans le courant de cette journée, à trois reprises différentes, j'ai failli être fait prisonnier par l'ennemi ; j'ai toujours trouvé le moyen de m'échapper.

Le régiment battit en retraite sur la route de Liège, à trois lieues en arrière de cette dernière ville. L'ennemi vint ensuite nous attaquer et nous nous retirâmes jusqu'à la Barrière, à deux lieues de Liège.

L'armée ennemie nous attaqua avec force ; le régiment lui fit face et la chargea deux fois. Nous eûmes quatre hommes et cinq chevaux blessés par les biscaïens ; deux chevaux furent tués. La nuit vint à notre secours et imposa une trêve.

Je fus envoyé aux distributions à Liège. A minuit, je rentrai au bivouac. A peine la distribution fut-elle terminée que nous reçûmes l'ordre de battre en retraite sur Liège.

Je dois indiquer que le 12e était alors commandé par M. de Niel, chef d'escadrons, excellent militaire. Il fit faire au régiment une retraite honorable ; s'il n'eut pas été aussi bon militaire, il aurait perdu beaucoup de monde tandis qu'il en perdit très peu.

NOTA. — Un escadron du régiment fut détaché pour faire partie du blocus de Maëstricht. Cet escadron a eu plusieurs escarmouches durant le siège ainsi que dans sa retraite sur Liège. Les deux premiers escadrons ont également marché en retraite sur cette dernière ville. Le général Stengel commandait l'avant-garde, à leur tête. Au point

du jour, il arriva sur les hauteurs, en avant de Liège où le troisième escadron ne tarda pas à le rejoindre.

Etant arrivé sur ces positions, le général reçut l'ordre de prendre un escadron et de partir avec lui pour escorter un trésor qui bientôt serait devenu la proie de l'ennemi si on n'avait pas pris des précautions. Ce fut le premier escadron qui marcha, commandé par M. Niel, et toujours sous les ordres du général. Il partit à cinq heures du matin et se dirigea sur Namur avec le trésor qu'il escortait de loin dans le but de tromper l'ennemi qui nous suivait de très près. L'escadron marcha toute la journée et la nuit suivante, sans débrider; il fit ainsi trente-cinq lieues alors que de Liège à Namur il n'y en a que douze.

Il est impossible de se faire une idée de la peine éprouvée par cet escadron durant cette marche. A minuit, il avait fait à peu près la moitié du chemin. La voiture dans laquelle était le trésor qui consistait en trois millions en or et deux millions en assignats, vint à casser et tout ficha le camp par terre; les soldats éprouvèrent les plus grandes difficultés pour empêcher les petits barils qui contenaient l'or de s'engager sur une pente considérable, et tout cela à un quart de lieue de l'ennemi. On courut immédiatement dans un village voisin pour trouver une autre voiture; pendant ce temps, on travailla à arranger la première et on y réussit. Alors, le général, qui se trouvait fort embarrassé, dit aux chasseurs de l'escadron : « Chasseurs, faites tout votre possible pour retrouver les barils et les recharger sur la voiture. Si l'ennemi vient sur nous, je vous donne la permission d'enfoncer les barils et de prendre tout l'or que vous pourrez porter avec vous, soit dans vos porte-manteaux ou ailleurs; en arrivant à Namur, vous m'en rendrez compte. » Je peux dire, et avec vérité, que tous les hommes y prêtèrent la main et travaillèrent avec le zèle le plus louable afin de pouvoir parvenir à sauver le trésor qui avait été confié à leur surveillance. Nous parvînmes à remettre le tout sur la voiture dans des conditions telles qu'il n'y eut rien de perdu.

L'escadron arriva à onze heures du matin à Namur où il passa deux jours. Il fut ensuite envoyé à la *Perche-Andoie*, à deux lieues en avant de Namur, sur la droite de la route de Huy; il a séjourné en cet endroit pendant quatre jours. Là, il reçut ordre de repasser la Meuse et de se transporter au château de Bouche afin de protéger le fort Cokellet. Il y séjourna quelques jours et ne fut pas trop tracassé, à l'exception des reconnaissances qui, en se rencontrant, se chamaillaient ensemble. Un jour, un dimanche, le 17, vers les deux heures après-midi, l'escadron fut attaqué par l'ennemi; il rencontra un grand nombre de fantassins, de cavaliers et de pièces de canon, qui, de

suite, tirèrent sur lui avec une grande énergie. Nous n'avions point de canons pour pouvoir répondre. L'ennemi nous aurait certainement obligés à battre en retraite si nous ne l'avions point attaqué avec audace. L'escadron soutint le feu du canon et de la mousqueterie pendant deux heures.

Je dois faire remarquer que l'escadron n'était point réuni : la première compagnie occupait *Bouche* et la seconde *Champion*, sur la route de Bruxelles, de telle sorte que toutes deux se défendirent individuellement.

Vers les quatre heures, le régiment de Saxe français (hussards), passé à l'ennemi à l'époque de la Révolution, se présenta devant la première compagnie pour la charger; il fut aussitôt repoussé. Le général Harville, qui était à Namur, fut de suite prévenu ; il se porta avec la plus grande célérité sur le champ de la gloire où, dès son arrivée, il faillit être tué par un boulet de canon. L'ennemi s'avança avec force pour nous obliger à la retraite et s'emparer du fort et de la ville. Le général ordonna à M. le chef d'escadrons de Niel, qui se trouvait avec la première compagnie, de partir avec la sienne au galop, de traverser le village de Bouche, un peu sur notre droite et en avant, et de charger l'ennemi, ce qui fut exécuté. La compagnie commença la charge M. de Niel à sa tête ; elle tomba sur le régiment de Saxe et l'obligea à la retraite. Elle se rallia et se mit en mesure de recommencer la charge ; elle l'exécuta bientôt après. Mais, pour cette seconde charge, elle fut obligée de traverser encore un village sur lequel étaient braquées douze bouches à feu qui faisaient un feu diabolique. N'importe ; malgré les boulets, la mitraille, les obus et les balles, les chasseurs réussirent à passer sans éprouver aucune perte. Ils se portèrent en avant dans la plaine, et, aussitôt après, le régiment ennemi se montra. La compagnie le chargea avec le même succès que la première fois, quoique les hommes fussent cependant six contre un. Leur colonel fut tué ; plusieurs officiers furent blessés et un grand nombre de hussards restèrent sur le carreau. M. de Niel, notre commandant, fut blessé d'un coup de sabre sur la tête; il fut trépané trois fois ; cette blessure le mit hors d'état de continuer son service et l'obligea à prendre sa retraite. La mort de ce brave et digne officier fut une grande perte pour le régiment. La compagnie perdit dans cette affaire quatorze hommes, tant en tués qu'en blessés.

Le même soir, l'escadron reprit ses positions et l'ennemi se retira.

Le 20, l'escadron effectua sa retraite, dans la nuit, par Namur, — fit le même chemin que le grand César, entre la Sambre et la Meuse, et se retira sur Philippeville. Il resta deux jours dans les environs de cette ville ; il fut ensuite cantonné à Beaufort pendant huit jours, à Avesnes

pendant deux, puis à Landrecies où il resta jusqu'au 8 mai, date de son départ pour le Quesnoy.

Nota. — Les deux autres escadrons ont battu en retraite sur Bruxelles ; ils ont eu à soutenir de grands chocs, principalement le 18 mars, dans les plaines de Saint-Trond. Ils suivirent l'armée dont une partie se retira sur Lille, en Flandre.

Le régiment se réunit aux environs du Quesnoy où il eut plusieurs escarmouches. Il stationna pendant deux jours dans les environs de Solesmes, et, de là, fut aux avant-postes du *Petit-Varnié* où il resta neuf jours, à la barbe de l'ennemi, faisant un service très actif. Le dixième, il fut obligé de battre en retraite parce qu'il fut attaqué en force ; il se retira sur le Quesnoy et ensuite sur Bouchain. L'ennemi força le camp de Famars, placé devant Valenciennes, et fit le blocus de cette ville.

Le 4 prairial, première année républicaine, nous eûmes une escarmouche dans la plaine de Denain avec les Anglais ; c'était la première fois que nous avions le plaisir de les voir. Ils furent battus ; un certain nombre furent faits prisonniers, entre autres un major.

Le sous-lieutenant Renard prit la fuite, persuadé que la France était perdue et que l'ennemi allait l'envahir. Il prit les armes contre sa patrie et entra dans la légion de Rohan, au service de l'Autriche.

La nuit où eut lieu cet incident, le régiment fut cantonné à Denain ; il y passa la nuit très tranquillement.

Le 5, il reçut l'ordre d'aller à Saint-Amand, à une petite lieue de Bouchain ; il stationna dix jours dans ce village.

Toute la compagnie, même les officiers, fut logée chez le même propriétaire : Capou. J'aurai toujours ce nom gravé dans ma mémoire, tout à la fois à cause de sa ridiculité et de sa méchanceté. Pendant que j'étais chez lui, je le priai, à deux reprises différentes, de me faire le plaisir de me faire faire la soupe parce que mes occupations m'empêchaient de m'en occuper moi-même. Sa méchante femme s'y refusa tout net ; elle ne voulut même pas souffrir qu'on mît ma marmite près du feu pour me faire cuire la viande. On lui a pris dans sa cour au moins plus de cent poules ; je me serais bien gardé de lui en défendre une seule.

Le 15, le 12e fut cantonné à Herdaing, sur la rive droite de l'Escaut, en avant du camp de César, à une demi-lieue de Bouchain. Il y séjourna tant que l'ennemi fit le siège de Valenciennes.

Pendant tout ce temps, il y eut plusieurs escarmouches.

J'avais, dans un petit village, à Avesnes-le-Sec, une bonne amie que j'aimais beaucoup (Albertine Despinoy). J'ai failli plusieurs fois me

faire prendre par l'ennemi en me rendant chez elle, parce que ce village n'était occupé ni par les adversaires, ni par les Français; il se trouvait entre les deux feux. Lorsque le colonel fut instruit de mes démarches, il me consigna aux vedettes afin de me mettre dans l'impossibilité de m'y rendre. Mais l'amour qui franchit tout, surtout quand il est partagé, fit que je ne trouvai point d'obstacles ; je continuai toujours mes visites à la barbe de l'ennemi. J'étais très estimé du père de la jeune fille, qui était un homme respectable sous tous les rapports.

Le 12 messidor, le régiment fut augmenté de deux escadrons. Je fus fait maréchal des logis en chef à cette époque. Comme il ne devait rester que quatre escadrons en campagne et que le fonds des deux autres devait rentrer au dépôt, me trouvant dans une des nouvelles compagnies qui venaient de se former, je dûs suivre leur destinée. Je partis d'Herdaing le 17 thermidor (5 août), pour me rendre à Hesdin, en Artois, où était le grand dépôt du régiment; nous passâmes par Cambrai, Arras et Saint-Paul.

Je vis avec peine la terreur qui régnait dans la ville d'Arras par suite des massacres qui s'opéraient tous les jours à cause de la scélératesse d'un représentant du peuple, Joseph le Bon, condisciple de Robespierre. La Sainte-Guillotine (telle était sa dénomination alors) était en permanence sur la place d'armes de cette ville ; elle avait tellement travaillé que des rues entières avaient été fermées. Tout y était passé, petits et grands, jusqu'à un perroquet qui fut aussi victime de l'éducation qu'il avait reçue de son propriétaire : dans sa jeunesse, on lui avait appris à dire : « Vive le roi! » ; ce mot lui causa la mort ainsi qu'à son maître. On peut juger par là jusqu'à quel point se poussait la scélératesse de nos bons représentants. Enfin, personne n'osait se voir, pas même se regarder.

Il faut aussi que je dise que nous hésitâmes bien avant de nous décider à entrer dans une auberge pour demander à dîner. Nous étions huit et personne n'osait porter la parole, craignant que le mot de « Monsieur » ne nous échappât; pour cela seulement, on passait par la guillotine. Nous nous hasardâmes enfin. Je dis à mes camarades de me laisser faire, que je porterais la parole pour réclamer ce dont nous aurions besoin. Je m'adressai à l'aubergiste, Ducerf, et je lui demandai à dîner, ce qui nous fut accordé. Je lui demandai alors une chambre en particulier. « Ah! je vois bien, citoyen, me dit-il, que vous êtes bien gêné. Vous pouvez vous rassurer ; étant chez moi, vous êtes chez un honnête homme. Vous pouvez dîner bien tranquilles et à votre aise, rien ne vous dérangera. » Il nous donna une chambre en particulier et il nous servit très bien à dîner. Ensuite, je n'osai pas

aller dans mon logement; cependant, je m'y rendis à neuf heures du soir. Je fus logé, par l'effet du hasard, chez une veuve fort aimable. Lorsque j'entrai chez elle, je lui présentai mon billet; elle me reçut très poliment en m'offrant un siège. Pendant que sa servante fit ma chambre, je restai dans un morne silence. Cette femme me posait souvent des questions auxquelles je répondais par oui ou par non; elle s'aperçut que mon esprit n'était pas tranquille. Elle me fit d'autres questions auxquelles je répondis plus catégoriquement parce qu'elle me fit l'aveu de tout ce qu'elle souffrait dans le courant de ce règne; elle me mit à mon aise et nous parlâmes beaucoup. Elle me raconta une partie de ce qui s'était passé dans la ville depuis que Joseph le Bon était employé dans le département. Enfin, nous terminâmes notre conversation et j'allai me coucher, et encore pas trop tranquille.

Me voilà en dépôt à Hesdin. J'y ai séjourné pendant six semaines, puis je suis parti pour Reims, en Champagne, où je suis resté jusqu'au 10 nivôse de l'an II, époque à laquelle je suis parti pour les escadrons de guerre, avec le cinquième escadron, réformé à cette époque pour entrer en campagne.

Il m'arriva plusieurs accidents fâcheux pendant mon séjour à Reims. D'abord, je perdis une montre en or, fort jolie, qui m'avait coûté sept louis; en second lieu, je fus victime d'un vol de la somme de 1600 livres en assignats et de 96 livres en argent monnayé. Ce séjour ne me fut pas bien avantageux.

Enfin, me voilà parti avec le cinquième escadron, comme je viens déjà de le dire. Je rejoignis donc le régiment à Feignies, près Maubeuge, en passant par Laon, Guise, Marles et Avesnes.

Il ne sera pas inutile de rapporter ici les mouvements que fit le 12e durant mon absence des escadrons de guerre.

Le régiment fut forcé par l'ennemi d'abandonner le camp de César, le 18 thermidor (6 août, v. s.), après la reddition de Valenciennes, et se retira sur Cambrai, Arras et Lille, en Flandre où il resta quelques jours. Il partit pour Dunkerque parce que les Anglais voulaient en faire le blocus. Il eut avec eux plusieurs escarmouches jusqu'au moment de leur capitulation, bien à leur avantage grâce à la trahison du général Houchard qui aurait pu tout prendre, armée, canons, vivres, en un mot tout ce qui appartenait aux Anglais. Aussi fut-il victime de sa trahison : la Sainte-Guillotine le récompensa de ses bienfaits.

Il y eut, avant cette capitulation, différents combats : un à Bergues, un deuxième à *Vinoy*, le troisième, le 27, à Dunkerque. Lorsque les Anglais se retirèrent, le régiment reçut l'ordre de repartir immédiatement pour se porter au déblocus de Maubeuge que les Autri-

chiens avaient déjà entrepris. Le 16 fructidor, on commença à se battre contre l'ennemi. Le combat dura jusqu'au 20 inclus. L'armée française parvint enfin à chasser l'ennemi. Dans ces rencontres, le régiment a eu l'occasion de faire plusieurs charges sur l'ennemi ; il les a toujours faites avec succès. Après que l'ennemi se fut retiré, l'armée prit ses positions et le régiment rentra à Moncheaux où il resta quatre jours. (J'ai conduit à ce cantonnement, depuis Reims, 50 chevaux de remonte avec le sous-lieutenant Besson).

Ensuite, le 12e est venu cantonner au Grand et Petit Fayet, faisant toujours un service extrêmement actif, sans qu'il y ait de trêve entre les deux puissances belligérantes. Quelque temps après, il stationna à Beugnies, Sars-Poteries et Williers où il était encore lorsque j'ai rejoint le dépôt avec le cinquième escadron. Cet escadron fut logé à Ramousies.

J'avais mon logement au moulin du village où habitait une jolie petite fille ; j'en ai fait ma bonne amie pour quelques jours. La mère, qui était au moins aussi amoureuse que sa fille, insistait pour devenir sa rivale, ce qui eut lieu, etc., etc. (1).

Pendant tout le temps que le régiment passa dans ses cantonnements, il fit des patrouilles très fréquentes sur la ligne ; souvent il se rencontrait avec les patrouilles ennemies.

Nous étions assez mal, toujours couchés sur la paille, dans des maisons extrêmement froides, n'ayant pas grand chose à manger ; tous, officiers et autres, étaient obligés de vivre avec les rations de campagne.

(1) *Sic* dans le texte qui ne contient aucun autre détail sur l'aventure.

TROISIÈME CAMPAGNE.

Le 21 ventôse, le régiment est parti de ses cantonnements pour aller à Solre-le-Château et aux environs; il y est resté neuf jours.

L'ennemi ayant fait un mouvement sur Landrecies, il reçut l'ordre de s'y porter immédiatement.

Il partit de ses cantonnements le 2 germinal an II, et vint loger à Marbaix, le 4, et, le 5, au Petit Fayet; il bivouaqua ensuite sur la hauteur, en arrière du Grand Fayet, pendant quinze jours. Il fut très mal à son aise et eut très peu de choses à manger. Pendant que je suis resté dans ce bivouac, c'est-à-dire durant 15 jours, j'ai vécu avec de l'eau-de-vie seulement pour toute boisson, du pain de munition et des oignons pour ma mangeaille. Il est facile de s'imaginer quelle bonne odeur on devait respirer auprès de moi.

J'observerai què deux escadrons seulement faisaient partie de ce bivouac. Deux autres étaient détachés à Larouillies, — l'autre à Etrœungt.

L'ennemi faisait alors le siège de Landrecies. Tous les jours, le régiment escarmouchait; souvent, il était très exposé au feu du canon.

Il perdit quelques hommes et quelques chevaux dans toutes ces affaires.

Le 19, la ville de Landrecies se rendit aux Autrichiens.

Le régiment reçut ensuite l'ordre de marcher et de se porter sur Avesnes, et, successivement, sur Hautmont, en longeant la rive droite de la Sambre, en tirant toujours du côté de Pont-sur-Sambre et Jeumont, ensuite sur Thuin où il passa la Sambre; après un petit combat opiniâtre, il se porta sur Grand-Reng, au nord-ouest de Hautmont.

Le 24 floréal, combat très opiniâtre, prise et reprise du village de Grand-Reng; ce village était pris par les Français pour la dernière fois.

Le deuxième escadron dont je faisais partie en ce moment fut chargé d'aller chercher des pièces de canon.

A quelque distance avant d'arriver au lieu indiqué, il rencontra le général Duhesme qui venait d'essuyer une charge très violente de la part des Autrichiens, c'est-à-dire des hussards émigrés. Il avait été poursuivi jusqu'à une lieue et demie, sans avoir pu être atteint. Il avait perdu son chapeau quand il vint à nous en criant : « A moi! à moi! chasseurs. » L'escadron fit alors une à droite et suivit le général jusqu'au moment où il aperçut le groupe de soldats ennemis qui l'avaient chargé. L'escadron chargea aussitôt sur ce corps d'émigrés. Il rencontra un grand fossé en galopant; la moitié des hommes s'y fourra dedans, l'autre moitié chargea. J'étais alors à la tête d'un peloton que je commandais. Parvenus jusqu'à l'ennemi qui avait déjà tué et blessé beaucoup de nos tirailleurs à pied, nous commençâmes à lui sabrer quelques soldats, puis, l'ayant mis en déroute, nous le poursuivîmes. Mon cheval se prit par ses deux pieds de devant en voulant franchir quatre ou cinq blessés qui étaient dans les blés et qui criaient miséricorde; il fit la culbute à plus de dix pas loin. Je me trouvai donc pris par la tête que mon cheval tenait sous son ventre, sans pouvoir nous relever ni l'un ni l'autre. Après de grands efforts, je parvins à me dégager. Délivré du cheval, je redoutai d'être pris par l'ennemi. Je fus obligé de faire de nouveaux efforts pour relever ma bête qui, par suite du grand coup qu'elle avait donné à sa tête, s'était décoiffée jusqu'au licou. Lorsqu'elle fut relevée, je voulus la monter; je ne pus le faire qu'avec beaucoup de difficulté parce que je m'étais fait mal à l'épaule.

Je fus obligé de me retirer en arrière, et, bientôt après, je rejoignis l'escadron à un moment où il se trouvait entre deux feux de mitraille qui tombait sur lui comme la grêle. Cette mitraille nous blessa quatre hommes et nous en tua trois.

J'eus une querelle avec le capitaine qui commandait l'escadron parce qu'il l'exposait sans lui donner la possibilité de pouvoir se défendre.

Le soir, le régiment a bivouaqué sur le champ de bataille.

Le lendemain, avant le jour, il reçut l'ordre de se retirer et de repasser la Sambre; il se porta sur Nivelles ; il y resta une nuit seulement. Il revint sur Charleroi, dans un bois, où il resta bivouaqué pendant huit jours.

C'était le général Charbonnier qui, alors, commandait en chef. Ce général avait entrepris le siège de cette ville avec deux pièces de canon et deux mortiers qu'il faisait tirer à boulets rouges; il avait si bien disposé ces pièces que pas un boulet n'arrivait à la hauteur de la

ville. Le général Fromentin était son général de division ; il était aussi peu instruit que lui. C'étaient de grands ivrognes ; ils n'étaient bons qu'à boire et à s'enivrer.

Pendant tout ce temps, le régiment a passé et repassé la Sambre onze fois. Tous les jours, il se battait ; après avoir eu beaucoup de succès dans le courant de la journée, le soir, il était obligé de battre en retraite parce que les généraux qui le commandaient étaient journellement ivres au point que tous les chefs de corps de cette armée se battaient comme de braves militaires, mais chacun pour son compte et sans ordre, de telle sorte que lorsqu'il y en avait un qui avançait, l'autre, qui était battu, était obligé de se retirer. Par ce moyen, l'armée française avait toujours le dessous à un moment où elle aurait dû être victorieuse.

Le régiment était ainsi sous les ordres du général Fromentin, le plus grand ivrogne de toute l'armée de la République française ; ajoutez à cela qu'il ne connaissait rien concernant son état.

Le 1er prairial, le 12e a établi son bivouac en arrière de l'abbaye de l'Aune ; il y est resté huit jours. C'est dans ce bivouac que je fus nommé, au choix, sous-lieutenant dans mon propre régiment.

Nous étions très mal dans cet endroit ; nous avions beaucoup de peine à vivre.

Nous partîmes ensuite et prîmes part à la victoire remportée sur le château de Merles ; après une charge générale, nous perdîmes trois chevaux.

Le 24, le régiment passa la Sambre au gué, non loin de l'abbaye d'Aune.

Investissement de Charleroi. Combat aux avant-postes. L'ennemi repoussé sur tous les points. Le même jour, les armées de la Moselle, des Ardennes et celle du nord se sont réunies sur la Sambre, sous les ordres du général en chef Jourdan. Actions vigoureuses sur plusieurs colonnes qui repoussent tous les avant-postes de Charleroi et se portent victorieuses jusqu'au-dessus de Gosselies. Le régiment fait plusieurs charges individuelles, c'est-à-dire par escadron, toujours avec succès et sans perte.

Le 26, les trois armées en vinrent aux mains ; tandis que nous avions été victorieux dans le courant de la journée, à trois heures après midi, l'armée de la Moselle fut repoussée et forcée à repasser la Sambre. Bientôt, l'aile gauche reçut l'ordre de se retirer lestement pour ne point donner le temps à l'ennemi de couper sa retraite, ce qui aurait eu lieu sans l'intelligence des généraux Kléber et du chef de brigade Bernadotte, faisant alors fonctions de général de brigade, qui, immédiatement, battirent en retraite.

Les premier et deuxième escadrons du 12e formaient l'avant-garde de l'armée.

Avant d'arriver à Marchiennes-au-Pont, nous aperçûmes la cavalerie ennemie qui s'y était déjà portée afin de nous couper la retraite. Les pièces de canon étaient en batterie, prêtes à faire feu sur la colonne aussitôt qu'elle se montrerait. Les deux escadrons dont je viens de parler chargèrent la cavalerie ennemie qui les força à la retraite. L'ennemi démasqua alors ses pièces et tira sur nous. Le premier boulet emporta quatre chevaux de front du peloton qui me précédait. Ces escadrons, pleins d'audace devant l'ennemi, se mirent en bataille sous le feu de ses pièces et protégèrent la retraite de toute la colonne. A la fin, l'ennemi s'avança avec force, mais trop tard heureusement. Le premier escadron eut le temps de repasser la Sambre à Marchiennes ; le second fut obligé de cotoyer ce fleuve sur un parcours de deux lieues. Ce n'était point un chemin qu'il suivait mais bien un précipice ; si, malheureusement, un pied avait glissé, on serait tombé dans l'eau. Cependant, avec beaucoup de peine, cet escadron arriva au gué qui est près de l'abbaye d'Aune ; il passa de l'autre côté et bivouaqua dans un village, à Marles, à deux lieues en arrière de la Sambre ; il y resta deux jours. C'est dans ce village que le sixième escadron s'est formé ; il venait du grand dépôt alors à Villers-Cotterets. Le régiment était assez mal dans ce bivouac.

Le 28, il repartit de Marles. A deux heures du matin, l'armée devait attaquer de rechef. Le régiment passa la Sambre à Marchiennes et chargea l'ennemi jusqu'au château de Trassignies. Le combat dura douze heures. Nous remportâmes la victoire sur les coalisés. Prise de sept canons, six mille ennemis tués, cinq cents prisonniers.

Le régiment prit son bivouac à Courcelles, en avant de la Sambre.

Le 30, il reçut l'ordre de monter à cheval à une heure après-midi pour se porter en avant, sur le camp ennemi, au-delà de Trassignies. Le but était d'enlever ce camp.

L'ennemi, qui fut sans doute instruit de notre marche par son espion, se retira sur le château de Marimont, propriété de la princesse royale Marie-Christine. Lorsque le général qui nous commandait (Bernadotte), s'aperçut que nos adversaires étaient partis, il fit charger le régiment sur la grande route, au milieu de la forêt, jusqu'à ce qu'il se trouva de l'autre côté, vis-à-vis le château. Nous n'avions ni infanterie ni canons. Une heure après, Bernadotte reçut quatre bouches à feu ; il les mit aussitôt en batterie et tira sur l'ennemi qui riposta sans tarder. A la nuit, arriva un bataillon qui s'enfourna dans le bois jusqu'au moment où il eut trouvé l'ennemi ; il fut jusqu'au château où il mit le feu. Il ne resta de cet immeuble que les quatre murs.

Enfin, le feu cessa de toutes parts à onze heures de la nuit ; nous rentrâmes au bivouac à deux heures du matin. Nous y restâmes jusqu'au 6 messidor inclus ; pendant tout ce temps, il eut quelques escarmouches.

Le 7 messidor, prise de Charleroi. Trois mille hommes de garnison prisonniers et prise de cinquante pièces de canon. Le régiment fut bivouaqué au village qui se nomme Jumet ; il n'y trouva absolument rien à manger et à boire.

Le 8, victoire mémorable de Fleurus, remportée après dix-huit heures de combat, par 78,000 républicains contre 100,000 soldats des armées coalisées. Fuite de l'ennemi avec perte de 10,000 hommes tués. Le régiment a beaucoup souffert dans cette journée.

J'étais officier d'ordonnance du général Bernadotte.

Après cette victoire, le régiment reprit ses cantonnements à Courcelles où il resta jusqu'au 12 inclusivement.

Le 13, il chargea avec avantage sur le camp ennemi et sur les postes du mont Palissel. Le même jour, il se mit à la poursuite des adversaires jusqu'aux portes de Mons. L'armée entra dans cette ville ; nous bivouaquâmes à la porte, les chevaux bridés toute la nuit. Mais auparavant, le 12e ainsi qu'un régiment de hussards et un autre de dragons, se trouvèrent entre deux feux, de manière qu'on nous tirait le canon par devant et par derrière, ce qui obligea la moitié de la troupe à faire volte-face pour pouvoir faire face des deux côtés, et cela en attendant l'avant-garde de la Moselle qui devait opérer sa jonction avec celle des Ardennes. Nous supportâmes ainsi le feu pendant deux heures.

Aussitôt que les tirailleurs de cette armée parurent et que la jonction fut faite, nous nous mîmes à la poursuite de l'ennemi qui se retira dans le plus grand désordre. Il abandonna deux pièces de canon sur la route et une quantité de prisonniers.

Dans cette même journée, le régiment fut aussi présent à la bataille de Nivelles.

Le lendemain, il bivouaqua à une petite lieue en arrière de Mons.

Avec plusieurs de mes camarades, j'allai dîner dans cette ville, à l'auberge du *Cheval-Blanc*. Nous mangeâmes le dîner du représentant du peuple Saint-Just, qui, ensuite, voulut nous faire mettre en prison ; nous ne lui en donnâmes point le temps parce que nous rentrâmes dans notre bivouac.

Nous restâmes deux jours dans ce bivouac où nous fûmes très mal. Nous n'avions pour toute nourriture que ce que les chasseurs pouvaient se procurer en allant fourrager.

Le 16, le régiment se mit en marche avec toute l'armée. Les premier

et deuxième escadrons formaient l'avant-garde de toute la colonne avec un escadron du 4e régiment de hussards, sous le commandement de M. Miller, chef d'escadrons au régiment. Ils repoussèrent l'ennemi en avant de Braine-le-Comte, toujours en se livrant à des escarmouches. Six hussards et une vivandière furent faits prisonniers. La colonne s'arrêta; l'avant-garde prit ses bivouacs à trois lieues en avant, dans un verger, sur la droite de la route, vis-à-vis du village qu'on livra au pillage et aux flammes parce qu'on y avait tué deux de nos gens d'armes à pied.

Nous bivouaquâmes dans cet endroit pendant deux jours, après quoi chacun rentra dans son corps.

Le régiment quitta la route et se porta sur la droite, du côté de Nivelles où il resta bivouaqué jusqu'au 26 inclus.

Près du bivouac, il y avait un fort joli château, entouré d'un étang très vaste, dans lequel il y avait de très beaux poissons. Les chasseurs y ont pêché des carpes du poids de vingt livres chacune. Lorsque le général Duhesme, qui nous commandait, s'en aperçut, il fit monter le régiment à cheval, désireux de punir sévèrement les hommes qui avaient pêché. Tout cela ne se faisait que par jalousie, et, en fin de compte, il ne fut rien fait aux soldats qui mangèrent le poisson.

Le 27, bataille de la Montagne de Fer. L'ennemi est chassé de ses positions ainsi que de Louvain. Prise de cette ville après une vigoureuse résistance. Le soir, le régiment bivouaque en arrière de cette ville.

Le 1er thermidor, le régiment se porte sur les hauteurs de Tirlemont. Grande bataille. Défaite de l'ennemi. Grand nombre de tués et quantité de prisonniers. Pendant cette journée, le régiment a chargé plusieurs fois l'ennemi; il a été toujours victorieux.

Le 3, le régiment s'est porté sur Saint-Trond et en a chassé l'ennemi. De là, il est allé bivouaquer à *Aire* Saint-Lambert où il est resté un mois. Le régiment fit, tous les jours, des patrouilles du côté de la Campine.

Je suis parti de là pour aller en Hollande avec un détachement de cinquante hommes montés, commandés par le capitaine Mathieu, sous les ordres de l'adjudant général Ney. Nous étions avec divers détachements, notamment du 2e de hussards, un du 4e, un du 7e dragons, un du 13e de cavalerie et deux compagnies de grenadiers. Nous nous trouvâmes enveloppés tant par les Autrichiens que par les Hollandais le jour même où nous fîmes partir un convoi de soixante-cinq voitures chargées de vivres pour l'armée française. Nous voilà donc arrêtés, comme je l'ai déjà dit, par les Autrichiens et les Hollandais dans une petite ville qui se nomme *Eidowen*. Les Hollandais

s'étant trouvés les premiers, furent les plus maltraités; on leur prit 17 hommes et 35 chevaux; un colonel anglais et son adjudant (lieutenant) furent également pris, avec voiture et chevaux, à la sortie d'une auberge, dans la même ville.

Sans la science du général Ney, nous aurions éprouvé les plus grandes difficultés pour nous retirer. Il n'a perdu personne et chacun est rentré dans son corps.

Quelque temps après, le régiment bivouaqua près d'Axel; il poussait continuellement des patrouilles sur la Campine.

Le 26 thermidor, le régiment se mit en marche pour se porter du côté de Peer où il bivouaqua pendant trois jours. Une patrouille fut poussée en avant de Peer, sous le commandement du capitaine Mathieu, — une seconde, sous celui du maréchal des logis La Vilatte.

La première rencontra un corps autrichien sur lequel elle chargea; elle fit prisonniers un adjudant général et plusieurs soldats. L'adjudant général fut grièvement blessé; on lui donna tous les secours nécessaires afin de pouvoir lui procurer quelque soulagement.

La deuxième patrouille prit un convoi chargé de sucre, de café et d'autres denrées.

Le 1er fructidor, le régiment se dirigea sur Maaseijk où il arriva à deux heures de la nuit; il bivouaqua dans un verger, sur le bord de la Meuse. Il passa la nuit sans vivres.

Le 2, attaque générale sur toute la ligne. L'armée passa à Liège, chassa l'ennemi de la Chartreuse et continua à le poursuivre jusqu'à Cologne.

Le régiment se porta au blocus de Maëstricht; le 3, il passa la Meuse à Visé et se porta sur la hauteur vis-à-vis Maëstricht, au village de *Berg* où il resta huit jours. A peine pouvait-on trouver de l'eau pour faire boire les chevaux ; nous étions fort mal.

Le petit dépôt était alors resté en arrière, sur la rive gauche de la Meuse. Je fus obligé d'y rester un mois pour faire soigner mon cheval blessé par suite des fatigues de la marche.

Le régiment descendit ensuite au village de *Roten*. Il resta en cet endroit jusqu'à la capitulation de Maëstricht. Pendant tout ce temps, nous avons fait un service très pénible ; tous les soirs, il y avait cent hommes de grande garde à la tranchée où ils étaient assaillis par les boulets et les obus. Maëstrich se rendit enfin le 14 brumaire an III, après quatre jours de bombardement.

A cette époque, j'étais déjà rentré dans ma compagnie. Je fus envoyé par le général dans différents villages avec un détachement afin de mettre tous les paysans en réquisition pour travailler à faire des fascines et accélérer les tranchées. Ce fut dans cet intervalle que la place se rendit.

Je rentrai de ma mission le 15 ; à ce moment, le régiment avait repassé la Meuse et était venu loger à deux lieues en arrière de la ville, dans un petit village.

Le 16, la garnison sortit de la place ; une partie de l'armée fut spécialement chargée de l'escorter à sa destination. Je fus de nouveau commandé de piquet avec le capitaine Bouchard, pour recevoir les chevaux de la cavalerie faisant partie de la garnison. Cette cavalerie, qui était restée dans la ville pendant les opérations du siège, était hollandaise et autrichienne. Aussitôt qu'elle fut sortie, le piquet s'empara des chevaux et des armes. On conduisit cette garnison à Breda, en Hollande. Le piquet rentra dans la ville dès que l'ennemi eut défilé.

J'ai éprouvé beaucoup de peine dans cette place pour faire loger le détachement qui était composé de 50 chasseurs et de 298 chevaux de prise. Je fus obligé de courir toute la nuit pour obtenir le nécessaire, tant pour les hommes que pour les chevaux ; j'étais obligé de faire, tout à la fois, le service d'officier et celui de fourrier. A minuit, rossé de fatigue, j'allai dans une auberge demander à souper et à coucher. J'eus toutes espèces de difficultés pour trouver à souper ; j'étais encore à jeun à cette heure-là. Après beaucoup de sollicitations, on me donna un mauvais repas et je couchai sur une botte de paille. Bref, je passai une mauvaise nuit.

Le lendemain, 17, les chevaux furent signalés et, à quatre heures du soir, après que cette opération fut finie, nous reçûmes l'ordre de partir d'urgence avec toutes ces bêtes afin de les conduire à Verdun, en Lorraine, où il y avait un dépôt de remonte. Il serait trop long de rapporter ici toutes les peines et tous les désagréments que j'ai éprouvés pendant le cours de ce voyage.

En passant à Rocroi, mon cheval tomba malade : il eut une courbature ; je fus obliger d'abandonner le détachement et d'y rester six semaines, toujours seul. On peut s'imaginer combien j'ai langui pendant tout ce temps, me voyant à chaque instant sur le point de perdre ma bête. Après lui avoir prodigué tous les secours imaginables, je parvins à la guérir radicalement.

J'ai eu le bonheur de faire une charmante connaissance qui a calmé un peu mon ennui.

Mon cheval étant guéri, je repartis le 5 pluviose pour rejoindre le régiment, alors sur la ligne du Rhin.

Il faut que je relate ici un fait qui m'arriva à Dinan, en passant.

Cet hiver fut des plus rudes; jamais on n'avait ressenti un froid pareil. Les routes n'étaient exactement qu'une glace.

Je reviens donc à mon histoire de Dinan. Pendant cette nuit, le dégel

commença de manière que, le lendemain, lorsque je voulus sortir, je fus obligé de faire ferrer mon cheval à glace ; malgré cette précaution, je ne serais pas sorti si je n'avais point songé à chausser les pieds de la bête avec de vieux linges. Je ne pus employer que ce moyen ; j'ai ainsi fait trois lieues, ce qui n'est peut-être jamais arrivé à personne, j'ose le dire.

J'arrivai enfin à Aix-la-Chapelle, le jour même où le régiment devait venir y loger. J'y suis resté un mois.

Le 12e se porta ensuite sur Bonn et les environs ; il y passa une partie de l'hiver ; de là, il se rendit aux environs de Coblenz. L'état-major fut à Coblenz même ; les escadrons furent cantonnés dans le Hunsrük. De cet endroit, l'état-major fut à Trèves, sur la rive droite de la Moselle ; il y resta deux mois et demi. J'étais alors logé à l'état-major, en ma qualité de membre du Conseil d'administration du régiment. Je me suis beaucoup amusé dans ce petit endroit ; j'étais logé chez une juive qui prenait bien soin de moi.

Le régiment partit ensuite pour Wittlich, jusqu'au passage du Rhin, qui s'effectua le 15 fructidor. Nous fûmes très mal dans ce bivouac, aussi bien les hommes que les chevaux qu'on était obligé de faire paccager faute de fourrage. Les commissaires chargés d'approvisionner le 12e ainsi que les autres corps, se faisaient payer par les paysans ; au lieu de prendre du fourrage et de l'avoine, ils prenaient de l'argent. D'ailleurs, depuis le commencement de la guerre jusqu'à la fin, les pauvres militaires ont été tous dupés, non pas seulement par leur gouvernement, mais encore par tous ceux qui étaient chargés de la plus petite manutention. Tout en souffrait, chevaux et hommes. Les premiers n'avaient point la moitié de leur nourriture ; les seconds étaient mal vêtus, mal chaussés ; le plus souvent, ils allaient nu-pieds. Pour toute nourriture, ils n'avaient que ce qu'ils pouvaient se procurer par leur industrie. Tout cela a fourni l'occasion aux militaires de se livrer aux excès du pillage et à d'autres violences ; sous prétexte d'aller chercher du pain, ils commettaient d'autres délits. Si on avait donné aux soldats ce qui leur était dû, ils n'auraient pas eu le moyen de faire ce qu'ils ont fait pendant tout le cours de la guerre. On ne peut en accuser que le gouvernement parce qu'il n'exerçait pas une surveillance suffisante ; au surplus, il y avait trop de coquins qui l'entouraient.

Je reviens, enfin, à la marche du régiment.

Le 16 fructidor, le régiment passa le Rhin à Weissenthurm où il resta depuis huit heures du soir jusqu'à cinq du matin, et cela parce que le pont s'était partagé. Il passa ensuite de l'autre côté. L'ennemi se retirant, nous fûmes dans un village, près de Bendorf.

Le lendemain, nous nous portâmes sur Montabaur; nous reçûmes l'ordre de passer sur l'aile droite de l'armée alors à Nassau. Le régiment prit la dénomination de « flanquart de droite ». Il resta près d'un village pendant deux jours, puis il passa la Lahn, se porta sur Mayence, et, de là, sur Francfort. Il fut cantonné en arrière du Mayn, dans le village d'Okriftel où il séjourna jusqu'au 16 vendémiaire, an IV. L'état-major général était alors à Hocheim.

Le 17, l'ennemi se disposa à attaquer. Le régiment monta à cheval dès le point du jour et batailla toute la journée; la nuit, il coucha sur le champ de bataille, la pluie sur le corps et rien à manger. Combien les nuits sont tristes en pareille occasion!

Le 18, à deux heures du matin, le régiment battit en retraite sur le fort de *Ginsheim,* sur Limburg, et, définitivement, sur Dusseldorff, non sans avoir été attaqué plusieurs fois par l'ennemi. Après avoir passé Oberadamar, sur l'ordre du général Ney, trois escadrons furent détachés dans la Westphalie; ils furent commandés par le chef d'escadrons Müller. Le régiment était alors sous les ordres du général Tilly. Il continua de se retirer jusqu'à deux lieues de Dusseldorff où il séjourna pendant quinze jours; il repassa ensuite le Rhin à Neuss, sur un pont de bâteaux qu'on venait de construire. Il quitta la division et passa sous les ordres du général Klein. Il revint dans le Hunsrüch, près de Simmern, et passa dans la division du général Marceau.

Le 20 brumaire, le 12e fit la conquête de Kreuznach. Il chargea plusieurs fois l'ennemi et l'obligea de repasser la Nahe en abandonnant ses positions. Il le mit en déroute : il lui fit 150 prisonniers, dont six officiers et un aide de camp du général Clairfayt; il lui tua 400 hommes et lui prit 60 chevaux. La même nuit, le régiment battit en retraite, l'ennemi ayant reçu quinze cents hommes de renfort.

Le 21, au moment où le feu allait s'engager de nouveau sur les mêmes positions que la veille, Marceau proposa une suspension d'armes, disant qu'il allait rendre les prisonniers pris la veille. C'était une feinte de sa part afin de pouvoir avoir le temps de battre en retraite. Son projet fut réalisé. Le régiment revint aux environs de Simmern jusqu'au 3 frimaire. Pendant tout le temps, nous poussâmes de fréquentes patrouilles sur la ligne. Quelquefois, elles se rencontraient avec celles de l'ennemi et se chamaillaient. Dans toutes ces escarmouches, le régiment perdit cinq hommes.

Le 4 frimaire, le 12e se mit en marche sur Stromberg : il chargea des hussards qu'il débusqua de leurs positions, mit dans l'obligation de battre en retraite et de repasser la Nahe. Il rentra dans ses cantonnements jusques au 10. Pendant ce temps, il fut cantonné près de Sobernheim; il fut attaqué plusieurs fois par l'ennemi. Tous les

jours, le régiment allait en exploration en longeant la Nahe; nos éclaireurs rencontraient souvent ceux des adversaires. La compagnie perdit quatre hommes qui furents faits prisonniers.

Il y avait alors au moins deux pieds de neige; il faisait extrêmement froid. N'importe, le régiment montait tous les jours à cheval à quatre heures du matin et restait jusques à huit sans faire aucun mouvement, pour demeurer seulement en observation. Je laisse à penser combien nous devions souffrir du froid, plantés dans la neige pendant quatre heures, dans l'inaction.

Le 10, il se mit en marche sous les ordres du général Poncet, et se porta sur Kreuznach; il chargea l'ennemi à plusieurs reprises. La division fit plusieurs fois battre la charge et s'empara de cette ville. L'ennemi perdit 200 hommes tués, 500 prisonniers et quantité de chevaux.

J'étais dans cette journée officier d'ordonnance du général Poncet, général de division.

Le régiment resta deux jours jours dans les vignes, en arrière de la ville, sans pain, sans viande, avec de l'eau bien mauvaise, sans bois pour se chauffer. J'eus le bonheur de rencontrer une petite gloriette, dans laquelle j'entrai avec un de mes camarades, après avoir enfoncé la porte. Nous y trouvâmes quelques échalas (bois dont on se sert pour la vigne) qui nous servirent à faire du feu. Cette gloriette n'avait point de cheminée; nous avons fait le feu au milieu, de telle sorte sorte que la fumée n'avait point d'autre issue pour sortir que l'ouverture de la porte; le vent qui soufflait avec rage l'empêchait de s'échapper. Nous fûmes obligés de nous coucher sur le ventre et sur les pierres pour nous garantir de cette maudite fumée. Nous restâmes trois jours dans cet état. La troupe fut obligée de découvrir les maisons afin de trouver le bois nécessaire pour se chauffer.

Le 13, le régiment vint loger dans les environs de Gensingen; il y resta jusqu'au 24. Tous les jours, il faisait des reconnaissances; il montait à cheval, également tous les jours, de quatre à neuf heures du matin, afin d'observer les mouvements de l'ennemi. En ce qui concerne nos souffrances, c'était toujours la même répétition : nous étions obligés de rester dans la neige.

Nous eûmes plusieurs escarmouches avec l'ennemi.

Le quatrième jour, l'ennemi vint attaquer nos avant-postes et les força à se retirer. Dès que le régiment en fut instruit, il monta à cheval et se porta sur le point de l'attaque.

A peine arrivé, il envoya un second piquet de cinquante hommes pour renforcer le premier, celui-là même qui avait été attaqué; bientôt les assaillants furent repoussés. Le sous-lieutenant Besson, qui com-

mandait les avant-postes, leur prit une pièce de canon et l'affaire se termina ainsi. Chacun rentra dans ses cantonnements jusqu'au 24.

Le 24, le régiment reçut l'ordre de se porter sur la droite de Gensingen où l'ennemi voulait forcer la ligne afin de culbuter l'armée française sur la Moselle. Les français montrèrent de l'énergie, et principalement le 12e chasseurs, qui déploya son audace ordinaire et qui, malgré le feu du canon et de la mousqueterie, s'empara d'une petite hauteur, en arrière de *Brusheit*. L'ennemi opposa la résistance la plus vigoureuse, mais le courage valeureux du régiment le força à s'éloigner. Le 12e chargea plusieurs fois dans le bois. Je fus envoyé avec le premier peloton de ma compagnie, qui formait le premier escadron, pour ouvrir la marche. Ayant découvert l'ennemi en nombre bien supérieur, je dispersai mon peloton en tirailleurs et je le chargeai vigoureusement. Je parvins enfin à repousser les combattants. J'ai chargé le régiment Blancesthein-hussards. Bientôt après, le reste du 12e me seconda ; il fit plusieurs charges et on se battit longtemps.

Le sous-lieutenant Besson et le maréchal des logis Olivier furent blessés de deux coups de feu ; le premier reçut une balle au ventre, le second à la tête.

Je peux dire que jamais le 12e n'a éprouvé une fusillade pareille à celle de cette journée. C'est ce même jour que le général Marceau me disait : « Allons, courage, mes enfants, n'ayez point peur des balles ; elles ne tuent point. »

Après avoir bien combattu, le champ de bataille nous resta ; à onze heures de la nuit, nous allâmes bivouaquer dans un village, en arrière de cette position.

Dans cette journée mémorable, le régiment fut, en partie, le sauveur de la France. Sans lui, l'ennemi aurait culbuté l'armée et l'aurait forcée à repasser la Moselle ; Dieu sait ce qu'elle serait devenue !

Le 26, attaque générale sur toute la ligne du Hunsrück ; l'ennemi fut battu de tous les côtés.

Le régiment fut employé sur les points de *Brusheit* et de Manbach. J'étais avec mon peloton sur le premier. Le village qui porte le nom de Bruscheit fut pris et repris à six reprises différentes. Le feu était très opiniâtre de part et d'autre ; nous fûmes les uns sur les autres à la dernière charge, qui se fit presque à la nuit.

Grâce au courage valeureux des Français, la victoire tourna à notre avantage, ce qui décida l'ennemi à proposer une trêve de dix jours. Cette proposition fut acceptée et la trêve prolongée jusqu'au 1er prairial. Il fut convenu de part et d'autre que celle des deux parties belligérantes qui trouverait à propos de la rompre serait obligée d'en donner connaissance à son adversaire dix jours à l'avance.

Durant cette trêve, le régiment fut assez tranquille ; il resta toujours cantonné dans le Hunsrük. Il passa trois mois à Oberveiler et dans les environs, Un escadron faisait le service alternativement aux avant-postes, à Kinfelden et à Senweiler.

A ce moment-là, le nombre des escadrons fut réduit de dix à quatre ; cette opération fut pratiquée dans toutes les armées de la République. Ce fut un amalgame général, tant dans la cavalerie que dans l'infanterie. Tous les régiments de cavalerie légère et de dragons, qui avaient été portés à six escadrons le premier juillet 1793 (v. s.), furent réduits, par un arrêté du Directoire exécutif, à quatre escadrons ; ceux de grosse cavalerie, qui étaient à quatre, furent réduits à trois, ce qui donna à l'armée une grande quantité d'officiers supprimés.

Ce jour-là, qui était le 10 ventôse, le sous-lieutenant Honorat tomba de son cheval et se cassa une jambe ; un mois après, il mourut des suites de cet accident.

J'étais alors de permanence à l'état-major du régiment, comme membre du conseil d'administration du corps.

L'état-major fut ensuite à Bernkastel, sur la rive droite de la Moselle.

Je fus parfaitement bien logé. J'avais une charmante personne à qui je faisais ma cour ; elle m'aimait, je l'aimais, et dans ces circonstances on... etc... (1). Ce plaisir m'a été procuré pendant deux mois et demi. Ce temps a été malheureusement trop court parce qu'on ne serait jamais las d'être bien ; c'est alors que les moments sont courts et que les instants passent vite.

Le 1er prairial, nous reçûmes l'ordre de passer la Moselle et d'aller cantonner sur sa rive gauche. J'y fus envoyé par le général Poncet afin de pourvoir à l'établissement du régiment.

La trêve étant rompue, le 5, il repassa la Moselle afin de se porter sur la ligne.

Le 7, l'armée se réunit dans la plaine de Niederdiebach et Manbach pour être passée en revue. Le soir, le régiment rentra dans ses cantonnements et y resta jusqu'au 11, date à laquelle il en partit pour se porter sur la ligne.

(1) *Sic* dans le texte,

QUATRIÈME ET CINQUIÈME CAMPAGNES

Le 12 prairial, à minuit et un quart, les républicains français s'emparèrent des avant-postes de l'ennemi. Le capitaine Mathieu fut commandé avec cent hommes du régiment pour enlever à l'ennemi deux postes très importants ; il réussit à merveille. Les Français ont prouvé par là leur exactitude, leur hardiesse, leur célérité et aussi qu'ils savent ne jamais perdre un moment lorsqu'une bonne occasion se présente. Dans ces différentes attaques, nous fîmes quelques prisonniers, notamment un major ; l'adversaire fut forcé de battre en retraite.

Les 13 et 14, le régiment a bivouaqué dans un bois, en arrière de Kirn ; il y a été fort mal. Le village qui se trouvait le plus près du bivouac était à une lieue, de telle sorte qu'il lui était bien difficile de se procurer quelques douceurs.

Le 15, le 12e se mit en marche sur Kirn et passa la Nahe ; il chargea plusieurs fois l'ennemi et le repoussa jusque sur les hauteurs de Kirn. Là, le chef de brigade Sicard, commandant le régiment, fut blessé d'un coup de sabre porté par un hussard ennemi ; il tomba de cheval.

Je dois rendre justice à ce brave chef : il était un excellent militaire, bien qu'il fût âgé de soixante et quelques années. Il avait quarante-huit ans de services, ayant déjà fait la guerre de Hanovre. Il était respectable sous tous les rapports.

Après avoir repoussé l'ennemi des hauteurs de Kirn, le régiment s'empara de ces positions, de manière qu'il se battit jusqu'à la nuit qui vint mettre fin au combat.

La nuit, le général de brigade ordonna au commandant du régiment de bivouaquer au milieu d'un bois qui se trouvait sur cette même position. Il fallut passer la nuit, sans pain, sans viande, sans fourrage pour les chevaux ; nous n'avions pas même de l'eau à boire. Pendant

ce temps, ce général était au château de Kirn, à ventre déboutonné (sic), occupé à lever la contribution particulière et à s'amuser à caresser la baronne de Kirn. Le régiment croquait le marmot et faisait vedette afin d'être plus en sûreté.

Voilà comment se conduisent une partie de nos généraux. Nous pouvons dire que nous sommes leurs machines et que nous sommes les plus malheureux parce que nous sommes obligés de supporter toutes les privations, tandis qu'ils font tous leur fortune.

Le 16, le régiment repassa la Nahe et se porta sur Gensingen. Le lendemain, je fus envoyé en reconnaissance avec le capitaine et cinquante hommes. Le capitaine qui commandait le piquet reçut l'ordre de ne point rentrer sans avoir pris connaissance de la position de l'ennemi sur le point objet de sa mission. Nous avions avec nous une compagnie de chasseurs à pied sur lesquels on ne pouvait compter que pour le pillage. Quand nous fûmes engagés bien en avant dans un bois, cette compagnie ne voulut pas aller plus loin, refusa de marcher. Je dis alors au capitaine qu'il nous fallait continuer notre chemin jusqu'à ce que nous eussions découvert l'ennemi, puisque telle était sa mission. Il m'observa que nous étions déjà bien loin et qu'il serait nuit avant de pouvoir rentrer. Je pris un peloton, qui était la moitié du piquet, et je me portai en avant jusque sur une hauteur d'où j'aperçus deux vedettes ennemies. Je voulus prendre des renseignements plus sûrs; je me dirigeai sur un village situé sur mon flanc droit, village dans lequel j'avais déjà logé deux jours, pour prendre des renseignements. Au même moment, soixante hussards ennemis longeaient une colline pour venir couper ma retraite. Pendant que je me tiraillais avec leur piquet, ils parvinrent à arriver avant moi sur la route par laquelle je devais me retirer. Je réunis aussitôt mes hommes et je les chargeai ;quoique mon peloton fut moitié moins nombreux que le leur, je réussis à les repousser et à me retirer sans perte. Cela fait, j'allai rejoindre le capitaine à une lieue de là, où il était resté pour me protéger au cas où j'aurais été repoussé par l'ennemi. Nous rentrâmes persuadés que nous retrouverions nos cantonnements, après avoir fait dix-huit lieues. Point du tout. Dans cet intervalle, le régiment avait reçu l'ordre de se porter sur les hauteurs de Kreuznach.

Le soir, nous avons couché dans l'un des villages que nous avions quitté le matin. Pendant la nuit, il est passé une demi-brigade d'infanterie légère. Les soldats enfoncèrent toutes les portes, entrèrent dans les maisons et prirent tout ce qu'ils trouvèrent. Ils voulurent en faire autant dans la maison où j'étais logé avec un maréchal-des-logis du détachement, M. Lambert. Dès qu'ils eurent frappé, nous nous

levâmes. Le sabre et chacun deux pistolets à la main, nous leur demandâmes ce qu'ils voulaient ; ils ne répondirent rien. D'autres en firent autant dans le logement du capitaine ; ils y entrèrent et s'emparèrent de ce qui leur fit plaisir. Le capitaine, qui voulut faire comme nous, reçut un coup de baïonnette sur le visage qui faillit causer sa mort. Voilà, souvent, à quoi on était exposé lorsqu'on voulait empêcher le pillage. Tout cela n'était que de la faute du gouvernement, comme je l'ai dit.

Le lendemain, nous partîmes pour aller rejoindre le régiment. Nous marchâmes toute la journée. Nous passâmes par Gensingen et par Stromberg, et, à la nuit, nous le rencontrâmes sur les hauteurs, en arrière de Kreuznach. Le soir, il s'arrêta dans un village ; il y cantonna pendant trois jours dans d'assez bonnes conditions. J'étais logé chez un bon paysan, mais j'étais obligé de faire ma cuisine moi-même.

Le 21, le régiment passa la Nahe et cantonna à Merxhein jusqu'au 25 inclus. J'eus le bonheur de loger chez M. le ministre protestant. J'avais une bonne table et de jolies demoiselles. J'avais déjà jeté mes yeux sur la plus jolie ; mais mon séjour fut abrégé et je n'eus pas, par conséquent, le temps de mettre mon projet à exécution ; j'en partis donc avec ce regret.

Le 26, l'état-major du régiment cantonna à Algesheim. Les deux derniers escadrons furent bivouaqués autour de cette ville ; les deux premiers le furent à une bonne demi-lieue, sur la gauche, dans une prairie marécageuse, où les chevaux étaient enfoncés dans bien des endroits jusqu'au flanc. On a laissé là ces escadrons, sans paille, sans bois, sans vivres ; ils n'avaient pour toutes ressources que ce que les vivandiers leur amenaient et qu'ils faisaient payer bien cher. Le régiment resta ainsi dans ces positions jusqu'au 10 messidor.

Ce malheureux bivouac me causa la prison, et voici comment :

L'adjudant général Becker, qui commandait alors le régiment et qui faisait partie de l'avant-garde, ne s'intéressait point à notre malheureux sort ; il ne prenait point les mesures nécessaires pour tâcher d'améliorer la situation des deux escadrons. Il ne s'occupait qu'à faire rentrer de l'argent. Cela m'intéressait tant qu'un jour, étant chez un de mes camarades, je me plaignis de ce qu'il les laissait si longtemps dans la misère, tandis qu'il lui était facile de les mettre mieux. Je dis franchement et hautement que ce n'était point la conduite qu'il devait tenir et qu'il était de son devoir de songer qu'il s'agissait des hommes qu'il commandait et non d'esclaves ; j'ajoutai qu'il ne devait pas être occupé uniquement de son propre intérêt et qu'il devait prendre en considération notre triste situation.

Tout cela lui ayant été rapporté par un lâche de l'état-major, il donna l'ordre de me mettre en prison à Bingen, ce qui fut exécuté. J'y restai trois jours pour la première fois depuis mon arrivée au régiment (depuis quatorze ans), après être passé par tous les grades, y compris celui de sous-lieutenant. J'aurais été enfermé pendant un mois si le régiment n'était point parti pour changer de division, heureusement pour moi. Ce n'est pas que j'aie été mal en prison : j'y étais beaucoup mieux qu'au bivouac ; je ne manquais de rien, mais il m'avait été sensible d'être puni aussi injustement, et cela pour avoir dit une vérité en voulant prendre, non seulement mes intérêts, mais encore celui des deux escadrons qui subissaient toutes espèces de privations.

Enfin, le régiment partit le 10 messidor et vint à Andernach et ses environs ; il se rendit dans cet endroit le 14 seulement.

Le 15, il fut à Weissenthurm, sur la rive gauche du Rhin, en arrière de l'île de Neuwied.

Il passa sous les ordres du général Klein, commandant l'avant-garde de la division du général Championnet, ainsi que le 12e régiment de dragons. Dans ces conditions, le 12e chasseurs traversa le Rhin, ce jour-là, au pont établi à l'île de Neuwied ; la majeure partie passa sur des petits bateaux à la rame, ce qui rendit ce passage particulièrement dangereux. Cependant, il y arriva à bon port et sans péril. Aussitôt qu'il eut débarqué, il chargea l'ennemi. Je dois dire que nos chasseurs étaient secondés par quelques compagnies de grenadiers, de telle sorte qu'ils obligèrent les Autrichiens à abandonner leur camp retranché. Ensuite, le restant du régiment passa avec la division, tomba sur l'ennemi avec force et l'obligea à se retirer sur Montabaur. Le même jour, l'armée cerna le fort d'Ehrenbreitstein, vis-à-vis Coblenz. Le régiment bivouaqua, la nuit, dans un bois, entre Montabaur et Bendorf.

Le deuxième escadron, commandé par le capitaine Mathieu, fut détaché sur le flanc gauche de l'armée dans le but d'éclairer sa marche. N'ayant pas de guide et ne connaissant point les dispositions du général, il continua à marcher jusqu'à la nuit sans recevoir aucun ordre, ni sans pouvoir découvrir la position de l'armée. Le commandant de cet escadron envoya plusieurs ordonnances ; aucune ne put parvenir. Il prit le parti d'arrêter l'escadron et de le faire bivouaquer dans un village en prenant la précaution de se bien garder pendant la nuit.

Le lendemain, qui était le 16, il se mit en marche et se dirigea sur Montabaur où il trouva la division. Je faisais partie de cet escadron. En arrivant, on le fit bivouaquer dans un petit village. Cette même

nuit, je fus commandé pour aller en découverte sur la Lahn, avec trente hommes. Je partis à minuit avec mon détachement et je me portai sur Nassau. Je découvris l'ennemi avant d'y arriver; il s'était retiré sur la rive gauche de la Lahn, à l'exception de deux petits postes qu'il avait laissés sur la rive droite. Aussitôt que je l'eus reconnu, je le chargeai et l'obligeai à repasser la rivière. Il revint sur ses pas et me chargea à son tour après s'être renforcé ; il ne tarda pas à être repoussé comme la première fois et à repasser la Lahn. Je me retirai et rejoignis le régiment déjà en marche.

Le 17, prise de Dierdorf, Montabaur et Bendorf. L'ennemi fut repoussé vigoureusement sur la route de Limburg. Le régiment eut l'occasion de faire plusieurs charges et avec succès. Dans cette journée, deux officiers furent blessés de coups de feu : M. Méry et M. Avon, tous deux sous-lieutenants. La nuit, le régiment a bivouaqué sur cette route, dans un petit village.

Le lendemain 18, l'ennemi fut attaqué de nouveau par le 12e qui bataillla toute la journée sans cependant gagner beaucoup de terrain ; il poussa l'ennemi jusqu'à Limburg. Toute son armée passa la Lahn, excepté les arrière-gardes qui protégeaient la retraite. Grâce au courage de nos braves, ils furent bientôt obligés de suivre ceux qui les précédaient. Le régiment bivouaqua sur la hauteur, vis-à-vis Limburg, dans le bois. Le village le plus voisin était au moins à deux lieues de distance, sans qu'il fût possible d'en retirer quoi que ce soit. Il a ainsi passé la nuit, le ventre vide.

Le 19, le régiment marcha sur Runkel ; il eut une escarmouche, et battit l'ennemi. L'armée se chamailla toute la journée. Vers les trois heures de l'après-midi, toute l'armée française, c'est-à-dire celle qui était sur ce point, se réunit en arrière de Limburg, près Runkel, afin de lui faire passer la Lahn ; mais le général en chef ne le trouva pas à propos et ordonna le bivouac ; chaque général de division donna des ordres en conséquence aux généraux de brigade et ainsi de suite.

Le régiment reçut l'ordre d'aller cantonner à Oberhadamar. La marche de l'ennemi contribua à faire modifier ces dispositions ; le régiment dut se porter sur la gauche de l'armée, en longeant la Lahn, vu que l'ennemi voulait faire la tentative de la repasser. Il resta sur le champ de bataille jusqu'à la nuit, jusqu'au moment où le général lui enjoignit de se loger au premier village.

A minuit, ordre me fut donné par le général de division Championnet et mon chef de brigade de partir immédiatement avec un détachement de dix hommes pour le bailliage de Mayerkirschein, afin d'y faire fabriquer du pain pour la division. Je partis donc séance tenante avec mon détachement. Je cherchai un guide, mais je ne pus

4

point en trouver. Personne ne voulait m'indiquer l'endroit où j'étais obligé d'aller. Cependant, après avoir bien couru, je rencontrai un paysan que je fis attacher avec une corde à fourrage ; je lui signifiai que s'il voulait faire le moindre geste pour s'échapper, je lui ferais brûler la cervelle d'un coup de pistolet. Par ce moyen, je parvins à me faire conduire à ma destination où j'arrivai à quatre heures du matin. Je me rendis de suite chez le bailli afin de lui communiquer mon ordre et le prier de vouloir le mettre dans son entière exécution.

Le général en chef Jourdan étant logé chez lui, il alla lui en donner connaissance. Le général me fit appeler et me dit d'attendre son départ qui devait avoir lieu dans le courant de la journée, avant de mettre mon ordre en vigueur, ce que je fis. Le bailli me pria de venir me loger chez lui ; j'acceptai. D'un commun accord, nous travaillâmes à mon affaire et ma mission fut remplie.

Une curieuse aventure m'arriva pendant mon séjour dans cette maison. M. le bailli avait en visite chez lui une de ses cousines. Cette jeune fille n'était pas de la première beauté ni de la première jeunesse, mais elle était fort aimable et avait un charmant caractère. Elle n'était pas mal non plus du côté de la fortune. Je ne tardai pas à avoir pour elle une certaine amitié et à sentir que je l'aimais. De son côté, elle m'avait donné des preuves authentiques de son attachement. Nous nous étions mutuellement promis de nous aimer pour toujours. Elle avait consenti à se marier avec moi ; nous voilà donc d'accord.

Je partis le 4 thermidor pour rejoindre le régiment qui, ayant continuellement marché, était déjà parvenu à arriver jusqu'à Asschaffenburg. Nous nous séparâmes avec beaucoup de regret. M. le bailli ainsi que Madame son épouse m'estimaient infiniment, et cela à cause de ma bonne conduite pendant tout le temps de ma mission. Un grand obstacle vint entrâver notre affaire : la malheureuse retraite de l'armée qui me mit dans le cas de ne plus voir ma bonne amie et même de ne plus pouvoir obtenir de ses nouvelles, depuis sa dernière lettre que je reçus en passant le Rhin, à Cologne, le 11 vendémiaire suivant.

Pendant que j'étais en mission, le régiment, comme je l'ai déjà dit, s'était porté sur Asschaffenburg, en passant par Francfort. Je partis donc de Mayerkirschein, le 4 thermidor, pour rejoindre mon corps. Je marchai à grandes journées afin de pouvoir bientôt le retrouver. Je fis cependant deux séjours à Francfort pour avoir le plaisir de voir la ville. J'étais logé à l'auberge de la *Maison Rouge*, réputée la meilleure. Je fus très bien traité — sans bourse délier — fort heureusement, car mes fonds étaient bien bas : il ne me restait pas seulement une pièce de vingt-quatre sous. Je me promenai beaucoup dans cette

charmante ville ; je m'aperçus que le sexe féminin était beau, bien tenu, que les femmes étaient coquettes et charmantes, point difficiles. Je repartis le troisième jour après m'être bien amusé.

Je marchai encore quatre jours avant de retrouver le régiment qui avait déjà passé le Main ; je l'ai rejoint à Würzburg.

Il faut que je relate ici les affaires auxquelles le 12e a été mêlé pendant ma petite absence, durant ma mission.

Le 22 messidor, le régiment passa la Lahn, à Runkel, et se mit en marche sur la route de Francfort ; il fut à Walldorff où il eut une affaire très sérieuse avec un régiment de cuirassiers ennemis. Le régiment chargea trois fois sans pouvoir s'emparer des positions que l'ennemi occupait. A la quatrième charge, on parvint à le mettre en déroute. Ce combat fut opiniâtre. Les Français perdirent quatre hommes ; deux officiers furent démontés et s'échappèrent des mains de l'ennemi.

Il ne se passait pas un seul jour sans que le régiment ne fut obligé de se battre.

Aussitôt qu'il apercevait l'ennemi, n'importe quelle fût sa force, le général Klein disait aux chasseurs : « Allons, chasseurs, chargez-moi ces bougres-là (tels étaient ses termes) ; il vous faut m'en amener une vingtaine. »

Par ce moyen, il fallait que le régiment fût continuellement sur les talons de l'ennemi.

Le 25, il fut à Sulzbach. Là, il eut des affaires très épineuses avec les Autrichiens qu'il réussit à déloger.

Le 27, le régiment a bivouaqué à Höchst, sur le Main, et le 28, à Borheim.

Dans cette dernière journée, il a chargé plusieurs fois l'ennemi avec succès. La nuit, il a bivouaqué sur le champ de bataille.

Le 30, bivouac à Sulzbach, près de la forêt.

Je dois faire remarquer ici que toutes les fois que le régiment devait s'emparer d'un bivouac, il était obligé d'en chasser l'ennemi afin de se faire place.

Le 1er thermidor, le régiment fut à Koll, près d'Hanau, ville appartenant au prince de Cassel, à six lieues de Francfort.

Le 2, il alla à Asschaffenburg d'où il chassa l'ennemi comme faisant toujours l'avant-garde de la division. Il bivouaqua près d'un village, en avant de cette ville. L'ennemi se retirait toujours en longeant le Main.

Le 4, il se trouva à Lohr où il resta deux jours, — le 6, à Würzburg où l'armée avait pris position. Le régiment fit plusieurs bivouacs dans les environs de cette ville. Il eut plusieurs escarmouches. Le général

Klein, sous les ordres duquel il se trouvait, fit capituler Würzburg. Il en retira de beaux louis qu'il mit dans sa poche, bien entendu. C'est dans les environs de cette même ville que je rejoignis le corps en rentrant de ma mission.

Le 17, le régiment fit la conquête de Bamberg et en chassa l'ennemi qui alla s'embusquer dans un bois de sapins, à une lieue et demie plus loin. Il fut chargé vigoureusement dans sa retraite, mais nous fûmes obligés de nous arrêter auprès du bois, ne pouvant point l'en débusquer puisque nous n'étions pas secondés par de l'infanterie. L'ennemi prit position en arrière de ce bois qui était assez étendu. Le régiment y bivouaqua deux jours ; il eut beaucoup de peine pour vivre ; avec de l'argent, impossible de trouver du pain.

Le lendemain du jour où le régiment fut au bivouac, je fus invité à dîner chez le général Klein, dans la ville. En sortant de table, il eut la bonté de me mettre aux arrêts, que je tiens encore puisqu'il ne me les a point levés. Ce général était extrêmement grossier, brutal comme un cheval de postillon. Je voulus lui faire une petite observation, très juste, au sujet de la chasse que nous venions de donner à l'ennemi, en lui disant que, si l'infanterie avait marché à notre suite, l'ennemi n'aurait point pu prendre ses positions dans le bois, et que, par ce moyen, on l'aurait chassé encore plus loin. Point du tout, il tourna cela en ridicule et m'ordonna de tenir les arrêts.

Le 20, le régiment fut bivouaqué près de la Regnitz (rivière) sur les bords de laquelle il resta deux jours.

Le 22, il fut à Burgdorff ; il y séjourna quatre jours.

Le deuxième escadron reçut l'ordre d'aller loger dans un village, à deux lieues en avant. Il fut obligé d'en chasser l'ennemi pour s'y établir. Il n'était point resté une seule âme dans les maisons. Nous n'y trouvâmes même pas un morceau de pain bon à manger ; fort heureusement, nous y découvrîmes un peu de farine avec laquelle nous fûmes obligés de faire du pain nous-mêmes.

Le régiment se mit en marche et oublia cet escadron en arrière. A onze heures du soir, il reçut l'ordre d'aller le rejoindre. Au quartier général, il lui fut donné des instructions pour aller loger dans un village encore occupé par l'ennemi. Cet escadron fut ensuite divisé et on lui donna deux villages. Dans celui destiné à la deuxième compagnie (qui était la sixième du régiment), il y avait une grand-garde à cheval, composée de cinquante hommes. Ce village était situé sur une montagne ; voilà pourquoi il s'appelait Bergdorff.

Avant d'y arriver, la compagnie se mit en bataille. Je me détachai d'elle avec le fourrier et huit hommes, après avoir dit au capitaine que j'allais faire le logement. Je pars au galop sur le village, je tombe

sur la grand-garde, je la charge et l'oblige à la retraite. Cela fait, je m'empare du village, puis j'ordonne au fourrier de faire le logement. Dans cet intervalle, je m'occupai à poursuivre encore l'ennemi ; je voulais le repousser encore plus loin et prendre connaissance des positions que nous pouvions occuper afin d'y placer nos grand-gardes pour nous mettre à l'abri d'une surprise.

La compagnie resta dans ce village jusqu'au 29, onze heures du matin.

Un trait infâme se commit dans cet endroit pendant que j'étais à la poursuite de l'ennemi.

Huit hommes échappés d'une demi-brigade, afin d'avoir la facilité de se livrer au pillage, entrèrent dans ce village. Ils s'adressèrent au bourgmestre et lui demandèrent une somme d'argent. Ce bourgmestre répondit qu'il n'en avait point à leur donner. Ces huit coquins se saisirent alors de sa petite-fille, âgée de quinze ans, et se portèrent à l'excès du viol. Ils fouillèrent ensuite toutes les personnes qui se trouvaient dans la maison et découvrirent sur la femme du bourgmestre une petite bourse qu'elle avait attachée à la ceinture de sa dernière jupe ; ils la lui coupèrent d'un coup de sabre. Cela fait, ils prirent la fuite avant que je ne rentre dans le village. Malheur à eux s'ils avaient été pris en flagrant délit ! Je les aurais passés au fil de mon sabre ; mais malheureusement ils avaient déjà disparu.

C'est avec peine que je suis obligé de dire que c'est ainsi que se conduisent une partie des soldats de notre armée. Cet état de choses contribua beaucoup à notre retraite et au mauvais traitement qui nous fut infligé par les habitants du pays.

Le 29, le général Klein poussa une découverte jusqu'au cœur de l'ennemi avec deux escadrons du régiment (le premier et le deuxième), un petit bataillon d'infanterie et un obusier. Lorsqu'il eut disposé sa troupe, il fit tirer quelques coups d'obusier sur une grand'garde de l'ennemi qui s'était retirée devant nous. Dès que l'adversaire se fut rendu compte de l'importance de nos forces, il se montra en nombre avec trente-deux escadrons et une douzaine de bouches à feu ; nous fûmes entourés de tous les côtés, obligés à une retraite de trois lieues, très précipitée, l'ennemi constamment sur nous. Cependant, après avoir traversé un grand bois de sapins qui était sur la route par laquelle ils se retiraient, les deux escadrons firent volte-face, rechargèrent à leur tour l'ennemi, lui reprirent l'obusier dont il s'était déjà emparé et le repoussèrent. Durant cette même nuit, il leva le camp, continua sa retraite et prit des positions un peu plus avantageuses.

Le régiment se réunit le soir et bivouaqua dans un village, près de ce bois de sapins.

Dans cette reconnaissance, nous perdîmes un officier, qui fut fait prisonnier, et plusieurs chasseurs.

Le 30, l'armée étant en marche, l'ennemi l'attaqua sur toute la ligne. Le régiment partit à neuf heures du matin ; il arriva sur le champ de bataille à onze heures, en arrière de Sulzbach, sur les hauteurs de Poppberg et Heinfeld. Le feu dura depuis onze heures du matin jusqu'à neuf heures du soir. Le combat fut des plus opiniâtres sur le point où était le régiment ; c'était là le plus fort du feu d'artillerie et de mousqueterie. Il y avait en avant des pièces un petit bois de sapins dans lequel étaient nos tirailleurs à pied ; il y eut, en cet endroit, au moins deux mille hommes de tués de part et d'autre. Ils se tiraillaient de si près qu'ils se prenaient aux cheveux. Le régiment était détaché par escadron. Le commandant en chef fit faire un faux mouvement au deuxième escadron en le faisant porter sur la gauche dans le but de protéger le quatrième. Cet escadron ne fut pas plutôt en ligne qu'un boulet de canon arriva dirigé sur moi et vint casser la jambe de ma jument ; je la perdis du coup. Ce fut une perte considérable pour moi : Quatre jours avant cette bataille, j'en avais refusé huit cent quarante francs. C'était une grande perte pour un officier sans fortune.

Je tiens à donner ici un petit aperçu de ce qui m'arriva immédiatement après cette affaire. Ma jument tuée, je fus obligé de me retirer en arrière, bien que j'eusse encore deux chevaux. L'un ne pouvait rien porter parce qu'il avait été blessé, — l'autre portait mes effets ainsi que ceux de mon domestique. Je me retirai donc au village où le régiment avait bivouaqué la veille. J'y restai deux jours. J'allai loger ensuite dans un bourg qui est entre Neumarkt et Amberg (Lardof) ; je fus chez le curé.

Dès mon arrivée, je fis appeler un artiste vétérinaire pour lui faire panser mon cheval blessé.

Le lendemain, je me trouvai cerné par un régiment de hussards autrichiens, ainsi que par toute la troupe qui était tombée sur la division du général Bernadotte. Pour ne point me laisser prendre, je fis monter mon domestique sur le cheval blessé et je montai sur l'autre. Je mis mon sabre à la main et je dis à mon domestique de me suivre. Me voilà ainsi parti. Je pique de deux et je traverse toute la ligne ennemie. On tira sur nous pour le moins deux cents coups de carabine ou de pistolet et on nous chargea de très près. Fort heureusement, je ne fus pas atteint. J'observe que j'étais parti de chez le curé sans prendre mes bagages ; je fus ensuite obligé de les envoyer chercher par un paysan que je rencontrai dans les champs et à qui je donnai six francs. Je ne puis point raconter tout ce qui m'arriva dans cette malheureuse catastrophe, l'histoire en serait trop longue.

Le soir, je vins me réfugier dans ce même village où j'avais bivouaqué l'avant-veille. Le lendemain, je partis pour rejoindre le régiment qui avait suivi le mouvement de l'armée. Je fus coupé trois fois par l'ennemi. J'étais à huit lieues en arrière de l'armée; la Providence me conduisit sans aucun autre malheur. J'arrivai enfin près de Amberg, après avoir traversé une grande forêt de sapins dans laquelle j'ai au moins fait quatre lieues sans trouver aucun village. Je rencontrai le régiment : il battait en retraite avec toute l'armée qui, après la bataille du 30, s'était portée en avant.

Le 1er fructidor, le régiment poursuivit l'ennemi.

Le 2, il y eut une bataille ; l'avant-garde fut forcée à une petite retraite. L'armée resta dans ses positions trois jours.

La journée du 5 fut marquée par un grand combat ; l'armée française fut obligée de battre en retraite.

Le 6, combat et retraite sur la Vils, rivière.

Le 7, grande canonade sur cette rivière.

Le 8, l'armée française fut vivement attaquée en avant d'Amberg ; la nuit elle batit en retraite. Le lendemain, elle continua sa retraite et fut obligée d'abandonner la moitié de ses équipages.

Je dois dire que pendant cette retraite, jusqu'à Cologne, le régiment forma l'arrière-garde de toute l'armée et qu'il creva de faim : il passa sept jours consécutifs sans manger un morceau de pain. Il n'avait que des racines, des carrottes, des navets et des pommes de terre qu'il fallait ramasser dans les champs ; les paysans étaient tous partis de leurs villages et avaient tout emporté avec eux. Ces mêmes paysans, armés contre nous, s'embusquaient dans les bois et nous tiraient dessus. Il est certain que, pendant la retraite, l'armée a perdu par les paysans beaucoup plus de monde qu'elle n'en a perdu par l'armée autrichienne et ce bien qu'elle fut obligée de se battre continuellement.

Ce même jour, le régiment fut chargé de protéger la retraite du grand parc d'artillerie qui se retira sur Forcheim. Le régiment y arriva le 11.

Le 13, il fut à Adamar, sur le Main.

De là, à 7 heures du soir, je partis avec un détachement de vingt-cinq hommes pour aller chercher le chef de demi-brigade (Barjolet) et deux escadrons du 11me dragons qui avaient été oubliés sur une hauteur, sur la gauche de Bamberg. Il me fut défendu de prendre un guide pour me conduire ; je devais arriver mort ou vif, trouver ce chef pour l'instruire de la marche de l'armée et le ramener avec moi. Je me mis donc en route à sept heures du soir, après avoir fait mes adieux à tous mes amis et camarades parce que je croyais ne plus

revenir. Je pris mon détachement et je commençai par traverser une grande forêt dans laquelle je ne trouvai point de chemin et point de pain. Je voyais bien dans le lointain des feux, mais je n'osais pas les approcher parce que les paysans avaient pris les armes contre nous. Ils m'auraient exterminé, ainsi que mon détachement, s'ils m'avaient même entendu. Cependant, après avoir bien couru dans cette forêt, je trouvai une issue vers laquelle je m'acheminai. Je compris qu'elle me conduirait à peu près vers le point que je cherchais. Il faisait si noir et il tombait tant d'eau que je ne voyais point l'homme qui me précédait. Vers minuit, j'eus le bonheur de faire la rencontre de la troupe que je cherchais ; il est facile de s'imaginer quelle fut ma joie et ma satisfaction, d'autant plus qu'on y avait déjà envoyé plusieurs fois dans la journée et que personne n'avait pu la découvrir. Je la conduisis au quartier général, chez le général qui fut très satisfait du zèle que j'avais employé dans ma mission car, sans moi, cette demi-brigade, ainsi que les dragons, auraient été pris par l'ennemi ou bien massacrés par les paysans. Bref, ils furent sauvés.

Dans cette même nuit, l'armée marcha sur Bergenfeld ; le régiment y bivouaqua.

Le 15, il battit en retraite sur la route de Würzburg et de Schweinfurt. Le régiment logea dans un village, sur le Main, à trois lieues de cette dernière ville, avec le 7e dragons et le 2e hussards. Ils y restèrent trois jours. Nous y étions assez bien ; il y avait du bon vin.

Le 17, le régiment se mit en marche et se dirigea sur la route de Würzburg où il rencontra l'ennemi qui venait lui couper la retraite ; il fut aussitôt repoussé et le régiment se battit jusqu'à la nuit. Le général en chef Jourdan se porta sur le champ de bataille afin de prendre connaissance de la position occupée par l'ennemi et de pouvoir se mettre sur la défensive au cas d'une attaque vigoureuse. Cette attaque eut lieu le lendemain.

Dans cette même soirée, le général en chef faillit être fait prisonnier. Il fut chargé vigoureusement par un escadron de cavalerie ennemie et, si le régiment ne s'était point précipité à son secours, il est fort possible qu'il aurait été atteint.

La nuit de cette petite affaire, le régiment bivouaqua sur le champ de bataille, le long d'un bois, éloigné d'une bonne lieue du premier village. Il eut beaucoup de peine à se procurer les fourrages pour les chevaux et de l'eau pour les faire boire. Quant aux hommes, ils passèrent la nuit sans boire ni manger.

Le lendemain, c'est-à-dire le 18, dans la matinée, vers neuf heures, l'ennemi se présenta en grande force et commença à attaquer l'armée française. Sa cavalerie était sur trois lignes. Cette bataille fut sanglante

le combat étant devenu très opiniâtre. Le régiment souffrit beaucoup. Quant à moi, je fus chargé par un grand nombre de cavaliers qui ne cessaient de me crier de me rendre. Comme je n'avais pas l'intention de me laisser prendre, je continuai à me retirer un peu vivement. Ils ne purent pas m'atteindre et je réussis à me sauver quoiqu'ils m'aient chargé à plus d'une lieue du champ de bataille.

L'armée française fut repoussée et forcée à une retraite précipitée et dans le plus grand désordre. Tout fut culbuté, sens dessus dessous, car je peux dire que, si les ennemis l'avaient poursuivie de près dans ce moment, ils en auraient fait une véritable boucherie. La nuit vint, fort heureusement pour nous; l'armée se retira un peu en arrière, mais sans ordre. Je crois que tous les généraux avaient perdu la tête et ne savaient plus où ils en étaient; chacun se retirait pour son compte.

Le régiment passa cette nuit dans un bois; elle fut plus cruelle que la précédente. Il y avait deux fois vint-quatre heures qu'on n'avait rien mangé; les estomacs commençaient à s'affaiblir.

Le lendemain, nous reçumes l'ordre de nous retirer et de continuer la retraite, de telle sorte que nous marchâmes nuit et jour pour pouvoir nous soustraire à l'ennemi qui cherchait toujours à couper notre retraite. L'armée se retira sur la Lahn, à Limburg. Le régiment se retira sur Wetzlar où il passa la Lahn, à dix heures du soir. Il logea dans un village, à une lieue de cette ville. Il se porta ensuite sur Weilburg où il resta bivouaqué huit jours, sur la rive droite de la Lahn. Le chef de brigade du régiment commandait la place de Weilburg, sous les ordres du général Klein. Durant notre séjour dans ce bivouac, nous n'avons guère vécu qu'avec des prunes qui étaient encore sur les arbres.

Le 30, l'ennemi attaqua sur toute la ligne et força l'armée française à la retraite. Ce jour-là, j'étais de grand'garde avec le capitaine Mathieu. Nous fûmes chassés de notre poste à coups de canon. L'ennemi passa la Lahn sur plusieurs points et nous poursuivit de très près. Le régiment se battit tout le reste de la journée. Le piquet a beaucoup souffert de la fusillade de l'ennemi jusqu'à le nuit. Le régiment s'est très bien conduit dans cette journée. Le général Klein avait abandonné son poste et avait donné le commandement à son aide de camp. Sur le soir, la division du général Bernadotte se réunit à nous pour empêcher l'ennemi de forcer ce point qui devenait essentiel pour notre retraite. Le feu cessa à neuf heures du soir et le régiment bivouaqua à *Meineskirchen.*

J'allai rendre une visite au bailli, celui chez lequel j'étais resté en mission, ainsi que je l'ai déjà dit. Je n'y trouvai point l'objet que je

croyais y rencontrer ; elle était rentrée chez elle ; en reconnaissance Madame le bailli *(sic)* me donna de quoi souper avec mon capitaine ; sans cela nous aurions croqué le marmot.

C'est dans cette retraite que les généraux Marceau et Bonnard furent blessés ; ils moururent des suites de leurs blessures. Le général Marceau mourut entre les mains de l'ennemi qui lui prodigua tous les soins que méritait sa bravoure. Son corps fut rendu aux Français, et il fut conduit, avec toute la pompe imaginable, aux retranchements construits près de Coblenz. On y éleva un petit fort dans lequel il fut enterré ; ce fort porte depuis le nom de : « fort Marceau ». Le général Bonnard mourut à Bonn.

Le 1er vendémiaire, le lendemain de la retraite de Weilburg, le régiment se dirigea sur Cologne et bivouaqua sur la route, près de Hachenburg. Il continua à se retirer et vint loger à deux lieues en avant de Cologne, sur la rive droite du Rhin, dans un village où il stationna huit jours.

Pendant ce temps, il eut deux escarmouches ; durant la dernière, qui eut lieu le 10, l'ennemi nous tua d'un coup de boulet de canon le chef d'escadrons Taillhade.

L'ennemi fut trompé dans ses espérances car il avait projeté de prendre le régiment au bivouac, croyant qu'il ne serait pas assez leste pour se mettre sur la défensive. Il se retira après avoir tâtonné longtemps et nous reprîmes nos bivouacs. Le lendemain, le 11, le régiment fut remplacé par le 23e chasseurs qui venait de Hollande avec une partie de l'armée.

J'étais de piquet ce jour-là avec le capitaine Baour.

L'ennemi était très près de nous ; les vedettes n'étaient point à une portée de pistolet les unes des autres, mais il était défendu de tirer ; le régiment était obligé d'aller aux fourrages entre les deux lignes de vedettes.

Le 11 vendémiaire, le régiment fut relevé par le 23e chasseurs, à quatre heures et demie du soir ; il se mit aussitôt en marche pour aller passer le Rhin, vis-à-vis Cologne, sur les ponts volants. Le passage terminé à minuit, il alla cantonner à Ems, — le 12, à Heimbach où il resta quelques jours, — le 25, aux avants-postes, près de Bingen où nous restâmes au bivouac pendant cinq jours dans de mauvaises conditions.

Le 30, le régiment se porta sur Bacharach. La nuit précédente, l'ennemi avait tenté de passer le Rhin sur sept points différents, entre Bacharach et Andernach ; tous ses projets tombèrent dans le fleuve. Tous ceux qui passèrent venant de l'ennemi furent pris ou tués ; le nombre des prisonniers fut considérable. Ceux qui devaient passer à

Neuwied avaient pour objet de s'emparer de notre grand parc, qui était en arrière de Weissenthurn, de tourner les pièces et de les braquer sur les Français afin de se rendre maîtres de tous leurs postes. Heureusement qu'on trouva assez tôt le moyen de les empêcher de mettre ce projet à exécution.

Cette même nuit, le régiment vint loger au village de Mosellerweiss où il arriva à cinq heures du matin, après avoir marché toute la nuit. Ce village est situé sur la rive droite de la Moselle, à une lieue en arrière de Coblenz. Il y resta quelques jours, puis il fut à Mülheim pour faire le service à l'entrée du pont de Neuwied. Ce service fut extrêmement actif ; pendant sa durée, c'est-à-dire pendant sept jours, j'ai monté quatre piquets. Nous n'étions que deux officiers de telle façon qu'aujourd'hui c'était l'un et demain l'autre.

Le 8 brumaire, le régiment fut cantonné à Metternich, en arrière du camp ; il y resta pendant quatre jours. Ce village avait tellement souffert, soit du pillage, soit des dégradations commises par l'armée française, que les pauvres paysans n'avaient plus rien pour manger : ils mouraient de faim. On n'avait laissé dans leurs maisons que les quatre murs. Bref, il ne leur restait plus que les yeux pour pleurer.

Trois divisions restèrent campées pendant quatre mois en avant de ce village, sans vivres, sans bois. Comme on ne leur donnait rien, elles étaient obligées de se livrer à tout. Les villages circonvoisins perdirent beaucoup en perdant leurs arbres fruitiers. Il faut que j'avoue que partout où les Français sont passés, ils ont porté la désolation de toutes les manières, les uns par le viol, les autres par le vol et par les contributions. On peut s'imaginer, d'après une conduite pareille, combien nous devions être aimés ! Mais ces braves Allemands ont un si bon cœur qu'ils oubliaient tout cela et venaient au-devant de tout ce qui pouvait nous faire plaisir.

Le 12 brumaire, le régiment fut cantonné à Bassenheim et Kottenheim ; il y séjourna jusqu'au 25 frimaire.

Pendant tout ce temps nous n'avons pas eu deux nuits de suite tranquilles. Tous les soirs, un escadron venait bivouaquer, moitié à Mülheim et moitié au village de Saint-Sébastien situé sur le bord du Rhin, et, nonobstant ce service, il fournissait encore tous les jours une grande garde de cinquante hommes à l'entrée du pont de Neuwied. Cette garde était commandée par un capitaine, un lieutenant et un sous-lieutenant. On ne pourra jamais s'imaginer ce que le régiment a souffert dans le courant de cet hiver, tant par les privations que par les froids. A peine pouvait-on trouver de la paille pour les chevaux. Ils ont vécu pendant quelque temps sans foin et sans avoine. Cette activité de service a fini le 25 frimaire. Alors le régiment prit de nouveaux cantonnements.

Le 25 frimaire, l'état-major du régiment s'établit à Wurnheinburg, les compagnies aux villages voisins. La sixième, dont je faisais partie, prit son cantonnement à Mayence jusques au 5 nivôse. J'eus le bonheur de loger dans une maison où il n'y avait point d'homme : une veuve et deux jeunes et jolies jeunes filles, c'était tout ce qui composait la famille. J'ai été un peu dédommagé de mes privations précédentes pendant le temps que je suis resté dans ce logement. J'y étais traité comme on ne peut mieux pour la table, — bon ami de la mère ; quant aux deux demoiselles, j'avais eu le bonheur de savoir m'attirer l'estime et l'amitié de la plus jolie. Je l'aimais, elle m'aimait de même, de manière que nous nous aimions bien tous deux ; mais hélas ! notre séparation fut trop subite et nous n'eûmes pas le temps de goûter le bonheur qu'on éprouve en s'aimant, mais (1).....

Le 5 nivôse, la compagnie partit de Mayence pour aller cantonner à Gerolstein et aux environs. Avec la moitié de la compagnie, je fus logé à Lissendorff. Le logement du curé de la paroisse me fut destiné. Je suis resté dans ce cantonnement jusqu'au 28 germinal. J'avais une très bonne table chez mon curé ; nous vidions de temps en temps quelques bonnes bouteilles de vin et ensuite nous entonnions le plain-chant, l'un faisait le contre et l'autre la basse. Lorsque le temps ne permettait point de sortir, nous nous amusions à faire quelque cent de piquet ou bien quelqu'autre jeu de nature à nous récréer. En outre de cela, j'avais fait la connaissance d'une jeune paysanne, fort aimable, avec laquelle j'ai passé des moment bien doux.

Le régiment faisait alors le service de l'état major général à Coblenz; les compagnies y allaient tous les quinze jours, chacune à leur tour.

Les chasseurs, qui étaient au même village que moi, étaient parfaitement bien avec les paysans ; tout le monde était content.

C'est à cette époque que j'ai reçu du Ministre de la Guerre l'ordre de passer dans la première compagnie.

Le 28, le régiment partit de ses cantonnements pour se porter sur le Rhin ; il arriva, le 29 au soir, à Weisenthurn où il bivouaqua pendant la nuit. Toute l'armée s'était portée sur ce point afin d'exécuter une attaque.

Le 30, l'attaque fut faite ; il y eut une grande bataille en avant de la tête du pont de Neuwied, dans la plaine où les Autrichiens étaient retranchés. Assistèrent à cette bataille 17 régiments de toutes les armes de cavalerie ; ils exécutèrent plusieurs charges. Nous fîmes six mille prisonniers à l'ennemi et nous lui tuâmes un grand nombre de soldats. L'armée française prit toutes ses redoutes à l'assaut et mit

(1) *Sic dans le texte.*

toute l'armée en pleine déroute. Le général Cray, qui commandait cette armée, faillit être pris ; mais un mouvement qu'il fit faire à ses troupes lui donna le moyen de se sauver.

Le 1er floréal, le régiment se mit à la poursuite de l'ennemi et vint bivouaquer dans un bois, près du fort de Kœnigstein, sans vivres ni fourrages.

Les 2, 3 et 4, le régiment marcha sur la route de Francfort en escarmouchant ; il obligea l'ennemi à continuer sa retraite.

Toutes les nuits, le régiment bivouaquait.

Le 5, nous chargeâmes l'ennemi jusqu'à la barrière de la porte de Francfort. J'étais avec le peloton des tirailleurs. Nous avons pris un détachement composé d'un officier et de trente-cinq hommes montés.

Lorsque nous fûmes arrivés à la porte de Francfort, le général Milino, qui commandait cette place, vint annoncer à l'armée française le traité de paix qui venait d'être conclu à Campo-Formio, entre le général Bonaparte et le prince Charles. A cette nouvelle le feu cessa de part et d'autre mais les généraux français, qui ne voulaient point y croire, le firent recommencer et on tomba sur l'ennemi. Le régiment chargea jusqu'à ce qu'il l'eût culbuté de l'autre côté de la barrière. A ce moment arriva le courrier, un paquet à la main, criant que c'était la paix qu'il apportait. Le feu cessa de nouveau de toutes parts et les deux armées fraternisèrent d'un côté de barrière à l'autre, avec beaucoup d'entrain, en criant : « Vive la paix ! »

Immédiatement après, le régiment reçut l'ordre d'aller cantonner dans un village, à deux lieues en arrière de Francfort où il resta pendant deux jours. J'étais logé dans le château de M. le comte de Solmo ; je n'y trouvai que son chancelier qui régissait sa maison ainsi que ses affaires. J'ai été très bien reçu et bien traité.

Le 8, le régiment fut logé avec l'état-major aux environs d'une petite ville, Aschaffenbourg. La première compagnie fut placée pendant deux jours dans deux villages. J'étais dans l'un avec M. Méry, mon camarade. Nous n'avions rien, pas même une assiette pour tremper une mauvaise soupe à l'oignon que j'avais faite ; fort heureusement que le lendemain nous reçumes l'ordre d'en partir pour nous rendre, la moitié à Niederneiss et l'autre moitié à Höchst. J'étais logé dans cette dernière ville passablement bien, chez un meunier continuellement ivre. Le régiment est resté dans ces cantonnements huit jours. Il reçut ensuite l'ordre d'aller à Eldfeld, petit bourg situé sur la rive droite du Rhin et à trois lieues de Mayence. Les compagnies furent placées dans les villages environnants à l'exception de la première qui fut cantonnée à Eldfeld avec l'état-major. J'étais très bien traité chez une veuve et une charmante jeune fille ;

j'étais fort bon ami avec elle. Le régiment alla ensuite cantonner dans les environs de Düren, sur la rive gauche du Rhin.

Le 24, le régiment vint loger à *Saint-Coppe* et les environs.

Le 25, il séjourna à Munster et les environs.

Le 26, il traversa la Lahn et se rendit à Sinzig et les villages circonvoisins.

Je tiens à faire remarquer que le régiment passa cette rivière au gué, près du Rhin où elle a son confluent ; elle était très dangereuse à ce moment-là parce qu'elle avait beaucoup grossi.

Le régiment passa le Rhin, le même jour, sur de petites barques sans aucun accident.

Le 27, il cantonna à Langweiller et les villages circonvoisins.

Le 28, l'état-major arriva à Kempen, chef-lieu du bailliage. Le régiment occupait pour ses cantonnements vingt-deux villages, tant grands que petits. J'étais logé, avec une partie de la compagnie, dans un petit hameau qui se nomme Wisserscheim, chez M. Campaussen, homme très riche, très distingué, qui parlait neuf langues, ancien professeur de la ville de Dusseldorff et conseiller aulique du prince de Bavière. Son épouse était la plus aimable de toutes les femmes que j'avais vues durant le cours de ma campagne. Elle était belle comme le jour et possédait un charmant caractère. Je peux dire, avec vérité, que j'ai reçu de cette dame les plus grandes politesses et les honnêtetés *(sic)* les plus distinguées qu'il soit possible de recevoir en pareil cas. Je suis resté dans cette maison jusqu'au 16 messidor. Quoique logé dans un triste village, j'aurais désiré, du plus profond de mon cœur, y passer le restant de mes jours. J'y suis resté quinze jours seul avec elle ; nous allions faire quelque partie de promenade, de temps en temps, chez ses amies. Son époux était continuellement à Dusseldorff. Lors de notre séparation, nous nous sommes quittés avec beaucoup de regrets ; elle m'a demandé de lui donner souvent de mes nouvelles. J'ai répondu à son désir pendant quelque temps. Je conserverai toujours une parfaite estime pour cette charmante dame.

Voyage dans l'intérieur à l'époque du 18 fructidor, an Ve de la République Française, à commencer du 16 messidor, savoir :

Le 16 messidor, le régiment vint loger à Düren ; le 17 id., (le premier escadron à Langweiller) ; le 18, à Eschweiler (la 1re compagnie à Stolberk) ; le 19, à Herve ; le 20, à Liège ; le 21 et le 22, à Huy ; le 23, à Namur ; le 24, à Charleroi ; le 25, à Philippeville ; le 26, à Marienbourg ; le 27 et le 28, à Rocroi ; le 29, à Mézières ; le 30, à Launoy.

Le 1er thermidor, le régiment vint loger à Réthel ; le 2, à *Illies ;* le

3 et le 4, à Reims (contre-ordre pour aller à Saint-Mihiel, en Lorraine) ; le 5, à Epernay ; le 6, à Châlons ; le 7, à Courtisols ; le 8 et le 9, à Sainte-Menehoud (contre-ordre pour revenir à Reims) ; le 10, à Châlons (contre-ordre pour rester) ; le 11, à Châlons, séjour (ordre pour Epernay) ; le 12 et le 13, à Epernay (la première compagnie est allée à Mareuil. Je fus logé chez M. Dépanche) ; du 14 au 25, à Epernay ; le 26, ordre pour rétrograder et venir à Metz ; le 27, à Châlons (j. v. m. b. amie) ; le 28, à Courtisols ; le 29, à Sainte-Menehould (contre-ordre) ; le 30, la 1re compagnie fut obligé de se rendre à Neuville-au-Pont.

Du 1er au 9 fructidor, la 1re compagnie reçoit l'ordre d'aller loger à Sainte-Menehould ; le 10 id. (ordre pour aller en Allemagne) ; le 11 et le 12, à Clermont ; le 13, à Verdun ; le 14, à Mars-la-Tour ; du 15 au 17, à Metz, avec le dépôt du régiment ; le 18, à Thionville ; le 19, à Luxembourg ; le 20, à Grevenmacher ; le 21, à Trèves ; le 22, à Witlich (contre-ordre pour revenir à Soissons) ; le 23, je suis allé à Bernkastel ; le 24, à Trèves ; le 25, à Grevenmacher ; le 26, à Luxembourg ; le 27, à Thionville ; le 28, à Omey ; le 29 et le 30, à Longuyon.

Le 1er jour complémentaire à Montmédy ; le 2e, à Stenay ; le 3e, à Besmé ; le 4e, à Vouzy ; le 5e, à *Port-Savergé*.

Le 1er et le 2 vendémiaire an VI, à Reims ; le 3, à *Fismes* (contre-ordre pour revenir à Düren, en Allemagne) ; du 4 au 6, à Reims ; le 7, à Rethel ; le 8, à Launoy ; le 9 et le 10, à Charleville ; le 11, à Rocroi (j. v. m. b. a.) ; le 12, à Mariembourg ; le 13, à Philippeville ; le 14, à Charleroi ; le 15 et le 16, à Namur ; le 17, à Huy ; le 18, à Liège ; le 19, à Herve ; le 20 et le 21, à Aix-la-Chapelle ; le 22, l'état-major fut cantonné à Harten et la première compagnie à Aldenoven. Le régiment resta dans ces cantonnements jusqu'au 13 frimaire, époque à laquelle il partit pour Caen, en Normandie.

Dans ce pays, j'ai fait quatre cantonnements avec la moitié de la compagnie. J'ai trouvé de charmantes allemandes, entre autres la nièce d'un curé (d'Aldenoven) que j'aimais beaucoup ; il fut même question de mariage.

Suite des logements :

Le 13 frimaire an VI, à Aix-la-Chapelle ; le 14, à Herve.

Le 15 frimaire, à Liège ; le 16, à Huy ; le 17 et le 18, à Namur ; le 19, à Charleroy ; le 20, à Binche ; le 21, à Maubeuge ; le 22 et le 23, au Quesnoy ; le 24, à Cambrai (je suis allé coucher chez Albertine Despinoie, à Avesnes) ; le 25, à Péronne ; le 26, à Roye ; le 27 et le 28, à Montdidier ; le 29, à Breteuil ; le 30, à Beauvais.

Le 1er nivôse, à Gisors ; le 2, à Vernon ; le 3, à Evreux (contre-ordre. Le régiment fut dispersé à Caen, Le Mans et Nantes) ; le 4, à Conches ; le 5, à Verneuil ; le 6, à Mortagne ; le 7 et le 8, à Bellème ; le 9, à Bonnetable ; le 10, au Mans, l'état-major avec le premier escadron ; le deuxième fut à Laval, le troisième à Caen et le quatrième à Nantes. Le régiment est resté ainsi jusqu'au 28 floréal, date de son départ pour Belfort.

Le régiment faisait un service très actif pour l'escorte des malles et diligences qui, souvent, étaient arrêtées et pillées par les brigands.

Suite des logements :

Le 28 floréal an VI, le régiment partit et vint loger à Connelles ; le 29, à Saint-Calais ; le 30, à Vendôme.

Le 1er et le 2 germinal, à Blois ; le 3, à Beaugency ; le 4, à Orléans ; le 5, à Châteauneuf ; le 6, à Bellegarde ; le 7 et le 8, à Montargis ; le 9, à Courtenay ; le 10, à Joigny ; le 11, à Saint-Florentin ; le 12 et le 13, à Tonnerre ; le 14, à Buffon (canton de Montbard) ; le 15, à Chanceaux ; le 16 et le 17, à Dijon (b. amusés) ; le 18, à Auxonnes ; le 19, à Vitrey ; le 20 et le 21, à Besançon (b. amusés) ; le 22, à Beaume-les-Dames ; le 23, à Lille-sur-le-Doubs ; le 24, à Belfort ; le 25, à Cernay ; le 26, à Soulce, lieu de sa destination où il est resté jusqu'au 15 thermidor, même année. De là il est parti pour la Suisse.

Pendant tout le temps que le régiment est resté à Soulze et ses environs, il s'est trouvé bien. Le dépôt du régiment resta à Belfort. On y confectionna l'habillement. Le 1er thermidor, j'allais faire habiller ma compagnie dans cette ville.

Au bout de cinq jours je partis avec trente hommes pour aller en détachement dans la vallée de Saint-Marin, avec le commissaire du Pouvoir exécutif du canton ; j'y suis resté cinq jours.

A mon retour, le régiment reçut l'ordre de partir pour la Suisse.

Suite des logements :

Le 15 thermidor an VI, à Ensisheim ; le 16, à Huningue ; le 17 et le 18, à Bâle, (je fus logé chez M. Frischmann) ; le 19, à Waldenburg ; le 20, à Soleure ; le 21, au couvent de Saint-Urbain. La première compagnie fut logée au village de Roggwil.

Ici le régiment s'est séparé.

Les premier et troisième escadrons se sont rendus à Zurich sous les ordres du capitaine Estienne, — les deuxième et quatrième à Langenthal et les environs.

Continuation de la marche des premier et troisième escadrons :

Le 22 thermidor, à Schaufingen ; le 23, à Lenzburg ; le 24, à Baden ; le 25, à Zurich.

Depuis cette époque suivent les cantonnements du régiment en Suisse, en Allemagne, en Italie et en France, c'est-à-dire que je désignerai ici principalement ceux de ma compagnie, la première.

Le 26, la compagnie est partie pour Zollicon où elle est restée dix jours. Je commandais alors la compagnie et j'en ai eu le commandement pendant quelque temps. Je fus logé chez le ministre chez qui je fus très bien ; je me suis fort bien amusé avec.....

Le 4 fructidor, elle fut cantonnée à Kussnacht. J'ai couché à l'auberge du « Soleil ». J'étais encore bien ; le 5, à Bassesdorf où elle est restée deux jours. J'ai été également logé à l'auberge du « Soleil » ; le 7, à Winterthur (dix jours). J'étais parfaitement bien logé. Tous les officiers mangeaient ensemble à l'auberge du « Sauvage » ; c'etait la ville qui payait ; le 16, à Zurich (un jour) ; le 17, à Langnau ; le 18, à Baar (trois jours). J'ai vécu avec du lait, des pommes de terre et des noisettes ; il n'y avait point un morceau de pain dans tout le village ; le 21, à Zug (une nuit seulement) ; le 22, la compagnie a rétrogradé sur Zurich.

Le 23, à Wippkingen.

J'étais logé au moulin, chez une femme bien jolie et bien aimable, jeune et possédant un vieux mari.

Le 24, à Bischofszell.

J'étais fort bien chez le citoyen Talher, le plus riche de l'endroit. Le lendemain, à midi, je reçus l'ordre de partir immédiatement.

Le 25, à Zurich où je me rendis en marchant toute la nuit, parce qu'il y a quinze bonnes lieues.

Le 26, à Horgen (une nuit seulement).

Le 27, je me suis rendu à Schwyz.

J'ai fait rafraîchir la compagnie à Einsiedeln. Là, j'ai rejoint le corps, et, après la conquête de cette ville, le régiment est resté cantonné, pendant quatre jours, dans un village, près de Schwyz. Nous y étions très mal pour la nourriture. Personne ne mange du pain dans ce village. J'ai vu un bon vieillard, âgé de 98 ans, qui n'avait jamais mangé un seul morceau de pain. Par exemple, les habitants mangent beaucoup de fromage ; c'est la majeure partie de leur subsistance.

De là le régiment a rétrogradé.

Le premier jour complémentaire, il est venu loger à Einsiedeln. Dans cette ville, existe une fort belle église dans laquelle est placée une vierge, « Notre-Dame-des-Ermites » qui, dit-on, fait beaucoup de

miracles. Devant la porte, se trouve une fontaine qui possède 14 robinets ; tous ceux qui vont prier cette vierge sont obligés de boire à tous les robinets afin que la dévotion soit bien accomplie.

Le deuxième jour complémentaire, l'état-major du régiment fut cantonné à Lachen, à l'extrémité supérieure du lac de Zurich, et le 1er escadron à Altendorf où il resta trente-deux jours.

Le troisième jour complémentaire, je partis pour Glaris avec un détachement de trente-cinq hommes que je commandais, sous les ordres du chef de brigade Bruneau, commandant la 57e demi-brigade, et ce afin d'effectuer le désarmement de tout le canton. Notre mission remplie, je m'empressai de rejoindre ma compagnie.

Le 30 vendémiaire, le régiment se rendit à Winterthur. Cette même journée, il vint loger à Horgen.

Le 1er brumaire, VIIe année, à Bassersdorf.

Le 2, l'état-major fut à Winterthur ; les compagnies stationnèrent dans les villages circonvoisins. Le premier escadron fut à Elgg.

J'étais logé chez M. Tratzler où je me trouvais très bien ; il avait une jeune fille charmante qui se nommait Véronique. J'étais très bien avec elle ; nous nous aimions bien réciproquement. Je suis resté chez elle jusqu'au 23 frimaire, jour de mon départ pour Winterthur, (deux jours).

Le 25 frimaire, le régiment est parti pour Baden dans le but de passer la revue du général inspecteur Bourcier ; il séjourna à Zurich. La première compagnie fut à Wohlen. Je fus logé chez le ministre, un homme fort vieux ; sa femme, l'horreur de la nature tant elle était laide, était aussi vieille que lui.

Le 26, à Baden. J'étais logé chez trois curés qui me firent faire une bien mauvaise chère. Nous y sommes restés jusqu'au 10 nivôse inclusivement.

Le 11 nivôse, le premier escadron est parti pour Zurich faire le service du quartier général Masséna ; il y est resté jusqu'au 4 ventôse. J'étais logé chez M. Hirxell, ancien trésorier du gouvernement. J'étais fort bien chez lui avec cette précision néanmoins que nous n'étions point de la même opinion au sujet des affaires du temps.

Le 5 ventôse, à Winterthur, (trois jours). Je suis parti ensuite avec un détachement de vingt hommes pour aller faire le service du quartier général Xantrailles, établi à Frauenfeld, (sept jours). J'étais logé chez Mme Roch ; il y avait deux charmantes jeunes filles.

Le 14, je suis allé rejoindre le régiment alors à Schaffhouse, sous les ordres du général Ruby, (trois jours).

Le 18, le régiment s'est mis en marche sur Singen.

Le 19, il est revenu à Schaffhouse.

Le général Ruby nous fit faire cette sortie pour avoir plus de facilité à lever une contribution sur la commune de Singen et cela à son profit, bien entendu.

Le 22 ventôse, le régiment repartit de Schaffhouse et fut à Gottendingen, (cinq jours).

Le 27, à Worblingen, (deux jours).

Le 28, à Sermatingen, au bivouac.

Le 29, la compagnie est arrivée à Uberlingen, ville impériale de la Souabe, (quatre jours à cause de la maladie de mon domestique).

Le 30, le régiment fut à Merzburg.

Le 1er germinal, à Bouchorn et en avant où le premier escadron fut détaché pour le passage d'une rivière sur deux points différents. Le deuxième général reçut l'ordre de battre en retraite ; il le fit et oublia de faire retirer cet escadron qui était détaché et qui devint ensuite la proie de l'ennemi après s'être bien battu. J'aurais été prisonnier si je n'étais point resté à Uberlingen deux jours, n'ayant personne pour faire conduire mes chevaux, à cause de la maladie de mon domestique. J'étais logé à l'auberge du *Bateau*.

Le 2, retraite sur *Bodman*.

Le 3, à Olingen, (bivouaqué deux jours).

Le 6, à Schaffhouse, (trois jours).

Le 9, sortie de Schaffhouse, passage du Rhin et arrivée sur les hauteurs. L'ennemi s'empara de cette ville ; pour qu'il n'eût pas la possibilité de passer le Rhin, les Français mirent le feu au pont qui brûla en entier. C'était le plus beau pont qu'on puisse voir, tout construit en bois et à une seule arche. C'était un chef-d'œuvre.

La nuit, le régiment a bivouaqué sur cette même hauteur, dans un bois. Rien à manger et la neige sur le dos.

Le 10, cantonnement à Paradis, (quatre jours).

Le 14, bivouac à Dauvisen, (deux jours).

Le 16, à Benken, (quinze jours).

C'est de là que je suis allé voir la chute du Rhin qui est véritablement quelque chose de curieux à examiner. Pendant que le régiment était dans ce cantonnement, l'état-major reçut l'ordre d'aller loger à Winterthur. Le quatrième escadron, avec les débris du premier que je commandais, sont restés là.

Le 27, ces deux escadrons sont arrivés à Steckborn, sur la rive gauche du Rhin, (trois jours).

Le 29, le premier escadron fut à *Petterzingen* (deux jours). J'étais logé dans une auberge avec 28 autres officiers.

Le 1er floréal, je fus chargé d'aller à Constance faire le service de la place avec les hommes qui me restaient dans l'escadron. J'étais fort

bien logé à l'auberge des *Deux Aigles* avec le commandant de la place, Leclert, sous-lieutenant de la 23e demi-brigade, (huit jours).

Le 9, j'ai rejoint l'état-major à Winterthur. Le régiment reçut l'ordre de venir loger à Soleure jusqu'à nouvel ordre.

Le 11 floréal, à Zurich.

Le 12, à Baden.

Le 13, à Aarbourg.

Le 14, à Aarau.

Le 15, à Langenthal.

Le 16, l'état-major et le 2e escadron, furent logés à Soleure, — le 1er escadron à Eldeitingen (canton de Soleure), où il est resté jusqu'au 8 messidor.

Le 8 messidor, le 1er escadron a été cantonné à Widlisbach. J'étais logé chez un paysan nommé Frantz Steiner, le plus brave homme qu'on puisse trouver et patriote.

Le 12 thermidor, cet escadron est allé à Heinrich-Schlewill.

Le 16 thermidor, à *Onzestorff*, canton de Berne. J'y suis resté jusqu'au 20 vendémiaire an VIII. C'était un très bon cantonnement ; d'ailleurs, les gens de ce pays sont protestants.

Le 20 vendémiaire, an VIII, je fus cantonné à *Einikopfen*. J'étais chez le ministre. Il y avait une très jolie veuve, âgée de 22 ans, fille du ministre.

Le 23, le régiment partit pour Berne où il resta jusqu'au 16 brumaire inclus, date de son départ pour le *Frichtalh*.

Le 17 brumaire, à *Onzestorff*, l'état-major à *Kirchberg*.

Le 18, la 1re compagnie fut logée à Roggwyl où j'ai eu une affaire très sérieuse avec le *Sous-Préfet* (1) parce qu'il ne voulait point loger la compagnie. Je lui flanquai quelques coups de canne et je me fis loger.

Le 19, l'état-major fut à Aarau.

Le 20, l'état-major fut à Niederfricht, la 1re compagnie à Niederzagen, dans le *Frichtalh*. J'étais bien mal logé chez un pauvre savetier qui n'avait rien.

Le 23, à *Eickem ;* nous étions 33 officiers dans la même maison.

Le 3 frimaire, à *Kimberg*. J'ai été aux arrêts pour quinze jours par ordre du général Masséna, sur la plainte à lui adressée par le sous-préfet, après qu'il a eu reçu sa volée de coups de canne.

De là, nous allâmes faire le service aux avant-postes du camp retranché du petit *Ball*, dans le Margrawiad.

(1) C'est sans doute par comparaison que Galy Montaglas appelle « Sous-Préfet » l'administrateur étranger. En l'an VIII, les sous-préfets n'existaient pas encore.

Le 10, l'état-major fut cantonné à *Alteingen*. Le 1er escadron prit position aux avant-postes, à *Binzen* où il arriva à dix heures de la nuit ; il y est resté jusqu'au 27, date à laquelle le 2e escadron est venu remplacer le 1er et celui-ci le 2e. C'est ainsi que le régiment fit le service pendant quatre mois et demi. Les 3e et 4e escadrons en firent autant d'un autre côté.

Le 27 frimaire, le 1er escadron fut cantonné à Wil, sur la ligne des avant-postes.

Le 13 nivose, à *Binzen*.

Le 1er pluviose, à Wil.

Le 17, à *Binzen*.

Le 1er ventose, à Wil.

Le 17, à *Binzen*.

Le 1er germinal, à Wil.

Le 17, le régiment partit des avant-postes et vint loger à Sissach. Ce jour-là, nous reçumes le chef de brigade de France pour remplacer le chef Sicard.

Le 18, l'état-major alla à Aarau ; la 1re compagnie reçut l'ordre d'aller à Zurich faire le service du quartier général Lecourbe. Le 12e resta dans ses cantonnements, non loin d'Aarau.

Le 19, la 1re compagnie alla à Wettingen (abbaye).

Le 20, à Küsnach, sur la rive gauche du lac de Zurich. De là, elle fit le service au quartier général. J'étais très bien logé dans ce petit endroit où nous sommes restés jusqu'au 7 floréal, jour du passage du régiment à Zurich pour l'ouverture de la campagne. La 1re compagnie la rejoint en cet endroit et est allée, le 7 floréal, bivouaquer à Tüdorf, près de Frauenfeld. L'état-major était dans ce dernier lieu.

Le 9, le régiment s'est mis en marche et a bivouaqué dans un bois de sapins, à deux lieues en arrière de Stein ; il y est resté le 10 jusqu'à dix heures du soir, heure à laquelle il en est reparti pour se rendre près de Stein.

Le 11, passage du Rhin et bivouac à deux lieues en avant, après avoir repoussé l'ennemi.

Le 12, changement de bivouac.

Le 13, le régiment est parti de son bivouac et s'est mis à la poursuite de l'ennemi jusqu'à Stuhlingen ; de là, il a été repoussé sur une distance de trois lieues, de l'autre côté de Stokack où nous avons fait 6600 prisonniers. J'ai été envoyé, avec mon peloton, pour renforcer le piquet ; je l'ai rejoint avant d'entrer dans cette ville que nous avons traversée au grand galop et en sabrant l'ennemi. Cette journée, le combat fut très opiniâtre ; le feu ne cessa qu'à la nuit. Le régiment se retira et vint bivouaquer en arrière de Stokach, sur un versant de montagne. Il n'eut rien à manger.

Le 14, il a changé de bivouac et s'est rendu à une lieue de là, dans un village où il a été un peu mieux.

Le 15, il est parti à trois heures du matin pour aller attaquer l'ennemi. Quand je dis : le régiment, je veux dire les deux premiers escadrons commandés par le chef d'escadrons Muller, sous les ordres du général Molitor. Ils se sont dirigés sur la route de Pfullendorf.

Le 12e chasseurs faisait alors partie de la réserve commandée par le général Nansouty. Les deux derniers escadrons, avec le chef de brigade, restèrent à la réserve et suivirent la marche de l'armée qu'attaqua l'ennemi près de Mœskirch, pendant que le général Molitor l'attaquait sur son flanc gauche, ainsi que le général Vandamme. A cinq reprises, l'ennemi dut changer de position. En se retirant, les deux armées se battirent avec un acharnement dont il n'y a point d'exemple. La victoire a beaucoup balancé ; cependant, elle a tourné en notre faveur. Tout était bien animé ; le général Dumas a fait exécuter cent charges différentes par son infanterie parce que l'ennemi voulait absolument percer pour revenir sur Stokach afin de nous couper la retraite. C'est en vain qu'il a fait cette tentative ; le champ de bataille a été à nous à partir de neuf heures du soir et l'ennemi a battu en retraite dans la nuit.

Je commandais un peloton de tirailleurs du 1er escadron. J'ai chargé un bataillon d'infanterie ennemie qui fit une décharge de mousqueterie et eut la maladresse de n'attraper que mon cheval qui reçut une balle à la cuisse, balle qui perça ma capotte.

Les pertes furent considérables de part et d'autre. A 10 heures du soir, le régiment bivouaqua sous les murs de Mœskirch.

Le 16, les deux premiers escadrons partirent sous les ordres du général Laval pour aller à Pfullendorf. Ils bivouaquèrent pendant deux heures à une lieue en avant de cette ville. Placés en observation, les chasseurs avaient déjà quelque poularde dans le pot ; à peine furent-elles chaudes qu'il fallut abandonner les marmites pour se porter en avant. A huit heures du soir, les deux escadrons partirent pour aller rejoindre le régiment à la réserve, (un jour).

Le 18, il s'est rendu dans un autre village où il a stationné le 19 et le 20.

Le 21, le régiment est parti, a quitté la réserve et est passé sous les les ordres du général Vandamme. A moitié chemin de sa destination, le chef de brigade reçut l'ordre de détacher le régiment, de manière que le 1er escadron avec la 3e compagnie se dirigèrent sur *Kreisbach* avec l'état-major, — les 2e et 4e escadrons commandés par le chef d'escadrons Quinette, sur Lambach.

Nous sommes donc arrivés à *Kreisbach* à 5 heures du soir ; la 1re

compagnie marchait en tête : elle éclairait la marche. Nous avons traversé le village au grand galop pour nous porter en avant. Etant au milieu de la plaine, en bataille, faisant face à la route de Memmingen à Kempten, nous avons aperçu une grande poussière ; on s'est porté de ce côté séante tenante : nous avons trouvé un convoi ennemi très considérable qui marchait sur Kempten. Nous l'avons attaqué en queue et deux autres escadrons en tête. D'ailleurs, on doit avoir vu le récit de cet engagement sur les papiers publics. Voici l'article tel qu'il est conçu ;

EXTRAIT DE LA CORRESPONDANCE DE L'ARMÉE DU RHIN
DU 24 FLORÉAL, 8e ANNÉE.

« Le 21 floréal, le 12e régiment de chasseurs à cheval faisant partie « de la réserve de l'aile droite du Rhin, a été détaché à la 1re division, « commandée par le général Vandamme. Il reçut l'ordre de se diviser, « partie sur Kempten et partie sur Memmingen afin de marcher en « partisans pour inquiéter l'ennemi. Il se mit donc en marche de « grand matin. Il arriva à la position indiquée à quatre heures du soir, « tomba sur les derrières de l'armée autrichienne, coupa un convoi, « s'empara en tête et en queue de 400 chariots de vivres et bagages, « poursuivit les hussards chargés d'escorter le convoi, les força à « rentrer dans Memmingen où ils portèrent l'alarme à leurs troupes « faisant face alors à l'aile droite de l'armée française qui se battait « avec elle depuis onze heures du matin.

« 800 chevaux environ, beaucoup de butin, des farines et des grains, « tel est le résultat de la mission de ce brave régiment.

« Signé : MARQUET, officier d'état-major.

« NOTA. — Les chasseurs ont vendu un grand nombre de ces chevaux « à 18 sols et à 9 sols par cheval. »

Je reviens donc à la marche du régiment.

Cette même nuit, il a bivouaqué dans le village de *Kreisbach*, avec le temps le plus affreux que l'on puisse imaginer ; la pluie n'a pas cessé de tomber sur le corps comme si on l'eût jetée à seaux. Nous avons beaucoup souffert.

Le 22, au matin, nous entrâmes dans les logements. Le soir, le 1er escadron reçut l'ordre de partir pour aller rejoindre le 8e hussards. Cet escadron a marché depuis sept heures du soir jusqu'à 2 heures du matin. Arrivé à sa destination, il est entré dans un bivouac jusqu'à 5 heures, heure à laquelle il est monté à cheval avec le 8e hussards. Il a marché sur Kempten, et, à moitié chemin, il a ren-

contré le régiment qui, de suite, a attaqué les avant-postes de l'ennemi et l'a forcé à abandonner Kempten. A 9 neuf heures du matin, la 1re compagnie a été de piquet, en avant de cette ville, pour garder le pont; elle s'est rafraîchie. Deux heures après, elle est rentrée au régiment qui est reparti à midi pour revenir à *Kreisbach*. J'ai été commandé de piquet en arrivant. Pour me rafraîchir, j'ai encore passé la nuit dans un bois et toujours la pluie sur le corps. Le régiment est resté dans ce village jusqu'au 25. Le chef de brigade reçut l'ordre, le 24, de passer à l'armée d'Italie.

Le 25, départ pour l'Italie. Nous nous sommes rafraîchis à Kempten, à l'auberge de *la Couronne*. Nous avons bu du très bon vin de Hongrie. De là, nous nous sommes dirigés sur la Suisse.

Le 26, le 12e est venu coucher à Bregenz.

Le 27, il a passé le Rin, s'est rafraîchi à Rorschach et a couché à Saint-Gall.

J'ai vendu un cheval à Rorschach.

Le 28, à Wyl.

Le 29, à Embrach, à deux lieues de Winterthur. J'ai eu le plaisir, en passant à Elgg, de voir Mlle Véronique Tratzler.

Le 30, l'état-major fut à Zurich, — la 1re compagnie et le 2e escadron à Richterswilen. Je me suis fort bien amusé à Zurich le 1er prairial.

Le 2, l'état-major s'est rendu à Zug et la 1re compagnie à Cham.

Le 3, à Lucerne, — la 1re compagnie à Ebikon.

Le 4, à Schwyz, — la 1re compagnie à Ibach. J'étais assez bien logé. J.C. une ple B. par curiosité. (*Sic* dans le manuscrit).

Le 5, séjour.

Le 6, départ pour la montagne de Morschach. Elle est extrêmement dangereuse : il existe un petit sentier par lequel il n'est jamais passé de chevaux. Ce chemin est entouré de précipices qui ont au moins deux mille toises de profondeur. A chaque instant, chacun croyait voir dégringoler son cheval; mais le sauveur des Républicains a si bien fait son compte qu'il ne nous est arrivé aucun accident et nous sommes descendus au village de Sisikon après avoir fait trois lieues dans cette maudite montagne. Ce village se trouve situé sur la rive droite du lac des Quatre Cantons. Le régiment s'est embarqué pour aller à Altdorf. La traversée dura trois heures; elle fut bien dangereuse. Nous avons débarqué à Flüelen, en plusieurs reprises, de telle sorte qu'il était minuit quand les derniers sont arrivés. J'ai aperçu, sur la rive droite du lac, la chapelle de Guillaume Tell. Le soir, le régiment a bivouaqué à Altdorf avec le 6e dragons.

Le 7, le régiment est parti à cinq heures du matin pour gravir le Saint-Gothard. Nous sommes passés sur le pont du Diable et sous la

Roche percée qui a 83 pas de longueur. L'état-major et les deux derniers escadrons ont logé à Urseren. Nous n'avons rien trouvé à manger ni à boire, de telle sorte que nous avons fait une bien mauvaise chère.

Le 8, le 12e chasseurs est parti à dix heures du matin et a traversé le sommet du Gothard. Nous avons marché pendant trois lieues sur la neige qui formait des ponts sur les différentes rivières. Nous sommes aussi passés à côté du lac où le Rhin, le Rhône, le Tessin et la Reuss prennent leur source. Nous sommes descendus de l'autre côté du Gothard à un endroit où la descente est plus pénible que la montée. Nous avons bivouaqué près d'Airolo, sur le bord du Tessin. Nous n'avons pas pu trouver un morceau de pain, pas même pour de l'argent.

Le 9, le régiment est parti à 10 heures du matin pour Faido. Nous avons traversé plusieurs ponts. Cette rivière du Tessin nous a fourni le plaisir de voir plusieurs cascades qui surpassent en beauté celle du Rhin, près de Schaffhouse. Arrivé à Faido, on nous a fait rafraîchir sur la place, pendant une heure, puis on nous a donné l'ordre de bivouaquer derrière l'église des Capucins. On a remis des billets de logement aux officiers et les trois officiers de la compagnie ont été logés chez le vicaire de l'endroit avec quatre officiers de la 91e demi-brigade de ligne.

Le 10, à cinq heures du matin, nous avons attaqué le pont de Bellinzona, situé à une lieue en arrière de cette ville. Ce pont a été attaqué à 2 heures de l'après-midi. Le général *Digouet* fut chargé de cette expédition. On ne fit que se tirailler jusqu'à la nuit sans avoir tenté le passage, ce qui aurait pu se faire sans une grande perte parce que l'ennemi n'était point assez fort pour le défendre. Quelques chasseurs de la 1re légère, qui étaient avec nous, furent tués. L'ennemi a perdu 27 hussards et une soixantaine de fantassins. Le commandant de la place de Bellinzona, qui défendait le passage de ce pont en vertu de l'ordre qui lui en avait été donné par son général, fut blessé au ventre d'un coup de feu.

La nuit survint et le feu cessa.

Nous n'avions que deux petites pièces de canon qu'on avait fait passer sur des mulets. Après que le feu eut cessé, nous vînmes bivouaquer à une lieue en arrière de ce point, sur la rive gauche du Tessin, dans une plaine très sablonneuse où il n'y avait point seulement un buisson pour attacher un cheval. Rien à manger ni à boire, si ce n'est l'eau qui coulait dans le Tessin. Nous avons passé une bien mauvaise nuit, la pluie sur le corps tout le temps et le ventre vide. On peut juger par là comment nous avons pu nous reposer. A minuit, on

a donné deux moutons par compagnie ; les chasseurs les ont fait cuire sur les cendres et les ont mangé sans pain. L'ennemi a évacué ses positions dans la nuit et s'est retiré. On lui a pris dans cette journée quatre cents moutons et quarante-neuf mulets ou chevaux.

Le 11, départ à 6 heures du matin pour aller bivouaquer sous les murs de Bellinzona. Aussitôt que nous fumes installés, la faim me fit courir à la ville avec plusieurs de mes camarades et ce pour déjeuner. Nous sommes allés à l'auberge du *Cerf* où nous nous sommes régalés.

Dans la nuit du 11 au 12, il a fait un orage d'une violence telle que la moitié de nos chevaux faillirent se noyer dans le bivouac. Beaucoup de porte-manteaux des chasseurs furent entraînés. Les environs de cette ville furent inondés par un grand torrent qui se forma.

Le 12, le régiment est parti pour Magadino, sur le bord du lac Majeur.

Le 13, il s'est dirigé sur Lugano. Nous avons gravi une côte extrêmement rapide. Arrivés à Lugano, qui est une charmante ville, fort joli sexe, les deux premiers escadrons ont reçu l'ordre de partir pour Maliazo, à une lieue et demie de Lugano. Arrivés au bivouac, nous mettons pied à terre. Nous allions manger un morceau chez le curé de cette même commune, lorsqu'à peine sur la porte, une ordonnance arriva à bride abattue pour nous faire repartir de suite et nous faire porter plus avant. Quoique morts de faim et de soif, il ne nous fut pas possible de nous arrêter pour boire un coup. Nous sommes donc montés à cheval et nous nous sommes portés à l'endroit qui nous était indiqué. C'était un village milanais qui se nomme Ponte-Tresa parce que la rivière Tresa le traverse. Nous y avons été assez bien. Les officiers du 1er escadron ont vécu ensemble dans une maison particulière. J'étais logé avec mon collègue Méry chez une pucelle de soixante-six ans. Les vivres nous furent procurés par un homme qui parlait le français et qui était le garde-magasin des Autrichiens. Il fut obligé d'aller dans un autre village dans le but de nous fournir les vivres nécessaires. La troupe a eu une bouteille de vin par homme et les vivres.

Le 14, marche sur Varèse ; j'ai été logé dans une maison de campagne qui avait une vue superbe. J'ai occupé l'appartement que le général russe Souvarof avait occupé à l'époque où il commandait l'armée russe en Italie. Dans cette belle maison, si j'ai voulu manger, j'ai été obligé de me faire la cuisine moi-même, à dix heures du soir.

Le 15, le 12e se mit en marche pour Côme. Arrivés à une demi-lieue de cette ville, on nous a fait mettre pied à terre pour nous rafraichir, dans le château de Camerlata, à vingt-six mille de

Milan. Une heure après, nous repartîmes. Le régiment se dispersa pour cantonner la nuit. Le 1er escadron a bivouaqué à Pino (vingt mille de Milan). Les officiers de l'escadron ont vécu ensemble dans le château d'un marquis. Nous avons très bien soupé.

Ce jour-là, il y a eu une petite insurrection à la 1re compagnie, en partant de Varèse où le général *Digouet* et le chef de brigade furent obligés de frapper sur les mutins pour les faire obéir. Les chasseurs Lecaille et Murisse furent les promoteurs de cette insurrection : ils disaient qu'ils n'avaient point reçu leur compte d'avoine.

Le 16, l'état-major a été logé à la Cascina Gobba et les quatre escadrons ont bivouaqué à Greco, derrière le canal. Les officiers du 1er escadron ont logé chez Joseph Brivi ; nous avons été très bien traités. Il nous a fait manger de la bonne saucisse de Milan, très renommée dans le pays. Nous avions une jolie et charmante hôtesse ; elle était beaucoup plus jeune que son mari. Je me serais volontiers rendu son bon ami si elle eut voulu y consentir.

Ce village est à deux milles de Milan, sur la grande route. Les escadrons ont été logés par rang de bataille. J'ai vu pour la première fois des voitures très légères qui ont beaucoup de rapport avec les chaises percées ; elles ne sont pas plus grandes.

Le 17, les escadrons sont montés à cheval à six heures du matin. Nous sommes restés au bivouac pendant deux heures pour attendre de nouveaux ordres. Enfin l'ordre est arrivé de rentrer au bivouac. Nous sommes allés déjeuner chez notre hôte avec les officiers du 2e escadron qui se sont joints à nous. A huit heures, nous avons reçu l'ordre de monter à cheval à dix heures pour nous rendre à Milan, à l'effet d'y passer la revue de plusieurs généraux : 1° celle du général de brigade *Digouet* ; 2e celle du général Lapoipple, général de division ; 3e celle du lieutenant-général Moncey ; 4° celle du général Berthier, ministre de la guerre ; 5e et enfin celle du général Bonaparte, premier consul de la République française. Ces différentes revues ont été passées depuis deux heures après-midi jusqu'à cinq du soir, dans la cour du quartier du Lazaret.

Avant de mettre pied à terre, le général Bonaparte a fait réunir tous les officiers de la division qui venaient de l'armée du Rhin et les a fait former en cercle. Il nous a adressé une harangue en nous annonçant que l'ennemi avait reçu un coup de Jarnac, qu'il fallait lui en donner un second et qu'il était nécessaire que la division parte à une heure après minuit pour seconder l'avant-garde qui déjà avait passé le Pô (c'est un fleuve). Je ne puis point rapporter textuellement ce que ce grand héros de la République a dit. Nous avons été tous enchantés de le voir et de l'entendre. Il a terminé en nous disant qu'il connaissait

notre réputation, qu'il comptait sur notre énergie et notre courage et s'est écrié : « Vive la République ! »

Ensuite, nous mîmes nos chevaux aux écuries du quartier du Lazaret et j'entrai en ville avec mon collègue Loquette pour aller dîner. Nous fîmes la rencontre du citoyen Pincemaille, officier-payeur au 12e hussards. Nous avons été conduits tous les trois par un page dans une maison où il y avait de jolies femmes, dont une de quatorze ans (1)..... Puis, nous avons soupé. Après souper, nous avons été conduits derechef chez d'autres femmes très jolies et dans différentes maisons où nous sommes restés jusqu'à onze heures du soir (2)..... Pour dire la vérité, les femmes de Milan méritent beaucoup parce qu'elles sont très jolies et très aimables.

Nous sommes rentrés à minuit à la caserne. Je me suis couché derrière mon cheval pendant une heure ; on sonna le boute-selle et je dus remonter immédiatement à cheval. Il faisait un temps diabolique ; la pluie tombait à verse. A une heure après minuit, le régiment s'est mis en marche pour Pavie, à vingt-un milles de Milan, la pluie constamment sur le corps. A cinq heures du matin, arrivés à moitié chemin, on nous a fait rafraîchir. Le 12e était alors sous les ordres du général Duvignaud.

Nous continuâmes notre marche et nous arrivâmes à Pavie à onze heures du matin. Le régiment se mit en bataille avant d'entrer en ville et y resta pendant une heure avec toute la rigueur du temps, et cela pendant que le général prenait ses plaisirs avec Madame son épouse dans la ville. Il envoya ensuite ses ordres pour que le régiment continuât de marcher jusqu'au village de Belgiojoso. Je fus commandé de piquet, en arrivant, pour me soulager. Le général m'envoya placer un poste sur le Pô, à deux lieues et demie derrière nous ; j'y trouvai quatre demi-brigades d'infanterie, plusieurs régiments de cavalerie et beaucoup d'artillerie. Je ramenai donc mon piquet, voyant qu'il était fort inutile que je le place au centre de l'armée. Cela établit bien clairement que, bien souvent, les généraux ne savent pas ce qu'ils font et que les soldats sont toujours victimes de leur ineptie. Le général dirigea mon piquet, et si bien, qu'il me plaça à côté de la porte, près du fossé qui était à côté du château où il logeait, pour le garder avec Madame son épouse. Le régiment et le 6e dragons ont bivouaqué dans ce village jusqu'au 18, à dix heures du soir.

Les deux régiments sont partis de Belgiojoso le 19, à dix heures de la nuit.

(1) Suivent des détails qu'il est impossible de reproduire étant donné leur caractère extraordinairement pornographique.

(2) Idem.

Je dois faire connaître ici les beautés du château qui était dans ce village.

L'immeuble par lui-même est superbe, orné d'un très joli jardin, avec une grotte secrète qui arrose tout le jardin ainsi qu'un petit bosquet anglais. Cette même grotte fournit l'eau à un bassin au moyen d'un tuyau ; dans ce bassin est installé un superbe jet d'eau qui s'élève à plus de huit pieds de haut. Avec une clé, on peut s'arroser soi-même ainsi que plusieurs autres personnes : de petits canaux imperceptibles soufflent tous l'eau à la hauteur de la charmille. C'est comme la machine de Marly, une mécanique superbe, très curieuse.

Le 19, les deux régiments sont partis de ce village, à dix heures du soir, avec un très mauvais temps. La pluie tombait en si grande abondance que, dans moins d'une demi heure, nous fûmes tous percés jusqu'aux os.

J'avais une belle chienne d'arrêt que j'appelais *Comtesse*. Je l'ai perdue dans cette marche de nuit parce qu'elle n'a pas pu suivre à cause de la pluie. Nous arrivâmes à quatre heures du matin dans un village, sur la route de Plaisance, mouillés comme des canards. Nous y restâmes une heure pour nous rafraîchir. De là, nous nous sommes dirigés sur Plaisance. Nous sommes restés longtemps sur le bord du Pô sans pouvoir passer car il n'y avait pas de barques. On a établi un pont volant sur lequel nous sommes passés en différentes reprises vu que ce pont ne pouvait contenir que trente chevaux au plus. Arrivés à Plaisance, les régiments ont bivouaqué sur le rempart, en face le Pô.

Le 21, le 12e chasseurs est parti à trois heures du matin avec le 6e dragons. Ces deux régiments sont passés sous le feu du canon du fort de Plaisance, qui a tiré continuellement sur eux pendant le défilé. Pour notre bonheur, personne n'a été atteint.

L'armée, qui avait passé le Pô avant nous, près de Pavie, marchait sur Voghera. Elle rencontra l'ennemi qu'elle repoussa jusqu'à Castelannovo et Stradella après lui avoir fait perdre en tués, blessés et prisonniers 6000 hommes. Le général en chef Mélas se retira à Alexandrie et son armée dans la plaine de Marengo.

Je continue la marche du régiment.

Le jour où il est parti de plaisance, il s'est rafraîchi à Stradella, à quinze milles de Plaisance, sur la route d'Alexandrie. Arrivé à deux lieues plus loin, il a reçu l'ordre de bivouaquer sur la droite de la route, vis-à-vis le village de San-Giuliano. Avant d'arriver au bivouac, nous rencontrâmes sur la route le premier consul Bonaparte qui nous passa en revue. Après cette revue, le régiment entra dans une prairie enclavée dans les vignes et y établit son bivouac dans lequel

il but au moins trois mille bouteilles de vin en mangeant quelques poulardes. Pour moi, j'y ai mangé plus de gousses d'ail que d'autres choses afin de pouvoir avaler quelques morceaux de mauvais pain de Turquie, car, depuis que nous avions passé le Gothard, on n'en trouvait point d'une autre qualité.

Le 22, nous sommes restés dans le même bivouac et avons fait la même chère. Le général Murat nous a passé en revue, à trois heures de l'après-midi, comme ayant fait ses premières armes en qualité de chasseur dans notre corps. Il nous a témoigné beaucoup d'attachement en nous disant qu'il ne nous oublierait pas à l'occasion. Cependant, c'est ce qu'il a fait dans plusieurs circonstances.

Le 23, le 12e chasseurs s'est mis en marche à neuf heures du matin pour aller sur Tortona. Nous nous sommes arrêtés à une lieue et demie plus en arrière. Nous avons passé à Voghera où était le quartier général de Bonaparte. Dans son quartier général, il lui a été envoyé un officier supérieur en parlementaire par le général Mélas, commandant en chef l'armée autrichienne, dans le but de s'informer s'il était réellement vrai que le Premier Consul de la République française était en personne à l'armée, et cela parce qu'ils le craignaient beaucoup, et surtout les soldats qui tremblaient déjà à l'avance lorsqu'ils savaient que notre armée était commandée par Bonaparte. L'officier des avant-postes adressa ce parlementaire au Premier Consul. On l'introduit; le général Bonaparte l'interroge, lui demande quel est l'objet de sa mission. Il répond qu'il n'a d'autre mission que celle de s'instruire si le Premier Consul était en personne à l'armée pour pouvoir en rendre compte au général Mélas. Bonaparte lui dit : « Oui, Monsieur, il y est, et c'est à lui que vous parlez. » Cet officier lui tira alors sa révérence et le salua très respectueusement. Comme sa mission était finie, il voulut se retirer. Le Consul l'engagea à dîner, et, en même temps, lui dit : « Vous verrez aussi défiler l'avant-garde de mon armée. » Il le plaça sur le balcon de son logement où il resta durant le passage de l'avant-garde qui défila au son des trompettes, tambours et musique, en faisant retentir les voix et en chantant : « Vive la République ! » et « vive Bonaparte ! » Aussitôt que la colonne eut fini de défiler, le Consul dit au parlementaire : « Vous pouvez maintenant vous retirer. Dites à votre général Mélas que vous avez vu le Premier Consul ainsi que l'avant-garde de son armée. »

Ainsi, au lieu de lui bander les yeux, on lui a fait voir absolument tout. Cette initiative du Consul dût lui faire croire qu'on craignait peu le général Mélas ainsi que son armée.

Revenons à la marche du régiment.

Il alla bivouaquer, la nuit, à une lieue en arrière de Tortona, sur la

route, au milieu d'un champ. La terre était si dure qu'il était difficile de planter des piquets pour attacher les chevaux. Nous sommes restés sans vivres toute la nuit, la pluie sur le corps.

Le 24, nous partîmes à quatre heures du matin. N'ayant pu passer par Tortona à cause du fort, on est allé passer à Castellazo. A une lieue de là, était la réunion de l'armée. Etant donc au rendez-vous, le régiment est passé à l'avant-garde et en a fait partie. Nous avons marché alors sur San-Giuliano qui est en arrière de Marengo. Les Français ont attaqué l'ennemi d'une manière un peu vigoureuse et l'ont obligé à abandonner Marengo et à passer la rivière l'Orba, à l'exception des avant-postes qui sont restés en avant de cette rivière avec une partie de leur avant-garde. Le feu a été extrêmement violent jusqu'à neuf heures du soir. Le régiment devait se porter sur un point essentiel pour faire diversion à l'armée autrichienne, mais le général Duvignaud a été assez ignorant pour nous laisser plantés au milieu d'une vigne, derrière le village de San Giuliano, et cela parce qu'il ne pensait qu'à sa femme qu'il avait laissée en arrière plutôt qu'à battre l'ennemi. De cela il ressort que les femmes ne valent rien en campagne ; elles ne sont bonnes qu'à retenir le courage des militaires et à occuper leur esprit parce que lorsque le soldat doit être de tout cœur au combat, c'est le contraire, il est avec celui de sa femme. Tel a été le général Duvignaud dans cette journée, pour son malheur, puisqu'il a été disgrâcié. Je crois qu'une personne délicate doit préférer perdre la vie plutôt que de se voir déshonorée sur un champ de bataille, soit par lâcheté ou autrement. A mon avis, on est déshonoré lorsqu'on est renvoyé du champ de l'honneur et de la gloire aussi ignominieusement que Duvignaud l'a été par le Premier Consul.

Ce fameux Duvignaud n'a pas été content de notre abandon toute la journée au milieu des vignes. Le soir, il fut question que le régiment donnerait plusieurs fois; point du tout : il cherchait à nous cacher pour trouver le moyen de se soustraire au feu de telle sorte qu'il nous tint dissimulés derrière la rivière jusqu'à ce que le commandant du régiment nous en sortit, nous fit porter en avant et exécuter une charge. La nuit arriva ensuite. Le général alla rejoindre son épouse et nous laissa là sans nous donner aucun ordre. Nous restâmes sur le champ de bataille jusqu'à minuit. Le commandant fit alors des démarches et on nous envoya bivouaquer au village de San Giuliano où était une partie de l'armée. Nous enragions de faim et nous n'avions rien à manger. Avec la plus grande peine, nous avons pu trouver du fourrage pour nos chevaux.

Le 25, jour mémorable pour toutes les nations de l'Europe, le régiment est monté à cheval à sept heures du matin et a reçu l'ordre

de se porter sur la gauche de l'armée dans le but d'empêcher les communications de l'armée autrichienne d'Alexandrie à Tortona. Cette armée était déjà à moitié cernée depuis deux jours. Nous devions aller à Castellazo, entre la Bormida et l'Orba. Nous fûmes obligés de passer l'Orba au gué, pour rejoindre notre poste. Arrivés à Castellazo, le chef de brigade plaça deux postes sur la Bormida, l'un commandé par le lieutenant Loquette, l'autre par le lieutenant Besson. Le chef d'escadrons Müller fut chargé de bivouaquer le régiment. Il le plaça dans le centre du village, la moitié dans la cour d'une espèce de château, l'autre moitié dans la cour d'une grande grange et sur la place. A une heure après-midi, les officiers du régiment, à l'exception des chefs, dînèrent au couvent des capucins. A moitié dîner, nous eûmes une fausse alerte. Le 1er escadron monta à cheval et se porta du côté où étaient les postes ; à moitié chemin, on nous fit prévenir qu'il s'agissait de paysans. C'est Loquette qui nous a donné cette alerte. Nous sommes alors rentrés au bivouac. Prévoyant que la nuit ne nous serait point trop favorable pour le repos, chacun était bien aise de faire un petit sommeil. A peine eûmes-nous les yeux fermés que l'on nous fit avertir que l'ennemi passait la rivière pour nous attaquer. Vite, on sonna « à cheval ! ». Nous eûmes seulement le temps de sortir du village et de nous porter sur la place d'armes qui nous avait été indiquée, derrière le village. A cet instant, une colonne de hussards ennemis arriva au centre de ce même village et une autre par derrière afin de pouvoir nous cerner, croyant que nous ne serions pas assez lestes pour sortir. Ces deux colonnes étaient composées de quinze cents hommes ; le régiment qui leur faisait face n'était fort que de deux cents combattants. Les trois quarts et demi de nos postes furent pris de même que le lieutenant Besson.

En vain, nous voulûmes résister : nous fûmes forcés de nous retirer au grand galop pour avoir le temps de repasser la rivière qui était derrière nous, après avoir fait plusieurs fois face à l'ennemi, l'avoir chargé, lui avoir blessé beaucoup de hussards et pris quelques centaines de soldats que nous fûmes obligés de relâcher. Lorsque nous fûmes de l'autre côté de la rivière, nous nous mîmes en bataille pour faire face, mais l'ennemi était déjà sur nous et nous avions perdu la moitié de notre monde. Nous fûmes encore obligés de recommencer notre retraite au plus vite parce que l'adversaire cherchait à nous couper ; nous repartîmes au galop. Nous nous acheminâmes sur la route de Tortona, et, par le plus grand hasard du monde, nous vînmes tomber au village de Ferro où était le quartier général du Consul et ce après avoir fait six lieues de retraite au galop.

Cent quatre sous-officiers et chasseurs furent faits prisonniers ; sur

ce nombre, il y eut 22 blessés. Quatre officiers furent faits prisonniers. Le sous-lieutenant Desmont échappa avec quatre coups de sabre dont l'un lui partagea la joue. Le capitaine Aubertin, les lieutenants Dery et Besson et le sous-lieutenant Broux furent faits prisonniers ; le lieutenant Loquette se sauva du côté de l'armée de Masséna qui venait de Gênes. Après cette affaire, le régiment se trouva réduit à quatre-vingt-treize combattants que le Consul désigna pour faire le service à son quartier général.

Toute l'armée s'est battue dans cette journée mémorable comme il n'y a point d'exemple. Ni Fleurus, ni Jemmapes ne peuvent rivaliser avec cette bataille qui s'est déroulée dans la plaine de Marengo. L'armée a commencé le feu à cinq heures du matin et a continué jusqu'à quatre heures du soir, sans relâche ni succès de part ni d'autre. Notre artillerie ne pouvait plus tirer depuis midi ; elle manqua de munitions, de telle sorte qu'à quatre heures du soir toute la gauche battit en retraite et sans ordre. Une certaine frayeur s'était glissée dans les rangs par l'organe de quelque vivandier qui se trouvait derrière et qui, ayant sans doute peur d'être pris, cria : « Sauvons-nous, nous sommes perdus ! » Il n'en fallut pas davantage pour mettre le désordre dans les rangs.

Bonaparte, ce grand héros, resta toujours debout à la tête de l'armée et au milieu de tous les feux. Voyant que la déroute allait se manifester peut-être dans toute l'armée, il envoya chercher Desaix avec sa division qui tenait Tortona en respect. Il ne fut pas long à arriver avec des troupes toutes fraiches et dix pièces d'artillerie légère. Beaucoup de fuyards se réunirent à cette division en voyant ce brave général, qui marchait avec le plus grand sang-froid à la tête de sa troupe et qui lui disait : « Suivez-moi, mes amis ; je vous emmène au champ de l'honneur et de la gloire. » Tous ces braves suivirent leur intrépide général qui, aussitôt, rencontra le Premier Consul. Desaix, en ami, le pria de se retirer en lui faisant observer que la place qu'il occupait était trop dangereuse pour lui. Bonaparte insista en lui répondant qu'il voulait vaincre ou mourir là. Le général Desaix lui répondit en ces termes : « Général ! comptez sur moi. Je vous donne ma parole d'honneur de général et vous réponds sur ma vie de ne point battre en retraite. » Il le pria de rechef de se retirer. Bonaparte, d'un air majestueux, se tourna alors vers l'armée et lui dit en lui montrant les Autrichiens avec son doigt : « Mes amis ! voilà la paix, allez la chercher. » Les soldats, encouragés par l'énergie de leurs généraux, répondirent à haute voix : « Oui, nous voulons vaincre ou mourir. » Et aussitôt ils se mirent en marche en criant tous en chœur : « En avant ! en avant !. » Au premier feu qu'ils firent, le brave

général Desaix trouva la mort à la tête de ses troupes. Trois balles l'atteignirent; avant d'expirer, il eut seulement le temps de dire : « *Courage, mes enfants ; moi, je meurs pour ma patrie sur le champ de la gloire. Vive la République !* »

Immédiatement, l'artillerie commença à faire feu sur l'ennemi et l'armée avança la baïonnette en avant. Les Autrichiens prirent la fuite; la peur s'empara d'eux à un point tel qu'ils ne purent plus s'arrêter.

Dans l'espace de six minutes, nous leur primes sept mille prisonniers, cinq drapeaux, deux généraux et quantité de pièces de canon qu'ils avaient été obligés d'abandonner sur la route. La terre etait couverte de sang et jonchée de cadavres. De part et d'autre, il y eut au moins trente mille homme tués. En outre des tués, nos adversaires ont eu seize mille hommes blessés qui ont été portés à Alexandrie, et aussi une grande quantité de prisonniers.

Je peux affirmer ici que les ennemis ont éprouvé des pertes considérables. La frayeur les avait tellement saisis qu'ils ne savaient où se retirer. Nos valeureux Français étaient à leurs trousses encore à neuf heures et demie du soir; ils les poursuivirent jusqu'aux portes d'Alexandrie. Il y en eut beaucoup qui se noyèrent en passant l'Orba, sans parler de l'artillerie et des bagages qui se perdirent.

Ainsi, le champ de bataille nous resta libre. Tel a été le succès de cette brillante et heureuse journée.

Le 26, qui était le lendemain, le général Mélas envoya à Bonaparte un parlementaire, le général de brigade qui commandait la place d'Alexandrie, pour lui proposer une capitulation. Ils eurent une longue conférence. Après le départ du général autrichien, le général Berthier, ministre de la guerre, fut chargé de traiter avec l'ennemi d'après les instructions du Premier Consul. Il partit à quatre heures du soir pour se rendre à Alexandrie, chez le général Mélas où fut définitivement conclue une capitulation, et, en même temps, une trêve de six jours, afin de pouvoir porter à la connaissance de l'empereur la convention qui venait d'intervenir entre les deux puissances belligérantes. Capitulation bien honteuse pour eux, bien glorieuse pour les Français, et surtout pour le général Bonaparte, qui, après avoir vaincu une armée plus nombreuse que la sienne, accepta les conditions proposées par l'ennemi. Cela nous prouva clairement que Bonaparte était déjà bien las de voir répandre du sang. Il voulait mettre fin à tous les maux que nous éprouvions depuis neuf années. Il nous donna par là la certitude que son intention était de donner la paix à toute l'Europe et qu'il n'y avait qu'un Bonaparte, en France, pour nous procurer la tranquillité.

Je reviens à notre marche.

Le régiment est resté au bivouac, près du quartier général de Bonaparte, le 26 et le 27 inclus. Nous avons eu toute la peine possible pour y subsister; impossible de trouver des vivres et du fourrage pour les chevaux.

Le 28, nous partîmes pour le village de Rivanazzano avec le 1er régiment de hussards et un escadron du 11e.

Le 29, les officiers de la 1re compagnie ont été logés tous ensemble chez M. Francesco Gatti. Le lieutenant Michaud est venu nous rejoindre. Le premier jour où j'arrivai dans cette maison, personne ne me demanda si je voulais manger ou boire. Comme je n'étais pas habitué à vivre comme les saints, je demandai à ces gens-là si c'était ainsi qu'ils avaient l'habitude de traiter leurs invités. Ils me dirent qu'ils n'avaient rien à nous donner. Je dégainai alors mon sabre et leur dis que s'ils ne nous servaient point à dîner et à souper lorsque l'heure serait venue, je leur couperai le cou à tous. C'est ainsi qu'il fallait s'y prendre avec tous les Italiens pour obtenir quelque chose. Cela a produit un très bon effet. Nous avons été ensuite traités comme des dieux pendant tout notre séjour et grands amis par dessus le marché. Tous nos prisonniers sont rentrés dans ce village.

Le 30, le régiment n'a pas bougé.

Le 1er messidor, le général Berthier a passé en revue toute la cavalerie avec le général Kellermann. Il a été ordonné que tous les soldats porteraient le laurier sur leur tête. Le général Berthier, au nom du Premier Consul, fut chargé de complimenter la cavalerie sur sa bonne conduite, son courage et son zèle dans la journée mémorable du 25 prairial. Elle sera à jamais immortalisée.

La 2, le 3 et le 4, repos.

Le 5, j'ai été de piquet.

Le 6, départ à six heures du matin pour Broni.

J'ai été logé chez un coquin de chanoine, un homme de lettres, avec lequel j'ai eu une petite altercation à raison du peu de courtoisie de sa réception. Il ne voulait point me donner à dîner, mais lorsqu'il a vu que j'étais bien décidé, il a eu bientôt trouvé de quoi me faire manger. Cependant, il était patriote avoué. Il a beaucoup souffert à l'époque de la Révolution avec les aristocrates de cette commune; il a éte tyrannisé jusqu'au point d'être obligé d'abandonner son foyer. Nous avons fini par nous quitter très bons amis; nous nous sommes donnés l'accolade fraternelle en nous séparant.

Le 7, marche sur le bourg de Castel S. Giovanni. J'ai logé dans le couvent des Augustins; le supérieur m'a fait un assez bon accueil. Il avait le physique d'un honnête homme.

Le 8, nous avons bivouaqué à Plaisance, sur le rempart, au même endroit que la première fois. J'ai vu l'armée française campée à côté de l'armée autrichienne. Ces deux armées faisaient le service ensemble, dans la ville de Plaisance, de manière que j'ai eu, sur l'une des portes de la ville, trois factionnaires appartenant à trois nations différentes. Lorsque l'armée autrichienne s'est retirée, on a vu, sur la route, deux colonnes marcher ensemble : l'armée française s'avançait pêle-mêle avec les Autrichiens, comme des amis. Les troupes ont marché ainsi depuis Boni jusqu'à Plaisance sans qu'il y ait eu un petit mot de dit de part ni d'autre. Dans la ville de Plaisance, les officiers et les soldats se trouvèrent ensemble dans les auberges et les cafés ; ils jouèrent comme des amis, et, toujours, avec la plus grande tranquillité. Néanmoins, on s'apercevait bien que la tristesse et la honte étaient peintes sur le visage des Autrichiens ; ils n'osaient point lever les yeux pour nous fixer. En un mot, tout s'est passé le mieux du monde.

Le 9, le régiment s'est rendu à Crémone, lieu de sa destination. Les chasseurs ont été casernés, les officiers logés en ville, chez les bourgeois. J'ai été placé chez M. le marquis de Tréqui. Le jour de notre arrivée, la général Lorge, qui commandait cette place, a ordonné à l'administration de faire offrir par les bourgeois la table aux officiers étant donné que nous n'avions point d'argent puisque le gouvernement ne nous payait point. Le même soir est arrivé un ordre contraire, émané du général Masséna, général en chef de l'armée, et cela parce que, la veille, le prince Murat avait mis la ville en contribution de soixante mille francs qu'il a fort bien su empocher. Par ce moyen, la table fut retirée aux officiers et on fut obligé de crever de faim. Cependant, notre hôte, soit de bon gré ou bien par force, continua à nous donner la table jusqu'à notre départ. Voilà ce qui nous arrivait avec nos généraux. Ils levaient dans toutes les villes de fortes contributions qu'ils empochaient, bien entendu, et nous, pauvres malheureux, nous croupissions dans la misère tandis que nous voyions toute cette classe devenir millionnaire, et cela aux depens des autres.

Un malheur m'arriva dans la maison de M. le marquis de Tréqui, malheur qui finit de mettre le comble à ma misère.

Il y avait, dans cette même maison, vingt chasseurs de la 9e demi-brigade d'infanterie légère, dont deux sergents. L'un de cette bande (car je puis les traiter ainsi) vint prendre dans ma chambre mon gilet, que je venais de quitter, dans lequel j'avais trois louis en or et environ huit francs en petite monnaie. C'était toute ma fortune. Après cela, je me suis trouvé fort en peine d'être obligé de rester sans le sou, sans aucune ressource. Tous mes camarades étaient dans ma situation, cela

parce que nos appointements ne nous étaient points payés. C'est ainsi que je suis resté quelque temps dans la plus grande gêne.

Du 10 au 13, rien de nouveau.

Le 14, nous reçûmes l'ordre de partir pour Dijon où était l'armée de réserve.

J'ai eu le plaisir de rencontrer M. Déchamp, mon ancien collègue, qui commandait la place de Crémone. Il était attaché au quartier général de Duchen.

J'ai eu aussi la satisfaction de voir dans cette ville un très beau sexe; les femmes y sont richement mises. Il y existe peu de femmes de joie.

Il fit extrêmement chaud pendant tout notre séjour, aussi ne voyait-on le beau monde que la nuit. Comme la mode est que les dames vont au café en faisant leur promenade, ce n'était que là qu'il était possible de les voir.

Le 15, le régiment est parti à quatre heures du matin. Il est venu bivouaquer à Plaisance, toujours sur le rempart. Nous avons passé le Pô sur un pont volant et sur de petites barques. Ce passage nous a pris quatre heures.

Le 16, arrivée à Stradella. Je fus logé chez un paysan avec mes collègues Méry et Minville de la 5e compagnie.

Le 17, le régiment s'est rendu à Pontecurone. J'ai été logé chez le secrétaire de la municipalité; j'ai été reçu très poliment, tant par lui que par madame son épouse avec laquelle j'ai passé une après-midi fort agréable, mais la présence du mari m'a porté un grand obstacle. Il a intercepté tous nos desseins, car notre jeu s'était si bien entendu et si bien sympathisé qu'il ne nous manquait plus qu'un moment d'absence du..... (1).

Le 18, nous avons bivouaqué à Alexandrie, et toujours sur le rempart. Nous avons traversé la plaine de Marengo, au milieu de laquelle beaucoup de paysans travaillaient encore à enterrer les cadavres qui étaient restés sur le sol depuis le jour de la bataille. C'était une infection. Nous nous étions munis de vinaigre avant de partir afin de pouvoir chasser cette mauvaise odeur qui était véritablement une peste.

Le 19, stationnement à Asti. Tous les chevaux ont été placés dans un couvent. Je suis allé chez les femmes de j...... (2). J'ai eu affaire à une fort jolie savoyarde.

Le 20, le régiment a été logé à Poirino, petit bourg.

(1) *Sic* dans le texte.
(2) *Sic* dans le texte. Lire les *femmes de joie*.

Le 21, il a bivouaqué dans les allées de la place de la citadelle de Turin. Les officiers ont été logés en ville. Je ne peux point m'empêcher de dire que tous les habitants sont de la pure canaille, à commencer par les autorités constituées ; ils ont logé les officiers exécrablement mal. En ce qui me concerne, j'ai reçu huit billets de logement ; je n'ai pu être reçu dans aucune maison. Le sous-lieutenant Massoyet, mon collègue, a eu la bonté de me céder un lit de relai qu'il avait dans son logement ; sans cela, j'aurais été obligé de coucher au bivouac ou bien à l'auberge, si j'avais eu de l'argent.

La ville de Turin est la plus belle de toutes celles que j'ai vues depuis que je voyage. Les maisons y sont supérieurement bien bâties et avec la plus grande régularité. Elles sont comme des palais ; les rues sont superbes, larges, ouvertes. En un mot, c'est tout ce qu'on peut voir de beau et de joli. Le sexe y est fort beau et bien tenu. J'ai fait une visite à la belle romaine, en passant, et......(1).

Le 22, le régiment est resté sur place. Le corps d'officiers s'est assemblé à sept heures du matin dans le café de la place de la citadelle afin de délibérer sur le sort que Merda, capitaine à la suite dans ce corps, devait subir étant donnée sa conduite. Il fut décidé qu'il partirait du corps ; tout service lui fut interdit.

Dans le courant de cette journée, je suis revenu chez madame la belle Romaine et je me suis bien amusé.

Le 23, séjour à Avigliana.

Tous les officiers ont mangé ensemble dans l'auberge de l'*Ange*. J'étais logé chez le vicaire de l'endroit avec mes deux collègues de la compagnie ; nous avons été assez mal. Cela ne nous surprit pas car il est rare de se bien trouver chez cette espèce d'hommes.

Nous avons bien souffert des grandes chaleurs. Nous étions obligés de marcher la nuit. Un grand nombre de soldats ont été malades ; j'ai été de ce nombre.

Le 24, le régiment est venu loger dans un petit hameau, au pied de la montagne du Mont-Cenis. Les officiers des deux premiers escadrons ont mangé avec l'état-major à l'auberge de la *Bonne femme sans tête* ; nous avons été assez mal traités. Les officiers du 1er escadron ont été tous logés dans une mauvaise cassine remplie de poux, de puces et de punaises. Je laisse à penser combien nous devions être à notre aise avec toute cette famille.

Le 25, séjour dans ce beau logement.

J'étais fort bien avec la femme de l'auberge dans laquelle nous avons vécu pendant ces deux jours, et ce quoiqu'elle fut bien méchante.

Le 26, passage du Mont-Cenis à deux heures du matin.

(1) *Sic* dans le texte.

Malgré la chaleur qu'il faisait, nous avons senti l'air de la montagne particulièrement froid. Cette montagne n'est point aussi pénible que le Saint-Gothard, mais le chemin est extrêmement pierreux. Un instant après que nous fûmes engagés dans la montée, mon cheval tomba sur un rocher et faillit m'écraser. J'en ai été quitte, fort heureusement, avec une petite contusion au bras gauche et la perte d'un lambeau de drap de la manche de mon habit.

Le 1er escadron est venu loger à Brenod. La 1re compagnie a été détachée, avec Méry, dans un hameau; je suis resté à Brenod.

J'ai été logé chez un coquin de Savoyard auquel j'ai été obligé d'administrer quelques coups de bâton à cause de la mauvaise réception qu'il m'avait faite en arrivant chez lui. Je lui demandai de me donner quelque chose à manger et du vin, en payant, bien entendu. Il me répondit que je pouvais aller en chercher ailleurs. A la suite de cette réponse, on peut s'imaginer comment je l'ai remercié et comment le gaillard a couru. Le lendemain, j'ai été obligé de recommencer mon expédition.

Le 27, l'état-major, le 1er escadron et la 8e compagnie seulement sont restés à Modane. Les deux officiers de la 5e compagnie ont logé avec nous dans une auberge. La maîtresse de cette auberge était jolie et charmante, jeune, avec beaucoup d'appas. J'aurais désiré de tout mon cœur pouvoir avoir une entrevue avec elle; j'aurais peut-être été dédommagé de quelque chose, mais le temps était un peu court, du soir au lendemain.

Le 28, le régiment devait loger à Saint-Michel. Comme le logement n'était pas très convenable pour l'état-major, on n'y a laissé que le 2e escadron. Dans ces conditions, l'état-major, les 1er et 3e escadrons ont été logés à Saint-Jean-de-Maurienne. Les officiers des deux escadrons étaient logés à l'auberge de la *Ville de Jérusalem*. Les chefs ainsi que tous les autres officiers ont dîné dans cette auberge. J'ai remarqué que la femme de l'aubergiste avait les bras extrêmement courts; néanmoins c'était une jolie personne.

Le 29, l'état-major, le 3e escadron et la 5e compagnie ont séjourné à la Chambre. La 1re compagnie s'est arrêtée dans un petit hameau qui se nomme La Chavanne. Avec Méry et les sous-officiers de la compagnie, j'étais dans un petit cabaret, sur la grand-route; nous avons été assez mal.

Le 30, l'état-major et le 2e escadron ont logé à Aiguebelle. Le 1er escadron s'est rendu à Chamonix, au pied d'une grande montagne, sur la gauche de la route de Chambéry. J'ai été assez bien reçu chez le maire, en arrivant. Le soir, nous avons été chacun dans notre logement. Les habitants étaient si bien élevés qu'ils n'ont point seulement daigné nous offrir un verre d'eau.

Le 1er thermidor, l'état-major et le 1er escadron, ont logé à Montmélian où nous avons bu de très bons vins étrangers ; les citoyens E. M. O. en ont bu assez pour se griser et se quereller au point de mettre le sabre à la main.

Le 2, nous sommes arrivés à Chambéry, capitale de la Savoie, ville très ancienne et fort peu jolie. Le sexe féminin y est passablement beau et bien tenu. J'ai eu le plaisir d'avoir un charmant vis-à-vis dans mon logement, une superbe femme avec laquelle j'aurais pu passer de bien doux moments si j'avais pu prévoir cela un peu plus tôt et si les espèces ne m'eussent point manqué, car c'est ordinairement par ce moyen qu'on ouvre les cœurs.

Le régiment est resté le 3 dans cette ville. L'adjudant-général Boyé l'a passé en revue. En arrivant là, nous avons reçu l'ordre d'aller à Collonges au lieu de Dijon.

Le dépôt du 4e chasseurs a passé la revue avec nous.

Le 4, arrêt à Rumilly, petit bourg où le sexe féminin est assez joli.

Le 5, l'état-major a couché à Frangy avec le 2e escadron ; la 1re compagnie a été logée dans un petit hameau et la 5e à Clermont. Les deux villages sont très mauvais et situés à une lieue en arrière de Frangy. J'étais logé chez une vieille femme bien méchante. Le village est si pauvre que j'ai eu de la peine à y trouver de quoi vivre.

Le 6, le régiment est arrivé à sa destination, Collonges, près Genève. Il a été dispersé en différents endroits : le 1er escadron a été détaché à Boëge et à Thorens, le 4e à Coulanges. J'étais logé, avec Méry, chez M. Plarnois Patri, un très honnête homme, une charmante famille composée de deux garçons, tous deux mariés dans la maison. Le plus jeune avait deux petits enfants, jolis comme des astres. Les deux femmes étaient très jolies et fort aimables. Le grand-père, âgé de quatre-vingt-quatre ans, avait encore cette jeunesse qui rend les esprits gais ; il jouissait d'une bonne santé. J'ai été reçu dans cette maison avec la plus grande amabilité. J'observe qu'ils étaient protestants.

Les 7, 8 et 9, le régiment est resté sur place. Il a été passé en revue par le général Guérin (revue de rigueur). Le 5e dragons, les hussards volontaires de Paris (baptisés les « canaris ») ont été également passés en revue. Cela fait, il fut question de défiler devant le général. Notre chef de brigade fit les commandements préparatoires pour mettre la troupe en mouvement, puis il commanda l'exécution. Moi, qui me trouvais en tête, commandant le premier peloton, je fis exécuter le mouvement, mais le chef de brigade ayant fait un commandement qui n'est point connu dans les ordonnances, et, qui plus est, n'a aucune signification dans l'ordonnance, je ne le fis point exécuter. Il

me tint alors quelques propos en se servant de mots un peu gros auxquels je ne manquai point de répondre ; il m'ordonna de tenir les arrêts. Lorsque tous nos mouvements furent finis et que le régiment fut mis au repos, je n'hésitai pas à me justifier de la punition injuste qui venait de m'être infligée par mon chef de brigade ; je m'empressai de le renvoyer aux ordonnances qui existent pour nos instructions. Cet homme, extrêmement entier, ne voulut point recevoir mes observations ; il me dit d'aller chez lui si j'avais à lui en faire.

Le lendemain, marche sur Annecy.

Le surlendemain, j'écrivis à mon chef de brigade pour témoigner la peine que j'avais de me voir puni aussi injustement ; je le prévins que je saurais me faire lever les arrêts s'il ne voulait point les lever lui-même. Une demi-heure après, je reçus ma liberté parce que je lui avais prouvé dans ma lettre que j'étais innocent. Ainsi, je lui ai fait sentir combien il est pénible pour un officier de voir punir l'innocence.

En arrivant à Annecy, j'ai reçu mon billet de logement par mon fourrier, suivant l'usage. Je fus envoyé chez la veuve Barrelly. J'arrive chez cette citoyenne, mon billet à la main. Mon domestique, qui conduisait mes chevaux, était à la porte. Je monte et j'entre à la cuisine : je trouve une vieille servante ; je lui demande où était sa maîtresse. Elle me dit de lui faire connaître ce que je lui voulais. Je l'avisai que j'avais un billet de logement à lui présenter. Elle me répondit qu'elle avait déjà un officier. Tout en disant cela elle prit mon billet et passa dans la chambre où était madame, qui s'amusait, je crois, à faire sa toilette, car elle est restée longtemps sans paraître. Cette dame a eu la constance de garder mon billet pendant une demi-heure sans me rendre aucune réponse. Las de faire antichambre, je frappai à la porte où était entrée la vieille servante avec mon billet. Personne ne me répondit. Je frappai un peu plus fort de manière à pouvoir me faire entendre. A la fin, cette belle dame se présenta à moi d'un ton brusque en me demandant ce que je voulais.

Mon logement ou mon billet, lui dis-je.

Redoublant son insolence, elle me dit que j'étais un grossier personnage de lui parler de la sorte. Elle fut assez effrontée et assez audacieuse pour me dire que si elle était homme aussi bien qu'elle était femme elle me mesurerait le terrain. En disant ces mots, elle prit la porte qui, heureusement, fut son sauveur parce que je me disposais à lui mesurer son postérieur avec la pointe de ma botte. C'est ainsi qu'elle a su se soustraire à ce qui lui revenait de plein droit.

J'étais furieux en me retirant de chez cette impertinente. Je fus de suite me plaindre d'un pareil procédé à la municipalité et la prier de

me donner un nouveau logement. Elle me donna un autre billet chez le citoyen Rufli où je suis resté jusqu'au 24 inclus. Je n'ai pas eu l'avantage de voir une seule fois mon hôte et mon hôtesse. Cette dernière était une femme extrêmement grasse; elle pesait au moins trois cents livres. J'ai été récompensé par une petite locataire qui était dans la maison; elle était fort joliette, âgée de vingt-un ans; elle m'a accordé quelques petites faveurs et ainsi j'ai passé des moments bien doux et délicieux.

Le 11, je me suis mis en pension avec tous mes camarades chez un espèce de traiteur. La table nous coûtait 39 francs par mois. Nous étions assez bien soignés pour le prix. Si le régiment était resté quelque temps de plus, les officiers se seraient parfaitement bien amusés. Le sexe est fort joli et assez affable.

Nous partîmes le 25 en vertu d'un ordre précipité.

Le 28, nous devions donner un bal aux demoiselles de cette ville, ce qui aurait pu nous procurer le plaisir de faire de charmantes connaissances.

Le 25, le régiment est parti pour Ferney-Voltaire. Il a été disséminé. L'état-major et la 3e compagnie seulement sont restés à Ferney. La 1re compagnie a été logée dans trois hameaux : Valavraut, Colovré et Bellevue. J'étais logé dans le premier, avec Méry, chez le citoyen Patru, adjoint au maire; nous avons pris pension chez lui. Le régiment est resté dans ses cantonnements jusqu'au 20 fructidor inclus.

Le 28 fructidor, revue par le général Baraguey-d'Hilliers, qui commandait la 2e division de l'armée de réserve.

Le 29, le 12e chasseurs, le 5e dragons et le 5e cavalerie qui faisaient aussi partie de cette division, se sont rendus à six heures du matin à Genève pour passer la revue du général Mathieu Dumas, chef de l'état-major général de l'armée de réserve. Après qu'il eut terminé, il nous tint au soleil jusqu'à midi au lieu de nous renvoyer : comme il voulut voir défiler tout ensemble, nous fûmes obligés d'attendre qu'il eût fini d'examiner l'infanterie. A midi précis, nous avons défilé; ensuite, chacun est rentré chez lui, après avoir été grillé par le soleil.

Le 6 fructidor, le chef de brigade a passé le régiment en revue et a choisi tous les chevaux susceptibles d'être réformés.

Je ferai remarquer que, depuis le jour de la bataille de Marengo, j'ai commandé la compagnie jusqu'au passage du col de Splügen... (1).

Tous ces chevaux sont partis le 7. Le citoyen Massoyet, sous-lieutenant, les a conduits avec le fourrier Bourrel et un détachement proportionné à la quantité de nos bêtes.

(1) Suit une phrase incompréhensible : « .. j'ai commandé la compagnie jusqu'à ce que nous avons passé l'Esplouguen qu'il a fait partir pour le dépôt joints à 80 chevaux de remonte. »

Le 21 fructidor, marche sur la ville de Rolle; l'état-major seul y a séjourné. Les deux premiers escadrons sont allés à Aubonne, assez joli bourg, situé sur la hauteur, à la partie méridionale du lac de Genève. La destination du régiment était alors Coire, dans le canton des Grisons.

Le 22, nous avons été logés à Lauzanne, la 1re compagnie à Réno. J'étais chez M. Saladin, ancien colonel du régiment de Schomberg-dragons. J'ai été assez bien reçu. Ce colonel est parfaitement bien logé; une superbe vue augmente la beauté de son logement.

Le 23, l'état-major est arrivé à Moudon, les deux premiers escadrons à Lucens. J'ai été logé chez une demoiselle qui m'a fort mal reçu. A la vérité, elle était un peu vieille; toutes les fois qu'une fille arrive à un certain âge, sans être mariée, elle finit par être toujours de mauvaise humeur au point qu'on ne peut plus l'approcher. Celle-là était dans ce genre.

Le 24, l'état-major a logé à Payerne, les deux premiers escadrons à Grand-Court.

J'ai été très bien accueilli chez le ministre du culte protestant; j'ai trouvé dans cette maison deux jeunes filles charmantes, âgées de 15 à 18 ans. J'ai passé ma soirée assez agréablement.

Le 25, l'état-major a logé à Fribourg. Les deux premiers escadrons ont été laissés à Bussingen, à trois lieues plus loin que la ville. J'ai été envoyé chez le citoyen Louis Lentzbourg, ancien militaire, âgé de 26 ans; je me suis trouvé passablement bien chez lui.

Le 26, l'etat-major a logé à Kernitz, grand village en arrière de Berne. Comme j'étais de service ce jour-là, je suis resté avec l'état-major. Je suis descendu chez un bourgeois de Berne, M. Hisner, secrétaire de la chambre administrative. Il avait une fort jolie maison de campagne. J'ai eu le bonheur de trouver dans cette maison une très jolie femme, madame Hisner. Elle m'a reçu le plus poliment qu'il soit possible de recevoir. Cette personne, âgée de 24 ans seulement, avait déjà six ans de mariage et pas de postérité. J'aurais obtenu d'elle quelques petites faveurs si le mari eût été absent; j'ai eu l'impression qu'elle n'était pas tout à fait contente de lui.

Le 27, je me suis bien amusé chez mon hôte.

Le 28, l'état-major a logé à Hindelbank avec les deux premiers escadrons. Tout l'état-major est resté au château de M. le baron Derlach. Nous avons vu dans l'église deux superbes mausolées; l'un était celui de la femme d'un ministre et l'autre celui de la famille Derlach.

Le 29, l'état-major a logé à Langenthall et le 1er escadron à Harwangen.

Le 30, l'état-major à Aarau, la 1re compagnie et le 3e escadron à Suhr. J'ai été logé au moulin.

Le premier jour complémentaire, l'état-major, avec les 3e et 4e escadrons, ont logé à Rümikon et les deux premiers à Philisbach.

Le deuxième jour complémentaire, l'état-major à Dietlikon ; le 1er escadron et la 6e compagnie à Zümikon, petit village.

Le troisième jour complémentaire, repos.

Il m'est arrivé dans mon logement une aventure un peu drôle que je ne puis point raconter ici (a. a. f. d. l. n. d. m. ch.) (1).

Le quatrième jour complémentaire, l'état-major à Wintherthur, le 1er escadron à Oberwintherthur. J'étais logé au moulin. J'ai profité d'une aventure que le hasard m'a procurée, le matin, avant mon départ, avec madame mon hôtesse, jeune et jolie.

Le cinquième jour complémentaire, l'état-major à Flakwiller, le 1er escadron à Oberwiller.

Le 1er vendémiaire an IX, l'état-major, le petit dépôt et la 1re compagnie à Steinach, très bon village sur la rive gauche du lac de Constance. Je fus logé chez le curé avec mon collègue Méry ; nous y passâmes quatre jours.

Le 2, le 3 et le 4, rien de nouveau.

Le 5, l'état-major s'est rendu à Rorschach, — le petit dépôt à Horn ; la 5e compagnie est venue loger avec la 1re à Steinach. J'ai changé de logement : je suis sorti de chez le curé pour aller chez Krutzingen, aubergiste. Il avait une femme bien aimable.

Le 6, l'état-major vint à Horn et le petit dépôt à Wittembach, avec la 6e compagnie.

Le régiment est resté ainsi cantonné jusqu'au 29 inclus.

Le 30, l'état-major fut cantonné à Hérisau, — les deux derniers escadrons à Gossau, — la 1re compagnie à Meroschwil. Ils y restèrent jusqu'au 11 brumaire inclus.

Le 12 brumaire, le régiment est parti de ses cantonnements pour aller loger à Alstätten. L'état-major et le 2e escadron seulement y sont restés. Le 1er escadron est allé à Marbach, à une lieue de l'état-major. J'étais logé chez un protestant. Je me suis assez bien amusé avec son épouse pendant six jours.

Le 18, le régiment a fait un mouvement. L'état-major a été à Trogen, le 1er escadron à Appenzell, le 2e à Teufen et Gais ; le 3e était à Coire depuis le 14. Le 4e est allé à Marbach et à Berneck. Me trouvant à Appenzel avec la compagnie que je ne commandais plus alors, j'ai été logé chez M. Soullar, fils, ancien officier du régiment de Diesbach-

(1) *Sic* dans le texte.

Suisse, au service de la France. Cet homme était veuf avec trois enfants ; il avait avec lui une servante-maîtresse avec laquelle il passait fort bien son temps. Il a su trouver le moyen de lui faire un petit poupon, quoiqu'elle ne fut point tout à fait jolie ni absolument bien faite. Il l'a envoyée ensuite dans un autre village pour accoucher.

Mon hôte était un homme fort rêveur, toujours livré aux réflexions, parlant très peu et ne sortant jamais de chez lui. Sans cela, je serais probablement devenu son rival.

La position d'Appenzell n'est point très agréable. C'est une petite ville assez mal bâtie ; les paysans son extrêmement pauvres : ils n'ont aucun commerce et pas seulement un pouce de terre pour planter un chou. Les troupeaux constituent leur unique fortune parce qu'ils n'ont que des prairies ; par conséquent, il ne font que le commerce des fourrages. Cette ville située dans un bas-fond, environnée de tous les côtés par des montagnes très élevées, est une des plus retirées de la Suisse et celle qui a le moins de ressources. Dans ce pays détestable, traversé par la Sitter, l'été ne dure que trois petits mois. Cette rivière est souvent dangereuse à cause des débordements occasionnés par la fonte des neiges ; elle est aussi extrêmement poissonneuse, peuplée de truites très renommées.

Le temps était fort beau lorsque nous y sommes arrivés ; mais, trois jours après, la neige est venue en grande abondance. S'il eut continué ainsi d'en tomber pendant trois jours, il est certain que nous aurions été bloqués dans la ville.

Le sexe féminin y est assez joli et très vertueux ; fort peu de faste ; tout le monde porte le même costume, le pauvre comme le riche. Le sexe masculin est assez bien mais horriblement mis. Les culottes ne montent que jusqu'à moitié cuisse ; il y a même un peu d'indécence dans les vêtements.

Le 26, j'ai été appelé à Trogen comme membre du conseil d'administration du régiment. J'ai été logé chez le citoyen Ronnerlach, avec mon cher ami le lieutenant Dery. Le chef de brigade était logé chez le citoyen Selverguier où le beau monde se réunissait tous les soirs. Ce citoyen avait une femme charmante et bien respectable ; il n'avait point d'enfants, ce qui lui faisait beaucoup de peine car il possédait une grande fortune. La société de ce petit village était très bien composée, soit en hommes, soit en femmes, tous fort aimables. Dans ce milieu, on goûtait et ensuite on faisait la partie ; les uns jouaient le boston, le reversi, les autres le vingt-un. En un mot, nous nous amusions à merveille.

Nous avons commencé à tenir séance le 26, après dîner, pour le conseil, à l'effet de procéder à plusieurs nominations pour différents

emplois (capitaine d'habillement et ses adjoints, et autres emplois donnés à différents officiers).

Le 27, le conseil a eu lieu le matin. La musique a joué, à trois heures de l'après-midi, chez le chef de brigade où toute la société s'est réunie.

Le 28, le 29 et le 30, séance le matin et l'après-midi pour la vérification des comptes que l'officier-payeur devait rendre au quartier-maître.

Le 1er frimaire, séance le matin et l'après-midi; musique chez le chef de brigade.

Le 2, séance le matin et l'après-midi.

Le 3, séance le matin. Ce jour-là, le régiment a reçu l'ordre de partir de ses cantonnements pour Coire où il devait recevoir des ordres pour passer en Italie.

Le 4, il est parti de ses cantonnements pour Oberriet et les environs. L'état-major et le 1er escadron ont logé à Oberriet. Pour aller dans ce village, je suis passé par Bühler où se trouvait le petit dépôt. Je suis arrivé à six heures du soir à mon cantonnement. Il faisait un vent terrible. Durant cette nuit, un grand nombre de maisons ont été enlevées par le vent. Beaucoup de chasseurs ont été obligés de se mettre au bivouac pour éviter de se faire écraser.

Le 5, nous sommes partis pour Oberriet. En sortant du village, nous avons été arrêtés par le vent ; il s'en est fallu de peu que nous ne fussions obligés de rétrograder. J'ai été renversé avec mon cheval dans un fossé où j'ai failli être écrasé. Plusieurs autres officiers et chasseurs ont été renversés comme moi. Le chef de brigade, le chef d'escadrons, tout était pêle-mêle. Mon chapeau a été emporté jusqu'à une demi-lieue; les voitures chargées qui passaient sur la route ont été renversées. Nous avons mis plus d'une heure pour faire deux cents pas au maximum. Nous nous en sommes enfin sortis avec beaucoup de peine. L'état-major a logé à Werdenberg, — la 1re compagnie dans un petit village retiré derrière les montagnes, sur la droite de la route de Coire. Cette journée a été très pénible.

Le 6, l'état-major a logé à Mels, — la 1re compagnie à Wangs, un des plus pauvres villages de la vallée. Les paysans n'avaient pas un morceau de pain à manger. Le soir, à minuit, j'ai été pris d'une fièvre chaude qui m'a tenu jusqu'au lendemain à midi. Pendant tout ce temps, je n'ai fait que battre la campagne. Le régiment devait partir le lendemain ; je me trouvais fort embarrassé pour me mettre en route dans un état pareil. J'ai rappelé mon domestique pour me faire habiller; mon hôte l'aida à me mettre sur mon cheval (car je n'en avais point la force seul) et je partis à huit heures du matin. Le rendez-vous du régiment était à Ragatz. Lorsqu'il eut fait une lieue en avant de ce dernier endroit, il reçut contre-ordre, rétrograda et

rentra dans les mêmes cantonnements qu'il avait occupés la nuit précédente. En arrivant dans mon logement, je me couchai sur un lit où il n'y avait qu'une paillasse remplie de petites branches d'arbre. On peut fort bien s'imaginer combien j'étais à mon aise, avec la fièvre qui m'avait repris. Cette maladie m'a tenu deux fois vingt-quatre heures ; elle m'a laissé, mais avec un grand mal de tête, des douleurs aux reins et un grand poids sur l'estomac, poids occasionné par la bile. Je suis resté sans appétit.

Le 11, j'ai pris un vomitif qui a produit un grand effet.

Le 12, j'ai pris une médecine à trois heures de l'après-midi ; elle ne m'a pas fait grand chose. Tout cela m'a laissé sans appétit et extrêmement faible. Quant à l'appétit, si je n'avais pas été malade, cela n'aurait pu que m'être favorable, parce que dans ce malheureux village il n'y avait que des crompirs (sic) et du lait.

Le 13, le regiment est parti de ses cantonnements. L'état-major a logé à Coire, le 1er escadron à Bonaduz. J'ai été assez bien reçu chez mon hôte ; j'en avais besoin parce que j'avais encore la fièvre. Le désir que j'avais de suivre le régiment et de ne point rester en arrière fit que ma fièvre passa en marchant et que ma santé se rétablit.

Le 14, l'état-major a logé à Tomils, — le 1er escadron à Scharans, village situé sur le revers de la montagne qu'on nomme Montagne-Noire, au pied d'un rocher. J'ai été bien mal ; il n'y avait point de pain. Nous avons traversé la branche du Rhin qui vient de Splügen.

Le 15, tout le régiment a logé à Sufers. Les officiers du 1er escadron et ceux de la 2e compagnie ont logé ensemble chez le bourgmestre du village. Le jour de notre arrivée, il est tombé quatre pieds de neige au moins.

Le 16, nous nous sommes mis en marche à sept heures du matin pour passer la montagne de Splügen avec le plus mauvais temps qu'il soit possible de voir. A mesure que nous marchions, la neige couvrait la piste ; à chaque instant, il y avait à craindre d'être enlevé par le vent et jeté d'une montagne à l'autre. Nous sommes cependant parvenus au sommet de cette montagne. Lorsque nous avons eu dépassé l'auberge qui se trouve située sur la route, le régiment était déjà à une demi-lieue en avant, prêt à descendre. Il fut arrêté par des amas de neige qu'il ne put point traverser. Nous avons rencontré les chevaux des fourriers partis avant le régiment pour aller s'occuper du logement : ils étaient enfoncés dans la neige ainsi que ceux du général Leveaux. Depuis quatre heures, les soldats travaillaient à les dégager. Voyant qu'ils ne pouvaient point y réussir et que leurs efforts devenaient inutiles, le général Leveaux envoya chercher une certaine quantité de paysans avec des pelles, des pioches, tous les outils nécessaires pour

dégager ces animaux. Après deux heures de travail, ils parvinrent à les retirer. Le régiment est resté en place pendant tout ce temps (l'intervalle de deux heures et demie) cherchant tous les moyens possibles pour se porter en avant. Il était trois heures et demie après-midi et il n'y avait point d'espoir de pouvoir avancer. Le chef de brigade donna l'ordre de faire demi-tour, de repasser la montagne. Nous revînmes loger à Sufers ; nous arrivâmes à dix heures du soir, moitié morts.

Personnellement, j'ai failli deux fois tomber en défaillance à cause de la fringale qui s'était emparée de moi ; je n'avais pas un seul morceau de pain pour la chasser. Heureusement qu'un sous-officier de la compagnie vint à mon secours en m'en apportant un morceau, ce qui me racheta la vie ; sans cela, je serais mort d'inanition et je serais resté dans la neige. Un grand nombre de chasseurs se sont trouvés dans la même position. Une trentaine ont eu leurs pieds gelés pendant que le régiment est resté dans l'inaction sur la montagne ; ils ont été obligés d'aller à l'hôpital. Je peux dire que depuis le commencement de la guerre, le régiment n'avait jamais autant souffert que dans le courant de cette journée. Elle sera mémorable pour tous ceux qui ont fait ce voyage. Il y avait dans cette montagne des piles de neige qui avaient bien plus de cent pieds de hauteur, piles que le vent avait ramassées en différents endroits.

Le 17, le régiment n'a pas bougé.

Le 18, il est parti à sept heures du matin pour remonter le Splügen. Le temps a été un peu plus favorable que l'avant-veille, parce que le 17 il avait fait une forte gelée qui avait un peu serré la neige. Nous sommes parvenus à gravir la montagne sans aucun accident, mais avec beaucoup de peine ; la montée est longue et pénible. Arrivés à l'endroit où nous avions été arrêtés la veille, nous aurions éprouvé les mêmes difficultés si on n'avait pas eu la précaution de prendre des paysans pour faire couper la route et nous faciliter ainsi le passage. Dans toute la Suisse, il n'y a point de montagnes aussi dangereuses que celle-là. La descente, du côté de l'Italie, est extrêmement périlleuse ; il existe des précipices de plus de trois cents toises de profondeur. Si, malheureusement, un homme ou son cheval était tombé dans ces précipices, on n'en aurait plus retrouvé le plus petit vestige. Il est très facile de faire un faux pas car les chemins, dans bien des endroits, n'ont point un pied de large. Cette descente a deux lieues et demie de longueur. Le régiment a perdu dans cette journée deux chevaux ; l'un d'eux appartenait à la compagnie.

Le 15 et le 16, mort d'un grand nombre de chevaux et de mulets. Tous ces animaux étaient chargés de différents effets appartenant à la République française ou à différents corps, entre autres au quartier-

maître d'un grand parc d'artillerie qui faisait monter ses caisses sur des mulets de transport. Ils ont été renversés par le vent et la neige qui, immédiatement, les a couverts. Par ce moyen, les caisses dans lesquelles il y avait deux mille louis en argent ont été perdues et retirées par des soldats de la 17e demi-brigade légère qui les ont pillées.

Le passage de cette montagne a coûté bien cher à la République française.

Après avoir descendu la montagne, le 18, nous sommes venus loger à Campo-Dolcino où nous sommes arrivés à cinq heures du soir (l'état-major et le 1er escadron). J'ai eu le bonheur de trouver, en arrivant chez mon hôte, une chambre bien chaude et une bonne soupe ; cela m'a un peu remis de ma fatigue.

Le 19, l'état-major a logé à Chiavenna, la 1re compagnie a Santa-Casciana-d'Albosco, un village dans lequel nous n'avons pas pu trouver un morceau de pain. Nous fûmes tous logés chez le vicaire qui n'a pu nous faire vivre qu'avec des châtaignes grillées et du mauvais vin. Ce vicaire était si pauvre qu'il n'avait que soixante-quinze francs par an de fixe ; aussi ne mangeait-il pas du pain tous les jours.

Le 20, le régiment passa la rivière l'Adda sur de petites barques, ce qui nous retint longtemps car le passage ne fut terminé qu'à cinq heures du soir.

L'état-major a été logé à Domaso, le 1er escadron à Dongo, la 2e compagnie à S. Grégorio, la 6e à Chiera, le 3e escadron avec la 4e compagnie à Gravedona, la 8e avec l'état-major. J'étais logé à Dongo, chez Louis Rumy, homme fort honnête, qui m'a très bien reçu. Il était marié depuis deux ans avec une jeune femme de vingt-un ans, jolie et très aimable. Elle se faisait a......(1) par un jeune calotin, une espèce de prêtre. Il existait dans ce village des forges à fer, une fonderie de cuivre, une fabrique de bombes, obus, boulets de canon, une clouterie, des moulins à farine, des scieries, un moulin pour écraser un espèce de millet dont on se sert pour la soupe. C'est le même cours d'eau qui fait travailler tous ces moulins et forges, etc. Il y a plus de cent roues ; il y a aussi une mine de fer et une autre de cuivre. Toutes ces fabriques occupent tous les jours de trois à quatre cents personnes. Ces forges sont la propriété de Ruby et Cie. Le village de Dongo est situé sur la rive droite du lac de Côme, à vingt-quatre milles de Lugano.

Nous sommes restés jusqu'au 25 sans rien faire.

Le 25, le général de Laboissière, sous les ordres duquel nous étions, passa la revue de rigueur accompagné du général Guérin.

(1) *Sic* dans le texte.

Le 26 et le 27, rien de nouveau.

Le 28, il y eut conseil d'administration. Dans cette séance, on a destitué le citoyen Kumoter, maître-tailleur du régiment, comme n'ayant pas assez de talents. Le citoyen Blot l'a remplacé. Le conseil a aussi signé les états d'appointements pour les officiers.

Le 29, rien de nouveau.

Le 30, revue de propreté par le chef d'escadrons Müller. Le soir, le chef de brigade a donné un bal ; tous les officiers y ont été invités. J'y ai fait acte de présence ; j'ai été agréablement surpris en voyant une charmante société formée des dames et des demoiselles de Gravedona. Il y avait une dame, madame de...... qui faisait l'admiration de la société, tant par sa beauté que par son amabilité. Elle était coiffée à la Caracalla ; elle avait des cheveux extrêmement noirs ; cette coiffure lui allait on ne peut mieux car elle était naturellement fort jolie. Cette personne était encore jeune ; elle était séparée de son mari qui était un libertin. J'ai beaucoup dansé avec elle. Les autres personnes qui composaient cette société étaient aussi fort jolies et très aimables. J'ai éprouvé beaucoup de plaisir dans cette charmante société et j'ai beaucoup dansé avec toutes ces belles demoiselles.

Le 1er nivôse, rien de nouveau.

Le 2, je suis monté à l'ancienne forteresse où s'était retranché Jean-Jacques de Médicis, homme célèbre. Il occupait cette position lorsque François Ier, roi de France, fut fait prisonnier à Pavie avec toute son armée ; il coupa le passage des Suisses et des Grisons qui venaient au secours du roi. Ce point était extrêmement fort tant à cause du travail qu'il y avait fait faire que par sa position naturelle. Ce château est bâti sur un rocher, sur le flanc d'une montagne très escarpée. Maintenant, on aperçoit seulement une petite partie du rempart, la citerne et une quantité de débris. Cette forteresse était située entre le village de Dongo et celui de Musso, sur la rive droite du lac de Côme. Ce fameux Médicis s'est aussi rendu maître de Chiavena, de Morbegno.

Du 3 au 6, rien de nouveau.

Le 7, le chef de brigade a donné un second bal où le général Laboissière a paru. Toutes les aimables femmes de Gravedona y ont assisté. Je me suis très bien amusé dans cette partie de plaisir. Ce bal a duré depuis sept heures jusqu'à minuit.

Le 8 et le 9, rien de nouveau.

Le 10, le chef de brigade a passé la revue de propreté ; en même temps, il a donné l'ordre aux compagnies de partir le lendemain.

Il est bon que je fasse ici une courte description du costume des paysannes de ce pays. Voici comment elles sont habillées : elles portent un chapeau noir, de laine, rabattu de tous les côtés ; point d'autres

coiffures. Une espèce de robe comme celle des capucins et de la même couleur. Cette robe est fendue depuis le haut de la poitrine jusqu'au nombril. Une courroie leur entoure tout le corps à la hauteur de la ceinture. Comme fichu, elles ont une demi-collerette rabattue sur le dos, et, ainsi, elles ont la moitié de la poitrine à découvert. Dans les robes, il n'y a point de manches; quand il fait froid seulement, elles en portent qui sont séparées du corps et d'une couleur différente. Leurs bas sont, par exemple, de la couleur de leur robe; ils ne dépassent pas la cheville. Le dessous de leurs sabots consiste en petits morceaux de cuir; il s'agit, en somme, de courroies qu'elles attachent par dessus le pied, de telle sorte qu'elles ont toujours le pied nu, l'hiver comme l'été, exactement comme les capucins. Elles ont ce costume depuis plusieurs siècles, depuis l'époque où elles firent un vœu à sainte Rosalie de Palerme. Voilà pourquoi on les appelle des capucines. Toutes ces femmes sont généralement fortes, robustes, fraîches et assez jolies.

Il y a aussi dans le village de Dongo une maison extrêmement riche, celle des Poully. Cette famille se compose de huit membres; pas un seul n'est bien constitué. Une fille, mariée avec M. Mangis, de Musso, est la seule qui soit un peu passable; elle est espiègle de son naturel. J'ai été assez bien avec elle. Cette maison a un revenu de près de cent mille francs de Milan; elle est la plus riche de toutes celles qui sont sur le bord du lac jusqu'à Côme.

Revenons à la marche du régiment.

Le 10, nous reçûmes l'ordre de quitter les cantonnements à cinq heures du soir pour aller loger à Delebio. La 1re compagnie reçut cet ordre à six heures moins un quart et partit à six heures de Dongo. Nous avons traversé l'Adda à neuf heures de la nuit, sur des barques. Un très grand vent faillit nous faire faire naufrage; néanmoins, nous passâmes sans aucun accident et arrivâmes à Delebio à minuit et demi. Avec le lieutenant Loquette, j'ai été logé chez un chanoine qui nous a reçus un peu par force, mais assez poliment, heureusement pour lui.

Le 11, le régiment est parti à six heures du matin pour Sondrio, petite ville de la Valteline. J'ai été logé, avec mon camarade Loquette, chez un prêtre, aussi désagréable par sa conduite que par son physique. Il n'a pas seulement daigné nous offrir un verre d'eau lorsque nous sommes entrés chez lui. Il est vrai qu'on ne doit s'attendre qu'à cela de la part de cette canaille de prêtaille. Je crois que, pour le bien général, il serait très nécessaire qu'il n'en existât pas un seul; ils ne sont uniquement bons qu'à faire le mal. Nous avons dîné dans une auberge où nous avons été assez mal traités et où on nous a fait payer

très cher. Pour nous rendre à Sondrio, nous sommes passés par Morbegno, capitale de la Valteline.

Le 12, le régiment est parti à six heures du matin ; nous avons gravi la montagne de Commusson. Nous n'avions fait jusqu'à ce jour aucune ascension aussi pénible. Elle est pire que celle du Sphügen, et ce qui la rendait plus dangereuse encore, c'était la glace sur laquelle les chevaux ne pouvaient point se tenir. Le 1er régiment de hussards, qui nous précédait, a perdu onze chevaux ; le 12e n'en a point perdu un seul. Nous sommes arrivés au village situé sur le sommet de cette montagne à deux heures et demie après-midi. On a fait rafraîchir les chevaux ; une heure après, nous sommes partis pour à Edolo où nous sommes arrivés à dix heures du soir, harrassés de fatigue. En ce qui me concerne, j'ai beaucoup souffert parce que j'avais un de mes chevaux malade : il faisait de grandes difficultés soit pour monter, soit pour descendre ; il tombait à chaque pas. Il est surprenant qu'il ne se soit pas tué. Enfin, arrivé à Edolo, je suis allé chez un chanoine, avec mon camarade Loquette. Il nous a reçus assez convenablement ; bien lui en a valu parce qu'il m'aurait trouvé très mal disposé en sa faveur.

L'ordre du départ, pour le lendemain, a été fixé à sept heures du matin, et le lieu du rassemblement à la municipalité car c'était la seule et unique place.

Le 13, rassemblement à l'endroit assigné.

J'ai eu une scène très violente avec notre chef de brigade de France, un tyran, s'il en existe. Après cette scène, il m'a ordonné les arrêts de rigueur. Je les méritais autant qu'un enfant qui vient de naître. Je donnerais pour témoins non seulement mes camarades, mais encore tout le régiment. Il est vrai qu'il n'existe peut-être pas dans toute l'armée un chef comme celui-là. Je ne veux pas en dire plus long ; cela me mènerait trop loin.

Départ d'Edolo à huit heures. Le régiment s'est rafraîchi à Breno, petite ville assez jolie. Nous en sommes repartis à quatre heures du soir pour Pisogne, ville située sur le bord du lac qui porte le même nom ; nous y sommes arrivés à minuit. Je n'en pouvais plus. J'étais exténué de fatigue, ayant continuellement conduit par la bride mon cheval malade. En second lieu, j'avais beaucoup de chagrin et de peine au sujet de ce qui m'était arrivé le matin. J'ai été logé dans une auberge, avec Loquette ; nous avons été assez bien reçus. Le vin qu'on nous a servi était ce qu'il fallait pour nous réchauffer les sens. Le lendemain, nous avons changé de logement ; nous n'avons pas été aussi bien que dans le premier : on ne nous a point offert un verre d'eau seulement.

Le 14, la 17e demi-brigade légère est venue loger dans cette ville. Les hommes y ont commis toutes sortes de sottises ; ils ont enfoncé les portes des maisons et pris ce qui leur a fait plaisir. Notre logeur a subi le même sort ; on a ouvert la porte de sa maison, dans la nuit, et enfoncé la porte de la cave. Les pillards ont enlevé tout le vin et infinité d'autres choses que les propriétaires y avaient cachées pour pouvoir dire qu'ils n'avaient plus rien, que les Français leur avaient tout pris ainsi qu'ils nous l'ont dit lorsque nous y sommes allés. Aussi n'ai-je point été fâché de leur malheur, parce qu'ils avaient été trop peu convenables à notre égard. Nous leur avions demandé deux bouteilles de vin en payant ; ces canailles nous les avaient refusées, en disant qu'ils n'en avaient point. Les chasseurs à pied ont bien su les trouver.

Le 14, pas de changement. J'ai gardé les arrêts. Le 15, de même. Nous et nos domestiques avons vécu avec nos rations de pain et de viande.

Le 16, le régiment est parti de Pisogne et a gravi la montagne La Colma. La montée, extrêmement rapide, a duré neuf heures ; cette montagne était recouverte d'une grande quantité de neige et de glace, ce qui la rendait dangereuse ; les hommes et les chevaux tombaient à chaque pas. Et si, malheureusement, quelqu'un était tombé du côté du précipice, on ne l'aurait jamais plus revu. L'état-major s'est arrêté à S. Leone de Supra ; la 1re compagnie, avec le 4e escadron, sont venus à Tavernola. Pour atteindre ces villages, nous avons traversé le val Camonica. J'ai logé avec Loquette chez un paysan assez poli.

Le 17, la 1re compagnie et le 4e escadron se sont rendus à Ponte-Caffaro. La 1re compagnie a séjourné dans une seule maison dont nous avons été obligés d'enfoncer les portes pour pouvoir entrer, vu que tous les paysans s'étaient cachés. La 4e a logé dans un château que l'on a fait également ouvrir de force par le syndic ; on n'y a trouvé aucunes ressources. Loquette et moi avons couché au château avec notre ami Dery de Minville. Nous avons mangé la soupe avec lui.

Ces villages sont situés à l'extrémité du lac d'Idro ; la rivière qui sort de ce lac porte le nom de Chiese. La vallée que nous avons traversée est le val Trompia. Nous sommes passés dans le fort de Rocca, ainsi appelé parce qu'il est situé sur le revers d'un rocher, sur la rive droite du lac. Il sépare la Cisalpine et le Tyrol italien. Ce fort, bien gardé, serait imprenable tant il est bien situé. Malgré cela, les Cisalpins ont obligé les Autrichiens à l'évacuer.

Mes arrêts ont été levés dans ce cantonnement.

Le 18, l'état-major s'est arrêté à Pieva-Bona ; la 1re compagnie et le

4e escadron ont stationné à Comano. Les officiers de la 1re et ceux de la 4e ont été mis chez un médecin qui nous a fait manger dans d'assez bonnes conditions.

Le 19, l'état-major est resté au quartier général de la division, à Gaudenz ; la 1re compagnie s'est arrêtée à Como, un assez bon village. Pour atteindre ces localités, nous avons cotoyé des précipices d'une profondeur de deux cents toises au moins. Je suis allé chez des paysans qui m'ont reçu assez bien. La femme de la maison, quoique un peu vieille, chantait toujours.

Le 20, l'état-major a stationné à Trente, ville capitale du Tyrol italien. La 1re compagnie et le 4e escadron se sont arrêtés à Lavis, grand village à deux lieues et demie de Trente, sur la route de Bozen. J'ai été logé, avec Loquette, chez le syndic de la commune ; nous nous y sommes trouvés très bien.

Je dois faire remarquer que, pour venir à Trente, nous avons gravi une montagne de quatre lieues de montée et autant pour descendre.

Le 21 et le 22, séjour.

Le 23, départ de Lavis pour Matarello. J'ai logé avec Loquette et Méry dans une maison où je n'ai rien trouvé à manger. J'ai dû coucher sur une mauvaise botte de paille, le ventre vide.

Le 24, arrivée à Mori. J'ai été envoyé chez un bourgeois qui m'a reçu avec la plus grande amabilité. Il avait une femme très aimable, jolie et charmante. Ils ont été si satisfaits de m'avoir eu chez eux qu'ils ont exigé de moi que je leur donne mon adresse ; ils m'ont fait promettre de retourner chez eux si jamais je revenais dans leur pays.

Le 25, l'état-major et la 8e compagnie ont logé à Pranzo, la 1re et la 4e à Campi, villages situés à deux lieues de Riva, à l'extrémité du lac de Garde. Le village de Campi est si pauvre que nous n'avons pas pu y trouver même le nécessaire. Le curé est cordonnier afin de se procurer de quoi subsister. Pour pouvoir donner un peu de viande aux soldats, le syndic fit tuer quelque mauvaise chèvre que nous fûmes obligés de manger ; nous invitâmes le pauvre curé à souper avec nous. Je peux affirmer qu'il mangeait de cette chèvre comme si c'eut été un salmis de bécasses.

Le 26, l'état-major a logé à Tiarno, la 1re compagnie à Bezzeca. Je suis allé chez le vicaire de l'endroit ; bien qu'il fut le plus riche du village, il ne me donna absolument rien pour mon souper. C'était un prêtre et c'est tout dire. Cette canaille est capable de tout hors le bien. Comme les paysans étaient trop sales et remplis de vermine, Loquette, Méry et moi fîmes la cuisine dans notre logement.

Il n'est point possible de s'imaginer comment les paysans sont logés dans le Tyrol et dans le pays de Trente. On ne voit point une

cheminée dans les maisons; elles sont toutes comme des tanières à renards; on étouffe au milieu de la fumée. Il m'est impossible de dépeindre le logement et la manière de vivre de ces gens-là. Ils ne mangent que de la polenta faite avec de la farine de blé de Turquie.

Pour arriver dans ces villages, nous avons traversé la montagne La Jumelle. Cette ascension a été pour nous la plus pénible de toutes celles que nous avons faites dans toute la Suisse, la Valteline et le Tyrol. Nous sommes partis, le matin, à huit heures, des villages que nous avions occupés la veille. L'ascension nous a pris sept heures. Nous avons éprouvé toute la peine possible pour parvenir à faire monter les chevaux. Une partie des chasseurs a été obligée d'enlever les selles pour étendre les couvertures sur la glace et sur le rocher. On attacha ensuite un grand nombre de cordes à fourrage les unes au bout des autres dans le but d'obtenir une longueur suffisante afin de pouvoir attacher les chevaux; cela fait, une vingtaine de chasseurs montèrent sur le rocher pour tenir les chevaux jusqu'en haut, les uns après les autres; sans ce moyen, jamais nous n'aurions pu arriver. Si, par malheur, la corde leur avait échappé, il n'aurait plus fallu penser aux chevaux qui seraient tombés dans des précipices dont il était impossible d'apercevoir le fond. Un seul a été perdu parce que la corde s'est rompue. Personne, j'ose le dire, ne pourra se faire une idée de tout ce que nous avons souffert en passant cette maudite montagne.

Le régiment est resté dans cette vallée, la vallée de Ledro, jusqu'au 3 pluviôse. Le chef de brigade était resté à Riva, au quartier général, avec la musique qu'il avait fait venir près de lui.

Le 3 pluviôse, l'état-major s'est rendu à Storo avec la première compagnie. La vallée qui se trouve entre Tiarno et Storo se nomme le Val Ampola.

Le 4, l'état-major a séjourné à Vestone avec la première compagnie. J'ai été logé, avec Loquette, chez le nommé Masterzany. Ces sortes de gens nous ont reçus si convenablement qu'ils nous ont très bien laissé faire notre soupe nous-mêmes. A cela, rien de surprenat; c'est bien digne des Italiens. Je crois qu'il ne peut pas exister dans le monde une nation aussi méprisable que celle-là, tant à cause de ses mœurs que de son industrie.

Le 5, l'état-major devait s'arrêter à Sabbia, mais, comme il n'y avait point de subsistances, nous avons poussé deux lieues plus loin, à Valant. Avec Loquette, j'ai été invité à dîner chez le chef d'escadrons Müller, qui était logé chez l'archiprêtre; après dîner, nous avons fait une partie de vingt-un. Pendant tout ce voyage, il n'y avait que trois compagnies qui voyageaient ensemble, commandées par le chef d'es-

cadrons Müller. Les autres venaient par une autre route avec le chef de brigade.

Le 6, à Brescia où le régiment s'est réuni, nous avons trouvé le chef de brigade déjà arrivé avec les cinq autres compagnies qui avaient été détachées chez différents généraux pour faire le service dans les divisions. J'ai éprouvé un grand plaisir en arrivant dans cette ville : j'y ai trouvé mon ami intime, Artaut, que je n'avais pas vu depuis deux ans. Il venait de Troyes où il avait été employé pour la remonte avec le capitaine Mathieu.

Le 7, l'état-major a logé à Palazzolo; la 1re compagnie avec le 2e escadron s'est arrêtée à Coccaglio. J'ai été logé chez des gens qui n'ont point daigné me faire l'amitié de me dire ni bonjour ni bonsoir. En arrivant, j'ai été conduit dans ma chambre, pour mieux dire au galetas, par une vieille fée de servante. Comme cette chambre ne pouvait pas me convenir, j'ai fait demander mon hôte qui s'est présenté immédiatement. Je l'ai prié très poliment de me donner un appartement, sous peine de recevoir vingt-cinq coups de bâton. Me voyant réellement décidé à les lui appliquer, il s'est bien vite hâté de me donner une autre chambre dans laquelle j'ai été bien couché et bien chauffé. Je n'ai plus vu mon hôte.

Le 8, le régiment est arrivé à Bergamo, lieu de sa destination. Nous avons été assez mal dans cette ville. J'ai été horriblement mal logé chez le citadino Giovany Giani.

Dans cette ville, tout est d'une cherté dont rien n'approche; le vin, qui est cependant assez commun dans cette région, se vend vingt-cinq sols la bouteille; le pain, dix sols la livre et la viande trente sols, poids de trente onces à la livre. Enfin, si on entre dans une auberge, on doit dépenser six, neuf et jusqu'à douze francs même pour faire un repas passable. Je ne dois pas oublier de raconter que je suis allé souper deux fois, avec plusieurs de mes camarades, à l'auberge qui tient à la salle de spectacle. On nous a fait payer deux moineaux qu'on nous a servi pour des grives et un jacque (1), vingt sols pièce; la seconde fois, ils nous ont servi quelques jacques qu'ils nous ont de même fait payer vingt sols pièce. Ainsi, quand je dis que, sous tous les rapports, les Italiens sont des gueux, je ne me trompe point. Les femmes, en général, sont assez jolies; elles ont plus de caractère que les hommes, plus de délicatesse. Elles donnent l'impression qu'elles aiment beaucoup le genre français; mais les maris, jaloux, ne leur donnent pas un moment de relâche et les mettent à l'abri de se faire courtiser par les Français. Elles sont toujours tenues par la main ou

(1) Il s'agit probablement d'un écureuil.

par les jupes et ont toujours un cavalier servant. Ce cavalier a autant de droits sur la femme que son propre mari, de telle sorte qu'elles ne font point un pas sans que l'un ou l'autre ne soit avec elles. Ainsi, il est très rare de pouvoir s'introduire dans leur société.

Le 15, le régiment a commencé l'instruction pour..... (1).

J'ai été nommé par le chef de brigade pour instruire ma compagnie (la 1re). Tous les jours pairs de la décade, ce travail devait avoir lieu. Il est très pénible de commander au milieu d'une place.

Le 20, le 1er hussards, c'est-à-dire les officiers, ont donné un bal auquel nous avons tous été invités. Ce bal, qui a eu lieu dans le logement du chef de brigade, était composé de la meilleure société de la ville et des plus belles femmes, très richement mises, avec toutes sortes de bijoux. Par exemple, point de demoiselles : elles sont esclaves jusqu'à leur mariage ; elles n'assistent à aucune réunion, à aucun bal, à aucun spectacle, bref, elles vivent comme des captives. Hé bien ! chaque dame avait au moins deux, trois servants, et la majeure partie des prêtres.

Le 23, le corps d'officiers du régiment a rendu le bal. L'invitation a été faite au corps d'officiers de hussards. Soixante maison bourgeoises au moins y ont été invitées. Ce bal a été fort brillant ; quatre officiers furent chargés de faire les honneurs ; c'étaient les citoyens Michaud, lieutenant ; Delpy et Broux, sous-lieutenants ; Chauvin, adjudant. Il y eut différentes tables de jeux, soit pharaon, vingt-un, trente-quarante, piquet, impériale et tarots. Dans une de ces parties, j'ai perdu douze louis. Il s'est joué beaucoup d'argent dans la nuit. Cette partie de plaisir fut très bien composée. De belles et charmantes dames en firent l'ornement, mais toujours gardées par leurs servants.

Le 30, l'administration du Département a appris la nouvelle de la conclusion de la paix. Elle a été publiée en présence de la garde nationale de cette ville, assemblée sous les armes. Cela a occasionné une grande réjouissance, non seulement aux patriotes, mais encore aux ennemis du nouveau gouvernement. Enfin, tout le monde s'est réjoui de cette agréable nouvelle. Chaque particulier tira des coups de fusil par ses fenêtres ; les cloches se firent entendre de toutes parts.

Le 6 ventôse, le régiment a reçu la nouvelle officielle de la paix par l'ordre du jour venant du quartier général en chef de Tarente, du général Macdonald. C'est une lettre du ministre de la guerre Berthier, qui nous a annoncé cette heureuse nouvelle, nouvelle qui a comblé de joie tous les militaires.

(1) La suite manque dans le texte.

Le 7, le régiment est monté à cheval en grande parade avec le 1er hussards. A quatre heures après midi, les deux régiments se sont réunis sur la place de la Comédie. Là, on nous a donné connaissance du contenu de la lettre du ministre de la guerre et c'est avec la plus grande satisfaction que nous en avons entendu faire la lecture. Cette paix est uniquement entre l'empereur, roi de Hongrie et de Bohème, l'Empire germanique et la République française.

Le 9, les corps d'officiers des deux régiments se sont réunis, ainsi que les maréchaux des logis en chef, et nous avons dîné ensemble à l'auberge du *Phénix*. Nous étions quatre-vingt-quatre à table. Cette réunion était destinée à célébrer la fête de la paix. Nous avons bu à la santé et à la gloire du brave et grand héros Bonaparte, de tous nos braves généraux, ainsi qu'à celle de l'empereur et à toutes les nouvelles républiques. On a bu aussi à la mémoire de nos braves généraux morts en combattant pour le soutien de la République : Joubert, Desaix et Kléber.

La plus grande cordialité n'a pas cessé un seul instant de régner dans cette réunion. Au milieu du repas, cinq couplets de chansons ont été chantés sur l'air de *Nina*, composés en l'honneur de la paix, par le citoyen Hubiné, officier au 1er husssards. Ce repas s'est terminé par des chants d'allégresse et de danse. La musique du régiment a joué plusieurs morceaux pendant le dîner et des airs patriotiques. On ne cessait de crier : Vive la République ! Il faut aussi que je dise qu'au dessert, nous avons tout renversé, tout cassé. De là, nous sommes allés au café, tous unis, bras dessus bras dessous, formant un espèce de cortége, la musique en tête. Au café, nous avons dansé plusieurs valses ; nous avons célébré le rhum et les liqueurs les plus exquises, puis nous nous sommes rendus au spectacle. Ainsi s'est terminée notre fête. Elle m'a coûté 39 francs.

Le 15, à neuf heures du soir, j'ai reçu l'ordre de partir le lendemain matin à huit heures pour accompagner un délégué du Département, chargé des réquisitions des fourrages, dans une partie de l'arrondissement. J'avais un détachement pour faire exécuter ses ordres.

Le 16, je suis parti, accompagné de deux chasseurs et du délégué. Dans le premier village où nous sommes arrivés, j'ai trouvé la maison de campagne de M. Calconi, maison très antique. On y voyait, sur des tableaux, les différentes armées qu'il avait commandées et son drapeau avec trois cœurs brodés. Comme cet homme avait quelque chose de rare dans notre sexe, on le lui a gravé sur son drapeau ainsi que je viens de le dire. Mais quand je dis : cœurs, il s'agit de testicules. J'ai vu sur un tableau, recouverte d'un tapis, une table sur laquelle il a donné un repas il y a quatre cent vingt-un ans. Ce même tapis existe encore, sur une table, dans la même salle que le tableau.

Le 17, j'ai reçu l'ordre de cesser mes opérations et de rejoindre le 12e, vu qu'il devait partir, le lendemain, pour Soleure, en Suisse.

Le 18, le régiment est parti de Bergame à huit heures du matin; l'état-major seulement s'est rendu à Cisano. Le 1er et le 2e escadrons sont venus loger à Giussano. J'ai été logé chez M. Marquèse, grand artistite lyrique et premier chanteur de l'opéra de Trieste. Cet homme a subi l'opération de la castration ; c'est pour cela qu'il chante si bien. Dans ce village, il a une fort jolie maison de campagne administrée par un homme d'affaires.

Le 19, arrivée à Milan où je me suis très bien amusé, comme la première fois.

Le 20, à Buffalora.

Le 21, à Novara. Je suis allé chez un chanoine chez lequel j'ai été très bien reçu. C'est là une chose rare chez les prêtres, et surtout en Italie. J'ai eu bon feu, bonne table et bon lit.

Le 22, le régiment a stationné à Vercelli. Je suis allé chez M. le comte de Gitfflenge. J'ai été très bien traité pendant deux jours. Ce comte avait quatre filles bien jolies et un garçon qui était au service de l'Espagne. Je me suis très bien amusé dans ce logement. J'ai passé la moitié de mon temps à danser avec les quatre demoiselles au son du clavecin ; le soir, je suis allé au bal que le commandant de la place a donné. Ce bal a été très joli; il y avait de très belles femmes. J'y suis resté jusqu'à deux heures après minuit avec le fils de mon hôte. Les demoiselles n'y ont pas paru.

Le 23, séjour.

Le 24, arrêt à Livorno-Piemonte. J'étais chez un comte avec Loquette, dans une maison qui n'était occupée que par un paysan. Nous y avons été assez mal.

Le lendemain, à notre départ, j'y ai oublié mes deux montres ; je ne m'en suis aperçu qu'à moitié chemin du logement. J'ai été obligé de revenir sur mes pas pour aller les chercher. Je craignais beaucoup de les perdre, les sachant tombées entre les mains d'un Italien. Je trouvai le paysan qui les avait déjà cachées, de telle sorte qu'il n'avait pas trop envie de me les rendre. Je mis mon sabre à la main et je lui dis que, s'il n'allait pas me les chercher, je lui ferais sauter la tête, ce que j'aurais fait s'il ne me les avait pas rendues.

Le 25, le régiment devait loger à Chivasso, mais comme il n'y avait point des subsistances dans cette localité, il s'est rendu à deux lieues plus loin, dans une petite ville qui se nomme Settimo.

Le 26, à Turin où il a séjourné. Je suis resté dans le faubourg de Milan, à l'auberge des *Trois Rois*. Les officiers des deux premiers escadrons étaient tous logés dans cet établissement. La femme de cette

auberge était fort jolie et très aimable. Je me suis très bien amusé dans cette ville ; je suis allé faire plusieurs visites à Madame la R......, etc. (1).

Le 28, à Avigliana. J'ai été logé au *Cheval Blanc* et j'ai mangé à l'auberge de la *Bonne femme sans tête* avec plusieurs camarades. La municipalité de cette commune nous a fait l'honneur de nous traiter à notre passage.

Le 29, à Susa. J'ai été placé chez un chanoine et assez mal. Le 2e escadron a couché à La Nuwalese.

Le 30, le régiment a traversé le Mont-Cenis ; nous avons beaucoup souffert en passant cette montagne. Il faisait beaucoup de vent ; la neige tombait en abondance. En descendant, les chevaux ne marchaient point ; ils ne faisaient que glisser. Nous sommes venus loger au village de Thermignon. Nous sommes arrivés mouillés comme des canards. J'ai été logé, avec Loquette, chez une veuve qui avait une fort jolie fille.

Le 1er germinal, stationnement à Modane ; le 1er escadron et la 4e compagnie se sont arrêtés à Saint-André. J'ai été logé chez le maire de la commune avec Loquette ; nous avons dîné au *Lion d'Or* avec notre camarade Dery de Minville.

Le 2, arrivée à Saint-Jean-de-Maurienne. J'étais dans une auberge avec Loquette ; nous avons dîné à l'auberge de *Jérusalem*.

Le 3, marche sur Aiguebelle ; le 1er escadron et le 3e ont passé la nuit à Chamonix. J'ai couché chez le maire de cette commune.

Le 4, le régiment s'est rendu à Chambéry. J'étais logé, avec le capitaine Mathieu, à l'auberge qui avait pour enseigne *A la Garde de Dieu*. Nous nous sommes arrêtés dans cette ville. J'ai vécu pendant deux jours à l'hôtel de la *Parfaite réunion* avec tous les chefs et plusieurs camarades. Je me suis assez bien amusé ; je suis allé voir une jolie femme.

Le 6, à Aix. Je suis resté chez un citoyen que je n'ai pas pu voir pendant mon séjour chez lui. J'ai dîné à l'auberge de l'*Union* avec le commandant et une partie des officiers du corps. Après dîner, je suis allé faire la partie du passe-dix ; j'ai perdu trois louis. C'était la première fois que je jouais à ce jeu de hasard. Comme la fortune me tourne le dos à tous les jeux !

Le 7, stationnement à Rumilly. Je suis descendu à l'auberge du *Petit Paris*, avec les officiers du 2e escadron et de la 4e compagnie ; nous avons dîné ensemble dans notre logement.

Le 8, à Frangy. La 1re compagnie a logé à Maingiers. J'ai été placé, avec Loquette, chez le maire de la commune. Nous avons éprouvé les

(1) *Sic* dans le texte où existe cette lacune.

plus grandes difficultés pour trouver un morceau de pain et une douzaine d'œufs qui nous ont coûté très cher. Nous avons couché sur la paille, car dans tout le village il n'y avait pas un seul lit propre.

Le 9, arrivée du 12e à Ferney-Voltaire ; il a eu repos le 10. J'ai été envoyé dans un petit village, chez M. Chapou, en ce moment à Genève. J'ai assez mal dîné au *Soleil d'Or* avec Loquette et les officiers de la 5e compagnie. Le jour du repos, nous avons mangé à Ferney où nous avons été un peu mieux traités. Le soir, nous avons été au bal, à Genève, pour répondre à l'invitation qui avait été faite au corps des officiers du régiment par le préfet national. Ce bal était très bien composé, orné des plus belles femmes de la ville. On s'est parfaitement bien amusé. J'ai dansé avec une muette, bien jolie.

Le 11, à Nyons.

Le 12, à Lausanne. J'ai été logé chez M. Bourt, homme extrêmement honnête, ainsi que son épouse. Je suis allé dîner au *Lion d'Or* où le chef de brigade était logé. On a fait de la musique, le soir, à six heures. Il m'est arrivé une aventure après dîner, à neuf heures, en me promenant avec un de mes amis : nous avons rencontré deux jolies femmes avec lesquelles nous avons passé un bon moment de récréation, etc. (1).

Le 13, à Moudon, la 1re compagnie à Seigneux. J'ai été placé chez un paysan, marié depuis six semaines. Il possédait une très jolie femme. J'ai été reçu très poliment chez lui. Il se nomme Samuel Burt ; il a pris mon nom par écrit.

Le 14, à Payerne, le 1er escadron à *Mesi*. J'ai été logé chez M. le ministre du culte que je n'ai eu le plaisir de voir que le soir en me couchant. J'ai été le seul qui n'ait point reçu de politesses de la part de son hôte. Cela ne doit surprendre personne : nos prêtres sont tous des gueux.

Le 15, à Morat, ville célèbre pour la nation suisse. Le 1er escadron s'est arrêté à Chiètres. J'ai été logé chez un paysan qui n'avait que sa femme pour toute compagne. A eux deux, ils avaient cent soixante-sept ans. J'ai été fort mal chez eux ; heureusement qu'il y avait dans le village une auberge où je suis allé souper ; sans cela, j'aurais été obligé de me coucher sans rien manger.

Le 16, à Aarberg, le 1er escadron à Schupfheim. J'ai couché chez le ministre Langhaus qui a été un peu plus poli que le précédent. Il possède une femme d'une famille noble de Berne d'un grand esprit qui parle plusieurs langues : l'anglais, l'italien, le français et l'allemand. Je peux dire que j'ai été confus de leur réception et de leurs bontés.

(1) *Sic* dans le texte.

Le 17, le régiment est arrivé à Soleure, lieu de sa destination. Le 1er escadron a logé dans la ville avec l'état-major ; les trois autres escadrons ont été cantonnés dans les villages voisins. J'ai été envoyé chez un prêtre (je crois que c'était une destinée chez moi d'être toujours logé chez des coquins de cette classe), au nº 94. Il ne m'a seulement pas dit si je voulais me rafraîchir, prendre un verre d'eau. Je suis allé dîner à la *Couronne* où plusieurs officiers se sont réunis, puis j'ai fait ma partie de billard.

Le 18, le premier escadron a reçu l'ordre d'aller cantonner dans les villages suivants : la 1re compagnie à Granges, la 5e à Selzachs. Je me suis donc rendu à Granges. J'ai été logé au moulin qui est bâti à l'extrémité du village ; je m'y suis trouvé très mal : je ne mangeais que du lard rance avec de la choucroute. Ce village est situé sur la route de Soleure à Berne, à moitié chemin. Ce même village a beaucoup souffert lorsque les Français sont entrés en Suisse, tant par le feu des deux armées que par le pillage. Je suis resté dans ce cantonnement jusqu'au 28, date à laquelle j'ai reçu l'ordre de me rendre à Soleure pour le conseil d'administration qui a été permanent jusqu'au 12 floréal inclus.

Le 10, le commandant du régiment a reçu l'avis de notre départ pour Bâle où nous devions recevoir de nouveaux ordres.

Le sous-inspecteur aux revues Larochebelen est venu passer le régiment en revue le 3 floréal. Il a fait le diable à quatre parce qu'il n'a point trouvé les registres tels qu'il les désirait ; j'ai ensuite su le motif pour lequel il avait tant et tant fait le méchant envers nous. Quoique cet inspecteur fut sorti du régiment, il ignora tous ses anciens camarades. Ce n'est point ce qu'il a fait de mieux.

Etant à Soleure, j'ai été logé chez M. Grimm, ancien bailli, sur la petite place Saint-Jean, nº 235. J'étais en pension chez Madame......, etc. (1).

J'ai renvoyé mon domestique le 28 germinal et je l'ai remplacé par un autre (Carpentier). En quittant Soleure, le 12e a emporté les regrets de tous les citoyens qui nous aimaient beaucoup.

Le 14 floréal, il a quitté cette ville ; l'état-major seulement s'est rendu à Waldenburg. La 1re compagnie s'est arrêtée derrière Waldenburg, dans un village, à Langenbruck. Je suis descendu à l'auberge de l'*Ours* avec Loquette. Ce même jour, il m'a été volé un superbe chien d'arrêt qui venait du Tyrol italien. J'ose dire que cela m'a fait autant de peine que si j'avais perdu un cheval. J'ai fait toutes les démarches possibles pour tâcher de le retrouver ; tout cela a été peine perdue. C'est M. Brunner, l'ancien sous-préfet, qui me l'a pris ; j'en ai été

(1) *Sic* dans le texte.

informé par la suite. Mon chien était attaché à son écurie où personne n'entrait. Bref, j'ai beaucoup regretté *Brillant* (c'était le nom de mon chien).

Le 15, le régiment est arrivé à Bâle. Les chasseurs ont été casernés; les écuries étaient extrêmement disséminées dans la ville et les faubourgs. Le 1er escadron a été envoyé à la porte de Soleure. Je me suis trouvé logé au no 1426, chez le citoyen Fruch, marchand d'eaux minérales.

Le 16, revue par le général Canclaux, inspecteur général de l'armée des Grisons. Cette revue était de rigueur.

Le 19, j'ai fait un voyage à Soleure, à la recherche de mon chien. Hélas! celui qui me l'avait pris le tenait trop bien caché pour que je pusse le retrouver. Toutes mes démarches sont restées infructueuses.

Le 20, je me suis rendu à Berne pour remettre au général Pully une lettre que mon chef de brigade m'avait chargé de lui porter dans le but de lui demander le changement du régiment. Le général n'a point voulu adhérer à cette demande. Mon séjour à Berne n'a été que de trois heures seulement. Je suis allé coucher à Soleure et, le 21, je suis revenu à Bâle sans aucune nouvelle de *Brillant*.

Le 21, la 1re compagnie et le 4e escadron sont partis avec cent hommes d'infanterie que le général Amey a pris pour aller à l'abbaye de Saint-Blaise, dans la Forêt Noire. Cette manœuvre était une marche secrète qui avait pour objet l'enlèvement d'une somme de quinze millions en argent monnayé. On croyait que cette somme était cachée dans ce couvent. On a fait de nombreuses recherches; on a même pioché la terre, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur du couvent. Toutes les recherches ont été vaines. Le détachement est rentré à Bâle le 27. On a fait un voyage pour les capucins.

Il ne sera pas inutile de dire ici comment les officiers ont été traités à Bâle. Un petit nombre ont vécu chez leurs hôtes; les autres ont mangé à l'auberge du *Sauvage*. J'ai été de ce nombre. Dans cette auberge nous payions trois francs par repas. J'y ai mangé jusqu'au 9 prairial inclus. J'ai dépensé 96 francs. Le 10, je me suis mis dans une nouvelle pension avec le capitaine Aubertin, mon ami Dery de Mintille et Egasse. Nous étions à l'auberge de l'*Ange*, faubourg de Belfort. Cette pension nous coûtait quarante-cinq francs par mois, deux repas par jour.

Le 10 prairial, le chef de brigade est parti avec mon ami Artaut, pour le grand dépôt du régiment, à Gray, en Franche-Comté. Il s'y est rendu pour des affaires très importantes pour le régiment. De là il devait aller à Paris pour se concerter avec le Premier Consul au sujet de certaines réclamations intéressant le corps. Le jour du

départ de mon ami Artaut, j'ai pris son logement où j'ai été un peu mieux que dans celui que j'avais auparavant.

Je veux m'amuser à faire le panégyrique des Messieurs de Bâle ; ils sont tout différents des autres Suisses. Ils ne sont bons uniquement qu'à leur commerce ; ils en sont esclaves. Ces hommes ne sortent jamais de leur comptoir ; leur esprit toujours occupé à multiplier leur fortune, ils se privent de toutes les sociétés et même de leur table ; en outre, ils sont de mauvaise foi. Lorsque nous avions besoin de faire quelques emplètes, ils avaient tous la bonne intention de nous subjuguer et de nous tromper, en nous faisant payer un tiers de plus. Voilà pourquoi on leur adresse une bonne plaisanterie : on leur dit, et avec juste raison, que trois juifs de mauvaise foi valent mieux qu'un Bâlois. Il est facile de juger par là de la bonté de Messieurs les Bâlois. En un mot, ce sont des hommes qui ne se prononcent que pour l'or et l'argent.

Le 24, j'ai été obligé de vendre un de mes chevaux que je nommais « Moricot » ; je l'ai cédé pour deux cent quarante francs, et cela parce que j'avais grand besoin d'argent pour vivre puisque le gouvernement ne nous payait point et que j'avais été obligé de contracter des dettes afin de pouvoir m'entretenir, payer ma table et faire honneur à mon rang. Voilà cependant à quoi notre gouvernement nous a réduits ; si nous étions payés exactement, nous serions à l'abri de tout cela et nous ne serions pas regardés comme des pingres qui n'ont jamais le sou et qui, à chaque instant, ont recours à des expédients.

Le 29, départ de Bâle pour la vallée de Leinthall. Une compagnie (la 2e) est restée à Bâle pour assurer le service de la place. La 7e compagnie s'est dirigée sur Berne pour faire le service au quartier général du général Montchoisy, général en chef, commandant le corps des troupes françaises en Helvétie.

Le régiment est donc venu le 29, à Waldenburg. La 1re compagnie s'est arrêtée dans le village d'Hœlstein. J'ai été logé à l'auberge du *Lion d'Or*. Le 30, l'état-major s'est rendu à Langenthal, la 1re compagnie à Roggwil. J'ai été très bien traité chez un ancien représentant.

Le 1er Messidor, l'état-major est arrivé à Burgdorf, le 1er escadron dans le village d'Inkwil. J'ai couché, avec mon camarade Mery, chez un riche paysan, chez lequel nous avons été assez bien suivant le genre du pays.

Le 2, le régiment est arrivé à sa destination. L'état-major a logé à Langnau, la 1re compagnie à Sumizwald, assez bon village, mais d'une fort grande étendue. J'étais chez un paysan, le président de la commune qui se nomme.....; (1) ; il ne tarda pas à me mettre en pension

(1) Lacune dans le texte.

à l'auberge de la *Croix Blanche* où était Loquette, commandant la compagnie; nous avons vécu ensemble. Les chasseurs, généralement, ont été fort bien.

Ce pays n'est pas très beau; il est montueux (grande quantité de bois de sapin). Le sexe féminin est assez bien, quoiqu'il n'y ait que des paysannes. Elles ont le teint extrêmement frais, une belle carnation; elles sont grandes, bien taillées et très bien faites. Elles sont généralement victimes d'un accident produit, je m'imagine, par la nature ou par le climat : elles perdent leurs dents fort jeunes. En second lieu, elles n'ont pas beaucoup de gorge, ce qui est un grand ornement dans ce genre de sexe.

Les hommes sont tous très communs.

Je suis parti de Sumizwald, le 5, pour me rendre au conseil d'administration, à l'endroit où était l'état-major. J'y suis resté en permanence jusqu'au départ du régiment pour la France. J'ai été placé chez un homme veuf depuis neuf mois. La table n'était point bonne; il vivait comme un vrai paysan bien qu'il fût riche.

Le 8, l'inspecteur aux revues (Ferres) est arrivé à Langnau afin de passer le régiment en revue. Le jour de son arrivée, il a examiné la comptabilité. Le lendemain, le régiment s'est assemblé, à sept heures du matin, à Longnau, et la revue a été passée. Après cela, le conseil est entré en séance jusqu'à midi. Nous avons dîné, et aussitôt après nous avons repris la séance pour tâcher de terminer la comptabilité, ce qui n'a point pu se faire. Cependant, à neuf heures du soir, il a fini son affaire, et il est reparti, le 10, à cinq heures du matin pour Berne où il devait séjourner quelque temps.

Le 27, le général Ardy, inspecteur général aux revues, est venu passer sa revue préparatoire; il est parti le même jour.

Le régiment a reçu l'ordre, le 8 thermidor, de partir le 9, afin de se rendre à Vesoul, en Franche-Comté, pour y tenir garnison.

Le 9, le régiment s'est donc mis en marche et est venu à Langenthal.

Le 10, à Waldenburg.

Le 11, à Bâle. J'ai été logé au *Petit Bâle* avec toute la compagnie.

Le 12, repos. Je me suis assez bien amusé pendant mon séjour dans cette ville.

Le 19, à Altkirch. Le 1er escadron était avec l'état-major. Moi, j'ai logé au *Croissant* avec les officiers de la 5e compagnie où le capitaine Estienne s'est bien G.... (1).

Le 24, à Belfort. Le 1er escadron s'est arrêté à Bavilliers. J'ai été

(1) *Sic* dans le texte.

obligé d'aller à l'auberge parce qu'il n'y avait point de lit dans mon logement.

Le 25, l'état-major a logé à Lure, le 1er escadron à Magny-Vernois (aux forges).

Le 16, le régiment est arrivé à Vesoul, lieu de sa destination. Les chasseurs ont été casernés et tous les officiers logés au pavillon. Je puis dire que ce quartier est superbe et fort commode aussi bien pour les soldats que pour les officiers. Tout est généralement dans le quartier.

Le 22, je suis parti de Vesoul avec un détachement de 25 hommes pour aller à Vauconcourt recevoir les étendards qui venaient du dépôt et les remettre au régiment. J'ai couché à Vauconcourt.

Le 23, je suis rentré avec les étendards que j'ai déposés chez le commandant du régiment.

Le 21 fructidor, je suis parti en congé. Quatre officiers seulement ont joui de cette faveur : les citoyens Delpy, Broux et Olivier, sous-lieutenant, et moi-même qui ai fait route avec Olivier jusqu'à Pont-Saint-Esprit. Nous avons quitté Vesoul, à 10 heures du soir, par le courrier de Besançon.

Le 22, nous sommes partis de Besançon, à midi, par la diligence jusqu'à Dôle.

Le 23, nous avons pris une voiture de louage jusqu'à Châlons, en Bourgogne.

Le 24, nous nous sommes embarqués sur la Saône, à midi, et nous sommes venus coucher à Mâcon.

Le 25, nous sommes partis à cinq heures du matin ; nous avons couché à Lyon, à l'*Hôtel des Diligences*.

Le 26, nous avons pris le coche du Rhône et nous sommes venus loger à Tuin.

Le 27, nous sommes partis à cinq heures du matin et nous avons dîné à Ancône ; nous avons passé la nuit à Pont-Saint-Esprit, au *Luxembourg*.

J'ai fait la route de Lyon jusqu'au dernier gîte assez agréablement, avec deux jolies femmes de Lyon qui allaient à Marseille. C'étaient deux sœurs, dont l'une était veuve ; je lui plaisais beaucoup. Je me suis très bien amusé avec elles jusqu'à notre séparation. Mais mon camarade Olivier, que j'ai quitté à Pont-Saint-Esprit, les a accompagnées jusqu'à Marseille.

J'ai fait route, de Lyon jusqu'à Pont-Saint-Esprit, avec trois officiers qui allaient en congé dans les environs de Toulouse. Je me suis mis avec eux pour faire route jusqu'à Toulouse, car il est bien plus agréable de la faire en société que seul.

Le 28, nous avons pris une voiture de louage de Pont-Saint-Esprit jusqu'à Montpellier, pour nous quatre, et nous sommes venus coucher à Nimes. J'ai été à l'Opéra. J'ai vu une fort jolie salle de spectacle nouvellement bâtie, les environs de Nimes qui sont très jolis, une superbe fontaine, très abondante et fort bien enjolivée.

Le 29, nous avons passé la nuit à Montpellier, dans l'hôtel du *Petit Paris*. Nous avons pris une autre voiture qui nous a conduits jusqu'à Toulouse ; nous avons été obligés de prendre ce moyen de transport, vu que nous n'avions pas pu trouver place dans la diligence.

Le 30, nous sommes donc partis de Montpellier à trois heures du matin ; nous avons diné à Pézenas et couché à Béziers.

Le premier jour complémentaire, nous avons mangé à Narbonne et couché à Moux.

Le deuxième jour complémentaire, dîner à Alzonne et coucher à Castelnaudary, à l'enseigne de *Notre-Dame*.

Le troisième jour complémentaire, dîner à Baziège et coucher à Toulouse, à l'hôtel du *Clocher d'Albi*.

Le quatrième jour complémentaire, je suis resté à Toulouse au *Coin des Anes*, chez la Suzon d'où devait partir la diligence pour me conduire à Tarascon (Ariège).

Le cinquième jour complémentaire, je suis parti de Toulouse par la diligence. J'ai diné à Pamiers et couché à Tarascon. J'ai logé à l'auberge du *Lion d'or*, chez le citoyen Denis.

Le 1er vendémiaire an X, j'ai séjourné chez une de mes cousines à Tarascon. C'est là où j'ai appris la mort de ma mère, mort qui m'a particulièrement attristé. Il n'y avait qu'un mois qu'elle venait de mourir ; je laisse à penser quelle fut ma surprise et ma peine, moi qui avais fait le voyage uniquement pour avoir le plaisir de la voir, après dix-huit ans d'absence. La destinée m'en a privé, malheureusement pour moi, parce que j'ai tout perdu en la perdant avant mon arrivée ; elle avait disposé de tous ses biens en faveur d'un de mes frères.

Le 2 vendémiaire, je suis allé à Cazenave, chez mon frère, dans la maison maternelle où j'ai trouvé une nouvelle famille, composée d'une belle-sœur et de deux gros garçons. J'ai reconnu fort peu de personnes dans mon village. J'ai été contemplé et bien accueilli par tout le monde, mais personne ne m'a reconnu au premier abord.

J'ai passé mon congé, partie chez mon frère, une grande partie à Massat, pays natal de feu mon père. Je me suis mis en pension chez un nommé Ruffier, aubergiste dans cette ville. Cet homme vint à mourir pendant que j'étais chez lui, je fus obligé de changer de maison pour coucher seulement ; je fus chez Mme veuve Dégeilh, belle-sœur de

l'aubergiste. Je suis resté chez cette dame pendant quatre mois. Dans cet espace de temps, j'ai été trois fois malade. Je rends justice à Mme Dégeilh : elle a eu le plus grand soin possible de ma personne durant mes maladies. Aussi je déclare lui avoir de grandes obligations.

Pendant mon congé, j'ai eu des affaires de famille qui m'ont beaucoup occupé jusqu'à mon départ.

Je suis donc reparti pour rejoindre le régiment qui, pendant mon congé, avait changé de garnison et était venu de Vesoul à Belfort.

Je suis parti de Tarascon le 19 messidor an X ; je suis venu coucher à Toulouse où j'ai passé la journée du 20. Je me suis assez bien amusé dans cette ville.

Le 21, je suis parti de Toulouse par la diligence de Toulouse à Avignon. Je fus dîner le même jour à Castelnaudary et coucher à Carcassonne au *Saint-Jean-Baptiste*.

Le 22, dîner à Narbonne et coucher à Béziers.

Le 23, dîner à Mèze et coucher à Montpellier. J'ai logé à l'auberge de la *Ville de Paris*. J'ai été au spectacle et je me suis bien amusé dans ma soirée.

Le 24, j'ai dîné à Nîmes et couché à Avignon. J'ai traversé le Rhône sur trois branches avec une petite barque. Je suis descendu à l'*Hôtel National*.

Le 25, je suis parti d'Avignon à une heure après minuit dans la diligence de Lyon. J'ai marché nuit et jour jusqu'à Lyon. Je fus dîner le même jour, à Pierrelatte et souper à Valence où je ne suis resté qu'une heure pour le souper ; la diligence est repartie de suite.

Le 26, j'ai dîné au péage du Roussillon, soupé et couché à Lyon. Je suis descendu à l'*Hôtel du Parc*, près la place de la Comédie.

Le 27, je suis parti de Lyon à trois heures après midi. J'ai marché toute la nuit sans même m'arrêter pour souper. J'ai déjeuné à Bourg-en-Bresse, à quatre heures du matin, le 28. Je suis venu dîner, le même jour, à Lons-le-Saulnier. La diligence est repartie et a marché jusqu'à Besançon ; elle y est arrivée à huit heures du matin, le lendemain. J'ai déjeuné à l'*Hôtel National*. C'était le 29. Je suis resté deux heures dans cette ville.

Le 29, je suis parti de Besançon à dix heures du matin et je suis arrivé à une heure et demie après minuit (le 30 au matin) à Belfort, lieu de ma destination. Voilà !

Voilà, à quelque petite chose près, les voyages que j'ai faits depuis le 29 avril 1792, soit avec le régiment ou bien seul, jusqu'à l'époque du 30 messidor an X de la République française, une et impérissable.

. . . .

ANNEXE.

Lithuanie (Wilna, 20 juillet).

PROCLAMATION DES RUSSES TROUVÉE AUX AVANT-POSTES, SUR LA DWINA, LE 17 JUILLET 1812.

Soldats français !

On vous force à marcher à une nouvelle guerre et on vous persuade que c'est parce que les Russes ne rendent pas justice à votre valeur. Non, camarades! Ils l'apprécient ; vous le verrez un jour de bataille. Songez qu'une armée, s'il le faut, succèdera à l'autre, et que vous êtes à quatre cents lieues de vos renforts. Ne vous laissez pas tromper à nos premiers mouvements. Vous connaissez trop les Russes pour croire qu'ils fuient devant vous. Ils accepteront le combat et votre retraite sera difficile. Ils vous disent, en camarades: « retournez chez vous en masse. »

Ne croyez point à ces perfides paroles que vous combattez pour la paix. Non, vous vous battez pour l'insatiable ambition d'un souverain qui ne veut point la paix (sans cela, il l'aurait depuis longtemps) et qui se fait une joie de verser le sang de ses braves. Retournez chez vous. Si vous voulez, attendez un asile en Russie : vous y oublierez le mot de conscription, de levée, de ban et d'arrière-ban et toute cette tyrannie militaire qui ne vous laisse pas un instant sortir de sous le joug.

RÉPONSE D'UN GRENADIER FRANÇAIS

Soldats russes !

Ce sont les esclaves que l'on fait marcher malgré leur volonté et que l'on conduit à coups de bâtons. Le soldat français, libre, n'obéit qu'à l'honneur et à la loi.

On ne nous a jamais dit que vous ne fissiez pas cas de notre valeur ; cela serait trop absurde. Austerlitz, Pultusk, Eylau, Friedland sont des souvenirs trop récents. Nous, nous voyons aujourd'hui ce que nous avons toujours vu, fuir devant nous. Vous avez fui depuis la Suisse. Vous avez fui depuis Austerlitz, heureux qu'on vous ait laissé gagner votre pays. Vous avez continué de fuir après Friedland et vous fuyez encore. Nous nous y attendions ; cela ne nous étonne point.

Par les plus habiles manœuvres, vos armées sont partagées et séparées les unes des autres ; vos colonnes errent sans direction ; tous vos camps retranchés sont abandonnés ; vos immenses magasins tombent dans nos mains ou sont détruits. La capitale de la Pologne russe est en notre pouvoir et six millions de polonais lithuaniens, confédérés avec les cinq millions de polonais du duché de Varsovie, prennent les armes pour réclamer leurs droits. Déjà, plus de six mille de ces généreux polonais déserteurs de vos camps nous ont rejoints !

FIN.

Foix. — Imprimerie Gadrat aîné. 6511.

Signorel (Jean). — *Etude de droit romain.* **L'agnation.** Toulouse, 1893, 1 vol. in-8°.. 3 fr.

— **La Femme-Avocat.** *Exposé historique, juridique et critique.* Toulouse, 1894, 1 vol. in-8°.............................. 2 fr. 50

— Etude de législation comparée sur **Le Referendum législatif** *et les autres formes de participation directe des citoyens à l'exercice du pouvoir législatif.*

Ouvrage couronné par la Faculté de droit de Paris (concours Rossi, 1894. Prix de 1.500 francs) et par l'Académie des Sciences morales et politiques (concours Le Dissez de Penanrun, 1898). Paris. A, Rousseau, 1896. 1 vol. in-8°, 472 pages.... ...... 8 fr,

— **Arnaud de l'Ariège** (1819-1878). *Ouvrage honoré d'une souscription publique par le Conseil général de l'Ariège.* Séance du 22 août 1901. Toulouse, 1901. 1 vol. in-8°........................... 3 fr.

Portraits politiques : **Arnaud de l'Ariège** *apud Revue politique et parlementaire.* 10 juillet 1901, t. XXIX, n° 85, pp. 137-161 ;

— **La criminalité en France au XIX° siècle.** *Ibidem.* 10 mai 1902, t. XXXII, n° 95, pp. 258-286 ; 10 juin 1902, même tome, n° 96, pp. 493-521 ;

— **Le contrôle du pouvoir législatif.** *Ibidem.* 10 avril 1904, t. XXXIX, n° 118, pp. 77-105 ; 10 juin 1904, t. XL, n° 120, pp. 519-542 ;

— **L'Œuvre budgétaire de la troisième République en matière d'assistance et de prévoyance sociales.** *Ibidem,* 10 octobre 1905, t. XLVI, n° 136, pp. 59-75 ; 10 novembre 1905, t, XLVI, n° 137, pp. 272-292 ;

— **Découverte à Saint-Girons d'un cippe romain portant une inscription funéraire.** Mémoire lu au *Congrès des Sociétés savantes* de 1906. (Section d'archéologie. Séance du 17 avril). Foix, Gadrat aîné, 1907. 1 br. in-8°............................ 1 fr.

— **Améliorations à apporter à la procédure de la réhabilitation judiciaire.** Toulouse 1907. 1 br. in 8°.................... 0 fr. 50

— **De la correctionnalisation des crimes.** Paris. A. Rousseau, 1907. 1 br. in-8°.. 1 fr. 50

This book is a preservation photocopy.
It was produced on Hammermill Laser Print natural white,
a 60 # book weight acid-free archival paper
which meets the requirements of
ANSI/NISO Z39.48-1992 (permanence of paper)

Preservation photocopying and binding
by
Acme Bookbinding
Charlestown, Massachusetts
1995


3 2044 013 681 705



